

530

P47 C

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

16 JAN. 1939

vendredi 13 janvier 1939
dix-huitième année, n° 43

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Ce que j'ai vu en septembre 1938

Un examen...

« Tunisia! Tunisia! »

En quelques lignes...

L'art d'arriver au vrai par le détachement

Juliusz Slowacki, le grand poète de la douleur
et de la résignation

En Egypte : Chez les Pères du désert

Jules SAUERWEIN

Hilaire BELLOC

François MARET

Léon SUENENS

O. FORST de BATTAGLIA

Martial LEKEUX, O. F. M.

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES { ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS

20, rue de la Paix

LUXEMBOURG

55, boulev. Royal

FABRIQUE D'ARMES UNIES DE LIÈGE

Société Anonyme

Rue Trappé, 22, LIÈGE

Adresse télégraphique : « Centaure-Liège ».

Armes de chasse, de luxe et d'exportation — Fusils Hammerless et à chiens à percussion centrale — Fusils à charger par la bouche à 1 et 2 coups — Fusils transformés d'armes de guerre — Pistolets — Revolvers — Carabines — Accessoires

Henri Le Beck

66, Dambrugge, ANVERS
(Belgique) Tél. 307.29

Cadres rectangulaires, ronds et ovales
en BOIS SCULPTÉ
Vitraux d'Art en plomb, en cuivre

Eaux-fortes originales — Pointes sèches
Gravures noires et couleurs — Encadrements
ARTS APPLIQUÉS — MIROIRS MODERNES

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE A COUDRE

SINGER sera toujours
la meilleure

Reprise en compte de toute vieille machine
FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Placiers,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.

Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



**O
R
I
C
O**



NAAMLooZE VENNOOTSCHAP

SPECIALITEIT VAN DROGE WORSTEN
EN FRANKFURTERS

ORICO, 77, Grensstraat, Mortsel-Antwerpen
Telefoon 998.68 (2 lijnen)

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TE} A^{ME}, 99, avenue de France. Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLÉMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHÉNEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESOENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

d'ENGHIEN S^t-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

Société Anonyme Métallurgique

d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60. à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liége

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.C. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminaires

SOCIÉTÉ ANONYME **de Produits Galvanisés
et de Constructions Métalliques**

Ancienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

ÉLECTRODES POUR TOUS TRAVAUX

ARCOS



LA SOUDURE
ÉLECTRIQUE AUTOGÈNE

SOCIÉTÉ ANONYME

58-62, rue des Deux-Gares

BRUXELLES

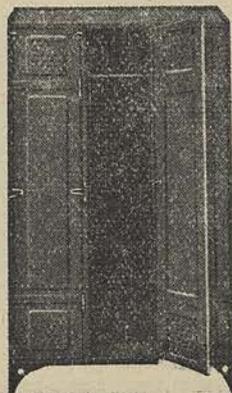
SOCIÉTÉ ANONYME
des

Ateliers GERMAIN

MONCEAU-SUR SAMBRE

Adr. télégr. : Germain Marchienne-au-
Pont Tél. Charleroi 12254 (2 lignes)

ARMOIRES-VESTIAIRES spécialement
recommandées aux congrégations
religieuses. — Armoires superposées ou
armoires adossées et superposées. —
Construction renforcée. — Meubles pour
classement, classement de plans et
classement d'outils.



ELECTRODES



PROCÉDÉS KJELLBERG

36 ANNEES
D'EXPÉRIENCE!

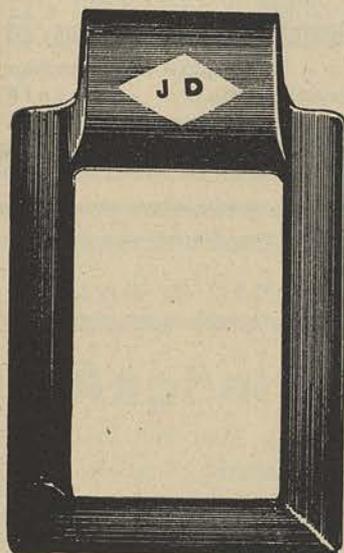


SOCIÉTÉ ANONYME
116-118, RUE STEPHENSON
Bruxelles t. 15.91.26



Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

LOUIS ANTOINE

RUE DE LA MOTTE, 47, HUY

Téléphone : 636 HUY

Compte Chèq. Post. 97956

Fonte douce - Fontes spéciales - Petite mécanique
Ornements - Pièces suivant modèles
Tout pour la poterie

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ
MOULAGE SOIGNÉ PRIX MODÉRÉS

Usines Ed. HUWART

Boulevard d'Avroy, 184

LIÈGE

TÉLÉPHONE : 121.75

Télégr. : FORMOLAL



Spécialités : FORMOL, HEXAMÉTHYLÈNE TÉTRAMINE,
Résines synthétiques, Vernis isolants, Poudres à mouler,
Acétone, ALCOOLS MÉTHYLIQUES, MÉTHYLÈNES,
ACIDE FORMIQUE.

SOCIÉTÉ ANONYME

DES

Ateliers René De Malzine

SCLESSIN près Liège (BELGIQUE)

Télegr. Demalzine-Sclessin

Tél. 118.71 et 276.70

Engrenages droits, coniques, hélicoïdaux et à chevrons en
toutes matières et de toutes dimensions.

Moteurs-réducteurs. — Réducteurs de vitesse.

Pièces mécaniques de précision pour toutes industries.
Machines spéciales.

Machines de ménage : batteurs-mélangeurs, hache-vian-
des, coupe-légumes, presse-fruit, etc.

S. A. Les Ateliers

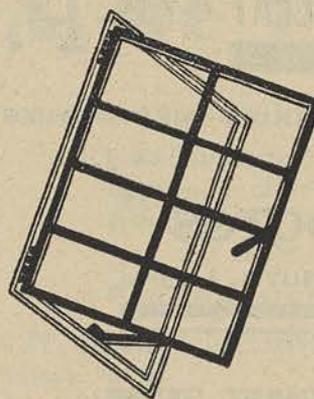
VAN DE SANDE

Anciens Ateliers

A. ADRIAENSSENS

8, Rue Pierre Biddaer
BRUXELLES

Châssis et portes
métalliques



S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique.

Téléphone

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arsenate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Comptoir Général Métallurgique

Charles DE VUYST

Fabrication. — Représentation — Exportation.

Outillage pour tous corps de métiers

BRUXELLES, rue de la Senne, 80. Tél. 12.67.40 (4 lignes).

Limes et scies à métaux marque « CORONA ». Mèches à métaux
et à bois. Tarauts. Filières. Fraises. Alésoirs. Marteaux tous modèles.
Cleps fixes et à molettes marque « Strinadler » et « Tenavium »
Pincés tous genres. Petit outillage en général pour le travail du bois
et des métaux. Articles de jardinage tout genre. Tondeuses à gazon.
à main et au moteur « The Universel » et « Jacobsen ».

Anciens Etabliss^{em}. François PEETERS

Sous-Toitures Economiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

Constructions spéciales pour Congrégations religieuses

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre au Commerce de Bruxelles : 839 Téléphone 48.07.55 Compte Chèques Postaux : 118.84

Une raccordée à la Gare de HAREN-NORD
Sous-Toitures Translucides brevetées

CÉRAMIQUES de la Lys



Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin

Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone Courtrai 629. Belgique
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

MACHINES A COUDRE

A
N
K
E
R

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombr^{eu}ses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges Tél. 136 63 GAND

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.

Avenue du Port, 106, Bruxelles

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté An^o DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

BRIQUES DE LUXE POUR FAÇADE

La Cérabric Fouquemberg

Brev. tée et déposée

Usines à HAUTRAGE-ÉTAT et à STAMBRUGES

Directeur : MAX FOUQUEMBERG, Docteur en sciences U. L. V.

SIX COLORIS DIFFÉRENTS

Tous les formats et profilés, haute résistance mécanique
Géllivité nulle, porosité minime

ÉCHANTILLONS ET CATALOGUES SUR DEMANDE

Nombreuses références :

Hôtels de ville, Écoles, Maisons de rapport, Villas, Buildings

Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES · PETIT GRANIT · POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.

PIERRES BRUTES ET SCIÉES. — BORDURES — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER. MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

REMISE A NEUF DES FAÇADES
par le
SILEXORE L. M. de Paris
Peinture directe inaltérable sur ciment sans brulage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour la Belgique	Agent général pour le Hainaut S. A
LES FILS LEVY FINGER	Établiss. FIDÈLE MAHIEU
82-34, rue Edm. Tollenaere BRUXELLES	98, aven. de Philippeville MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES
Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

ENTREPRISES GÉNÉRALES
Travaux publics et privés
EXPERTISES

MARCEL DEBUSSCHERE-DEMEULDRE
ENTREPRENEUR
Rue Saint-Amand, 27-29, ROULERS
Téléphone : 253 Reg. du Comm. : Courtrai 1628
Chantier : Rue Kokelaer, 20, Roulers

Chape d'étanchéité
"Asphaltic Asbestos"
à base d'amiante, gomme et huile est insoluble à l'eau,
imperméabilise les terrasses, murs humides, réservoirs,
adhère sur tout

Établissements A. ERNOULD
22, rue du Beau-Site, BRUXELLES
Téléphones : 48.00 75 - 48.69.44

Fers - Aciers - Tôles Boulons - Rivets Poutrelles et rails Sciage de tous profils	Ronds pour béton Découpage sur spécifications Poutrelles de clôtures Spécialité de tôles fortes
--	--

Société Anonyme des Établissements
D. L. C.

TÉLÉPHONE 289 04
3 lignes

BUREAUX ET MAGASINS :
Rue du Viaduc,
SCLESSIN (Gare)

TOUT CE QUI CONCERNE
la VERRERIE

Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces
vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits
Renseignements ou voyageur sur demande.

S^{rs} C^{os} Havrenne frères
Soc. de Pers. à Resp. lim.
Verreries-Gobeleteries-**JUMET**

A. De Vigne & C^o

CHAUFFAGES VAPEUR - EAU CHAUDE
Installation de conditionnement d'air
Service de distribution d'eau chaude
Installation de bains - douches,
buanderies, etc.

Pour Pensionnats et Couvents

137, Avenue d'Amérique ANVERS
Téléph. 705.59

Usines Decock Frères
Téléphone : Adresse télégraphique :
607 La Louvière - 15E, RUE BRIGODE Decock 607 La Louvière
FAYT-LEZ-MANAGE

MACHINES-OUTILS A TRAVAILLER LE BOIS

Machines simples et combinées
Ponceuse à disque et à bande
Presses à plaquer - Outillages
Spécialité de machines combinées
Universelles, convenant particu-
lièrement à Missions au Congo ou
à l'Étranger.

S. A. Fonderie DEJAER
SCLESSIN

Télegr. : Dejaer-Sclessin Téléphone : 314.55

Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs
pour toutes industries

Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

FABRIQUE DE CÉRUSE

Procédé hollandais

Société Anonyme ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

Auguste BOULEZ

COURTRAI (Belgique)

Bureaux : Chaussée de Gand, 103

Usines : Rue de la Céruse

Téléphone : Courtral 151, Waereghem 30

Compte Chèques Postaux n° 76673

BLANC DE GROENINGHE Marque LES ÉPERONS D'OR



le meilleur herbicide

détruit radicalement les mauvaises herbes
dans les cours, allées, etc.

Fabriqué par la S. A. DES ANG. MANUFACTURES CHIMIQUES
RENÉ DUBOIS, à Fontaine-l'Évêque (Belgique)

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

Matériaux et Procédés modernes
pour le Bâtiment

ISOLATION

ACOUSTIQUE et THERMIQUE

Alfred G. Labrique

4, avenue Arthur Goemaere

Tél. 757.24

ANVERS

AUTOMATIQUE ELECTRIQUE DE BELGIQUE

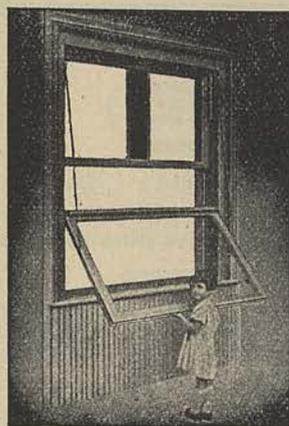
S. A.

Rue du Verger

ANVERS

Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.



GUILLOTINE GRIGNET

FENÊTRES - RÉVERSIBLES
HERMÉTIQUES

Brevetées en Belgique et à l'étranger

72, rue Vinave, 72

GRIVEGNÉE-lez-LIÈGE

Téléphone : 506.33 Liège

Du remords et du regret
à qui n'a pas de
"Fenêtre Grignet,"

Appareils Sanitaires

EN GROS

R. Van Marcke

Place du Casino, 7, Courtral

Pompes électriques. — Tuyauteries.
Métaux

et tous accessoires pour installations sanitaires.
Multiples références.

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE · FEBRIFUGE · TONIQUE

MAUX DE TETE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES · SURMENAGE · GRIPPE · DOULEURS RHUMATISMALES

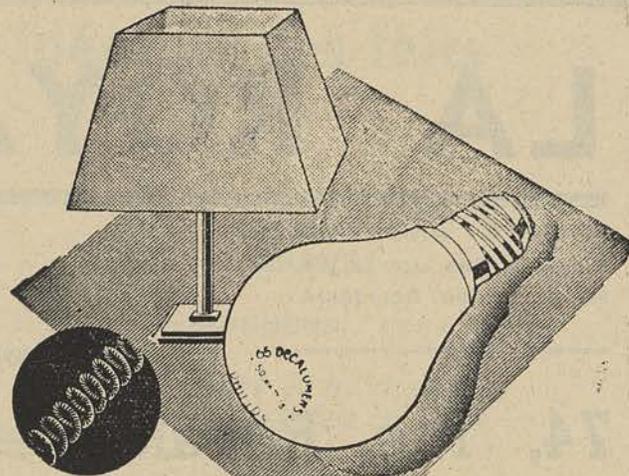
L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYSENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES



LA LAMPE IDEALE POUR LE HOME

PROTÉGEZ VOS YEUX
PROTÉGEZ LES YEUX DES VOTRES
N'UTILISEZ POUR VOUS ÉCLAIRER QUE DES

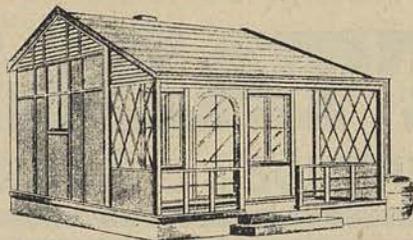
PHILIPS SUPER

SUPER-ARLITA SUPER-FLAMME
SUPER-SPIRALE

A FILAMENT DOUBLEMENT SPIRALÉ
20 % d'économie de courant

LES
CONSTRUCTIONS
DÉMONTABLES

Jacques Eberhart



269, boulevard Général Jacques, Bruxelles

Reg. Com. : 884.54 C. C. P. : 132.541 Tél. : 48.30.08

Bungalows - Chalets - Garages - Pavillons - Terrasses, etc.
Systèmes Standards

Matériel avicole et d'élevage, poulaillers, chenils, clapiers, etc.
Installations complètes d'élevages.

Grande Exposition permanente. — Projets et devis sur demande

Ateliers de Graduation Boterdael

66, Place Maurice Duché VILVORDE

Verrerie Médicale et Industrielle

Production

Télép one:

Belge

51.06.46



Jean GUILMAIN

Maison fondée
en 1865

31, Rue d'Ecosse SAINT-GILLES-Bruxelles

Téléphone : 11.48.16

Fabrique de Matériel Avicole

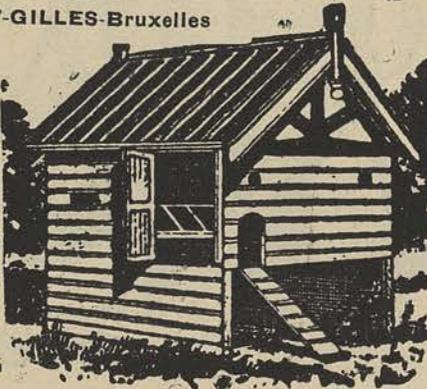
Spécialiste

Garages et pavillons
en bois démontables

Manufacture d'articles en fil de fer — Grillages en tous genres
Clôtures de parc, de chasse et
de tennis

Spécialité de poulaillers et
chenils.

Exposition permanente.



Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION
SCULPTURE-STAFF
AMEUBLEMENT
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS
BRUXELLES

Tél. 11.69.75

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
800.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30 30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

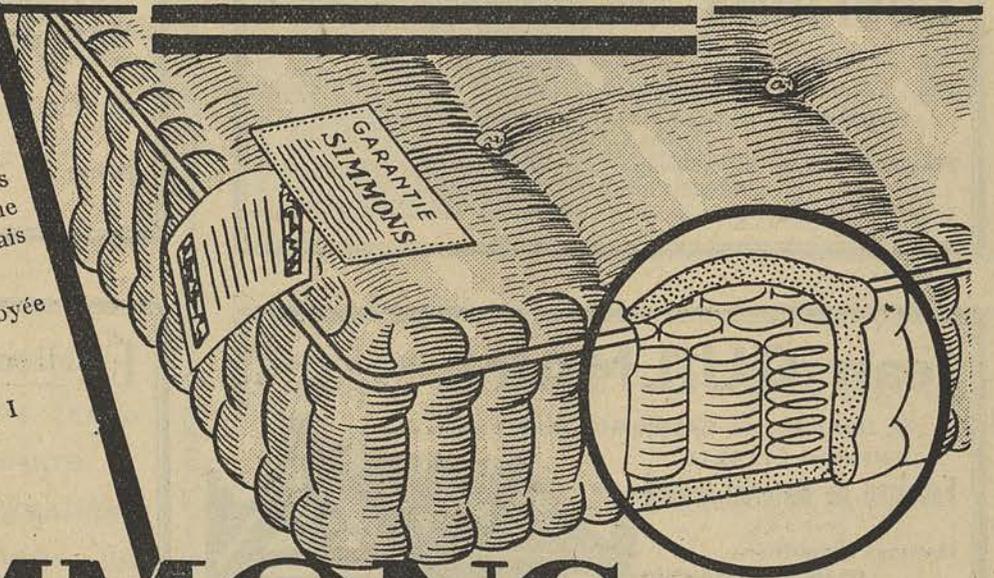
PRIX IMBATTABLES!

DU QUIETUDE À L'AZUR

Les matelas **SIMMONS** à ressorts ensa-
chés mettent la qualité **SIMMONS**
à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings
fermés », ce qui vous permettra d'être
fraîs et dispos au réveil; vous remplirez
avec joie votre tâche quotidienne et vous
n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue
qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais
à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée
gratuitement sur demande à la
SIMMONS BELGE,
Boîte postale n° 72, Bruxelles I



SIMMONS

*Pour
mieux dormir!*

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Ce que j'ai vu en septembre 1938

Un examen...

« Tunisia! Tunisia! »

En quelques lignes...

L'art d'arriver au vrai par le détachement

Juliusz Slowacki, le grand poète de la douleur
et de la résignation

En Egypte : Chez les Pères du désert

Jules SAUERWEIN

Hilaire BELLOC

François MARET

* * *

Léon SUENENS

O. FORST de BATTAGLIA

Martial LEKEUX, O. F. M.

Ce que j'ai vu en septembre 1938⁽¹⁾

Grâce à *Paris-Soir*, auquel j'appartiens, je me suis trouvé partout sur les lieux. Parti de Paris le 31 août, j'étais à Berlin le lendemain; du 5 au 12, à Nuremberg; le 13, à Prague; dans la nuit du 14 au 15, je me rendais en voiture, à travers le district en révolution d'Eger, d'abord à Munich, puis à Berchtesgaden. Le 16, au soir, j'étais à Londres; le 20, à Godesberg; le 25 et le 26, de nouveau à Londres, et le 29, au matin, à Munich.

Entre-temps, pendant mes brefs séjours à Paris, j'étais en contact étroit avec les chefs de notre diplomatie. C'est grâce à ces heureuses circonstances que je puis encadrer mon récit dans des paysages réellement vus et parsemés de scènes auxquelles j'ai personnellement assisté.

Ce n'est qu'après vous avoir mis ainsi les faits sous les yeux que j'analyserai devant vous l'atmosphère dans laquelle ils ont évolué, et je crois qu'ensuite j'aurai peu de choses à ajouter pour tirer de ces journées fatidiques l'enseignement qu'elles comportent. Et j'ai même l'ambition de réunir sur mes conclusions des tendances apparemment peu conciliables.

D'abord, quelques mots sur l'origine du drame : transportons-nous au lendemain de l'Anschluss autrichien. La répercussion ne pouvait en être que profonde chez les Sudètes qui n'ont jamais appartenu au Reich allemand, mais qui étaient moralement liés au sort de leurs congénères autrichiens. Leurs ambitions sont encore modestes. Lord Runciman a constaté du reste à son arrivée au mois de juillet que l'arrangement était encore certainement possible.

Le 25 mars, Henlein, Führer des Sudètes, me déclare : « Nous nous sommes immensément réjouis de voir l'Autriche incorporée à l'Allemagne avec enthousiasme et sans coup férir. Ce sentiment est bien naturel, mais nous savons que les conditions dans l'Etat tchécoslovaque sont tout autres et, je vous le répète, nous ne

travaillons pas pour la guerre, mais pour la paix! Une paix durable entre les différentes nations qui forment ce pays, une paix profitable avec les Etats voisins, mais aussi une paix honorable, et qui nous permette de remplir notre mission d'Allemands Sudètes, en dissipant l'atmosphère de haine qui a pesé trop longtemps sur nos rapports réciproques. »

Le lendemain, M. Hodza, président du Conseil, me déclarait : « Il s'agit de maintenir intégralement un pays qui a sa mission à accomplir en Europe Centrale et qui doit réconcilier des nationalistes et des idéologies diverses. Nous allons montrer que nous sommes un peuple mûr et sage, nous serons à la hauteur de nos responsabilités. C'est ce que le monde va être obligé de reconnaître. »

Six semaines plus tard les élections municipales avaient lieu. Les positions étaient confirmées, Henlein et son parti remportaient un succès brillant, mais non une victoire écrasante.

Et le 2 juin, dans le château de Prague, M. Benès m'affirmait : « Je n'ai aucune raison de douter du succès de nos efforts. La Tchécoslovaquie fera tout ce qui est dans les limites de ses possibilités en ce qui concerne les satisfactions à donner aux nationalités. »

Mais pendant ces dernières semaines de mai, tandis que des déclarations de ce genre voyaient le jour, la mobilisation tchèque contre une menace allemande qui ne s'était pas précisée avait créé entre le Reich et Prague une situation lourde de conséquences et l'intense propagande allemande commençait sa néfaste besogne.

Dans son discours de Nuremberg, Hitler devait déclarer trois semaines plus tard : « Nous avons été surpris une fois, j'ai juré que nous ne le serions pas une deuxième, et j'ai tiré de ces incidents toutes les conséquences logiques. » Ces conséquences, c'était la présence sous les drapeaux de huit cent mille réservistes en plus des effectifs normaux de l'armée allemande et la construc-

(1) Conférence faite à la tribune des Conférences Cardinal Mercier.



tion de plusieurs lignes de fortifications dans l'Ouest, auxquelles travaillèrent simultanément, d'après les chiffres fournis par le Führer lui-même, près de quatre cent mille ouvriers.

Quand s'est ouvert le Congrès de Nuremberg, nous avons tous compris, à l'aspect tendu et fanatique de ces masses représentant l'Allemagne entière et qui défilèrent jour après jour dans les rues de la ville, que ce Congrès n'était pas simplement, comme d'habitude, une commémoration et une célébration des victoires passées, que l'appétit des nazis ne se satisferait pas d'avoir digéré l'Anschluss autrichien et que l'action chez les Sudètes était mûre. On attendait, dans les discours d'Hitler, on guettait toute allusion aux événements imminents. Il s'entendit à merveille à nuancer la progression dans ses déclarations, pour les rendre de plus en plus précises et de plus en plus menaçantes...

A la première séance du Congrès il disait : « Il est absurde de parler d'un blocus de l'Allemagne. Nous sommes de force à y faire face. » Aux cohortes du travail il déclarait : « La bêche que vous portez crée de nouvelles terres et garantit notre ancien territoire. Partout, au Nord, à l'Est, au Sud, et il ajoutait d'une voix forte « *même à l'Ouest* », vous êtes là pour protéger la sécurité et l'existence du Reich. »

Le 8 septembre, M. François Poncet, à la tête de ses collègues du corps diplomatique, allait lui rendre visite et lui disait : « Les plus beaux lauriers dont puisse s'enorgueillir un homme d'Etat sont ceux qui n'ont fait couler les larmes d'aucune mère. » Et Hitler ne répondait pas.

Le 10 septembre le maréchal Goering entra en scène. Je le vois encore, rude et familier, tapant de son poing sur la tribune du Congrès et s'écriant : « L'idée de vouloir nous intimider est une idée risible. Nous ne savons pas encore si c'est la force ou si c'est la raison qui triomphera dans le monde. Si c'est la raison, nous sommes prêts, à tout moment, à répondre de la même manière. Si c'est la force, l'Allemagne, plus unie et plus forte qu'elle ne l'a jamais été, donnera aussi sa réponse. » Et au sujet des Tchèques il déclarait : « Il est intolérable que ce peuple sans culture, on ne sait pas à vrai dire d'où il vient, puisse se comporter ainsi envers un grand peuple cultivé. »

Le même soir, sous la haute voûte de lumière érigée en plein ciel par les 130 projecteurs de l'armée, Hitler haranguait 180.000 chefs et militants des organisations du Parti. Il disait : « Vous avez vous-mêmes prouvé quelle force réside dans une communauté qui, indissolublement unie en soi-même, possède une foi robuste dans son cœur et est décidée à ne capituler devant personne. » Le lendemain matin il s'adressait aux jeunes gens et aux jeunes filles groupés devant lui en bataillons, derrière leurs moniteurs, et il promulguait : « Quelles que soient les tâches auxquelles vous puissiez être appelés, votre courage et votre sentiment de fraternité seront à la hauteur des circonstances. »

Le dimanche 11 j'étais convié à déjeuner par lui au château de Nuremberg, avec une demi-douzaine de mes confrères des différents pays. Il ne paraissait ni troublé, ni ému. Et il devisait gaiement avec moi sur les beautés respectives de Nuremberg et de Florence, sur la peinture ancienne et moderne. Mais son parti était pris; il avait l'intention, dès le lendemain, d'apporter dans un discours de forme violente son dernier mot sur la question tchécoslovaque.

Cependant dans cette harangue qui déclencha l'agitation dans les districts sudètes, il introduisait une phrase qui, je crois, lui fut inspirée par les nouvelles de Londres. La veille, les journalistes anglais et étrangers avaient été convoqués au Foreign Office, à 4 heures de l'après-midi, un dimanche. Ils avaient reçu des déclarations écrites ou orales, dont il résultait que l'Angleterre serait aux côtés de la France si l'intégrité de celle-ci était menacée. Sur quoi Hitler introduisit dans son discours quelques paroles apparemment apaisantes.

Si, d'une part, il déclarait : « Cela ne peut continuer, il s'agit d'un droit violé », d'autre part, il admettait que c'était l'affaire du gouvernement tchèque de s'entendre avec les représentants qualifiés des Sudètes. Cette phrase, les chefs sudètes n'en tinrent nul compte. Ils ne virent dans le discours qu'une chose, c'est que le moment était venu de procéder à des démonstrations massives. Aussitôt après avoir entendu le discours, ils se formèrent en cortège et parcoururent bruyamment les rues, houspillant les juifs et les Tchèques. C'était le commencement de la bagarre. Lorsque le lendemain 13 septembre, à la fin de l'après-midi, je traversai Eger, je vis une ville dangereusement secouée, patrouillée par des soldats, où la guerre civile couvait derrière chaque muraille.

Nous ne saurons jamais si Hitler désirait vraiment ce soulèvement immédiat ou si le zèle des Sudètes devançait ses intentions. Toujours est-il que, depuis ce moment, la solution qui avait été possible pendant plusieurs mois, celle des nationalités autonomes dans un Etat fédéral, à la mode helvétique, fut dépassée par les événements.

* * *

Je dois vous dire que quand j'arrivai à Prague, je conçus pour la force d'âme des Tchèques une vive admiration. Cette population menacée de la foudre et aux portes de la destruction ne perdait pas son moral. Elle était presque indifférente aux péripéties des événements extérieurs. Sur la place Wenceslas, qui est le foyer de la cité, j'entendais des porteurs tchèques crier dans la nuit : « Chamberlain-Hitler ovi! », ce qui signifie « Chamberlain chez Hitler! ». Eh bien, je vis des familles et des groupes passer à côté de ces porteurs sans interrompre leurs conversations et sans acheter le journal.

Mais dans ce calme surprenant il y avait un élément qui me remplissait d'angoisse. C'est qu'évidemment ces gens ne se rendaient pas du tout compte du tragique de leur situation. La France, séparée d'eux par tout un territoire hostile et deux lignes de fortifications, la France exposée en cas de guerre sur quatre fronts, la Russie qui ne pouvait leur envoyer des troupes que par une mauvaise route, à travers un pays de dispositions douteuses, ces deux puissances, dans leur imagination simpliste, leur semblaient à leurs portes et ils pensaient que l'invasion de l'Allemagne serait la conséquence automatique d'une agression contre la Tchécoslovaquie. Leurs dirigeants devaient savoir à quoi s'en tenir sur les difficultés de toute assistance, mais ils avaient négligé d'en informer le peuple.

En ce qui concerne l'Angleterre, ils vivaient sur une équivoque. Sans doute, les dirigeants anglais, dans leurs discours, se rangeaient à côté de la France. Mais c'était aux côtés d'une France menacée dans son intégrité. De tous temps, et une fois de plus dans la soirée mémorable du 27 septembre, l'Angleterre demanda avec insistance à la France de ne pas la mettre devant des faits accomplis et de ne prendre aucune mesure avant de s'être concertée avec elle. Cependant, pour moi qui étais à Prague, prévenu à 2 heures du matin, privé de train et d'avion, il y avait un problème à résoudre, qui était d'ordre purement technique. Il fallait que je fusse au lendemain à midi à Munich, et le lendemain à 5 heures à Berchtesgaden.

Ce fut une équipée tragi-comique. La traversée du territoire en révolution, dans un mauvais taxi tchèque, me réserva quelques surprises : rencontres de patrouilles, coups de feu égarés, difficultés de s'expliquer avec des hommes en proie à des haines fanatiques. Voilà pour la tragédie, si l'on peut appeler ces mésaventures d'un mot aussi noble. Quant à la comédie, je la trouvais à l'aube, lorsque, après avoir très opportunément pris une route plus au Sud, j'arrivais à la petite station frontière d'où la route

SOCIÉTÉ ANONYME

des

Carrières de GRÈS de LA FALIZE & EXTENSIONS

Place de Bronckart, 25, LIÈGE

Siège social : SOUGNÉ-REMOUCHAMPS

Gares d'expédition : AYWAILLE — REMOUCHAMPS —
COMBLAIN-AU-PONT

Accessibles aux camions.

Pavés de toutes dimensions de 1^{er} choix.

Macadam 4/6 et 2/4 — Plaquettes 10/60 — Gravier 5/20, 8/13,
3/8 et poussier.

Moellons pour fondations — Moellonnets pour enrochements.

Spécialité de parements de construction de toutes teintes

La plus forte production des carrières de grès belges.

Adressez la correspondance à

M. PAUL MASSON, Directeur Général
25, place de Bronckart, à LIÈGE

Tél. 255.31 et 262.86. C. C. P. 217.450. R. C. Liège n° 798.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus

Confiseur

USINB

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

Allocations Familiales

1° A charge des patrons et au bénéfice des appointés et salariés. (Loi du 4 août 1930).

2° A charge et au bénéfice des commerçants, professions libérales, artisans et autres travailleurs indépendants. (Loi du 10 juin 1937).

Caisse de compensation pour Allocations Familiales
et Caisse mutuelle d'Allocations Familiales



“LA FAMILLE”

Agréée par l'Etat
(Arrêtés royaux des 27 octobre 1931
et 14 septembre 1938.)

26, rue du Boulet

BRUXELLES

Les Vice-Présidents :

G. Plissart,
L. de Meester,
J. Herinckx.

Le Président :

V. Wauquez.

Renseignements gratuits sur simple demande. Tél. 11.81.90 (3 lignes)

Joallerie — Bijouterie — Orfèvrerie

G. Aurez-Miévis

125, boulevard Adolphe Max

Téléphone 17.04.67
Compte Chèques 4067
Registre Commerce Bruxelles 19685

BRUXELLES

Galerie BOUCKOMS

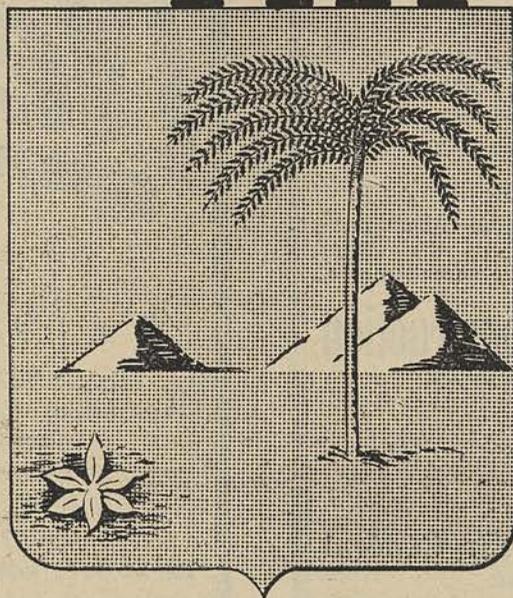
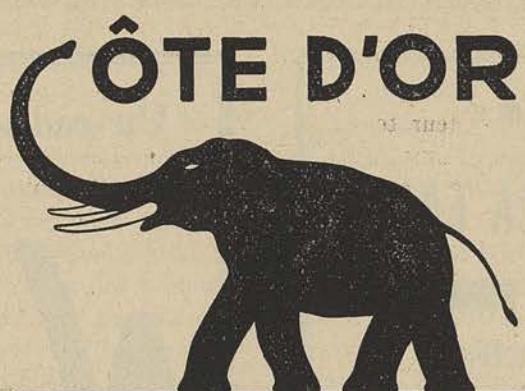
47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

LIQUIDATION

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas



1883

**LE BON
CHOCOLAT BELGE**

**QUINZIÈME CONCOURS
DE FAMILLES NOMBREUSES**

**LE 25 DÉCEMBRE 1938 DEUX CENTS PRIX DE
500 FR. SERONT DISTRIBUÉS À DEUX CENTS
FAMILLES NOMBREUSES DE BELGIQUE**

**POUR LES MEMBRES DE LA LIGUE DES
FAMILLES NOMBREUSES, 30 CARTONS PRIMES
DU BON CHOCOLAT "CÔTE D'OR" DONNENT DROIT:
1° À UN PAQUET "CÔTE D'OR" FONDANT OU LAIT DE 425 GR.
2° AU SUPERBE COFFRET JUBILÉ CONTENANT 700 GR. BONBONS FINS**

conduit vers le bourg bavarois de Fürht. L'Allemand, qui prenait son café au lait en famille, autorisa mon chauffeur tchèque à apporter mes bagages à son poste de douane, puis il me fit inspecter les lieux : « Voyez, me disait-il, derrière cette meule il y a une mitrailleuse et près de ce mur il y a une sentinelle qui a creusé un trou pour que, si quelqu'un s'approche, elle l'entende trébucher et se réveille de son sommeil. »

Après quatorze heures j'arrivais à Berchtesgaden. Berchtesgaden, long village alpestre qui s'étire sur une route unique, était arrosé le lendemain après-midi par une pluie diluvienne. Il faisait déjà presque nuit lorsque M. Chamberlain, que M. de Ribbentrop accompagnait depuis Munich, dans le train spécial du Führer, y fut reçu avec les honneurs dus à son rang.

Il y avait dans la petite gare l'inévitable garde d'honneur, fournie par les géants en noir et argent qui accompagnaient partout le Führer. Mais je ne pus m'empêcher de noter pour la première fois en cette période un phénomène qui devait plus tard prendre de l'ampleur. C'était la joie de la population, composée de baigneurs appartenant à la bonne bourgeoisie allemande et dont les *Heil Chamberlain!* retentissaient dans la froidure humide de cet après-midi d'octobre. Derrière Chamberlain c'était l'espoir de la paix qu'ils saluaient. Certains ont demandé pourquoi Chamberlain est-il allé là? Ils ont oublié les circonstances. Cette entrevue venait à son heure. C'était, comme on dit vulgairement, « moins cinq ». Les derniers jours il y avait eu des morts et des blessés. Les Sudètes avaient lancé à Prague un ultimatum. L'état de siège était proclamé dans les districts soulevés.

« J'ai eu l'impression, en arrivant, dira plus tard M. Chamberlain, que c'était la guerre inévitable. »

Quant à la France, elle n'avait pas été inactive, puisque c'étaient MM. Daladier et Bonnet eux-mêmes qui avaient suggéré ce voyage au Premier ministre britannique.

Comme il avait l'air sérieux, le vieil Anglais, solide et simple, quand il redescendit du chalet lointain, perché dans la montagne, où il avait rencontré Hitler. En une seule journée il avait eu trois révélations, il avait eu son baptême de l'air, son initiation à l'Allemagne, qu'il n'avait jamais connue auparavant, et son contact avec cet être singulier qui, même lorsqu'on l'a suivi et connu pendant des années, vous surprend et vous heurte, mais qui, à la première rencontre, devait apparaître comme d'une étrangeté déconcertante pour un citoyen de Birmingham, mûri dans les bureaux d'une grande entreprise commerciale et vieilli dans les couloirs du Parlement de Westminster.

Le spectre de la guerre mondiale invoqué par Chamberlain n'avait en apparence pas ébranlé Hitler. « La guerre, à quarante-neuf ans, avec 75 millions d'hommes dévoués à mes ordres, et pourquoi pas? »

Quant aux Sudètes, il avait fait du chemin, depuis son dernier discours de Nuremberg. Maintenant, il les lui fallait dans le Reich allemand. Et dans un bref délai. La campagne d'atrocités contre les Tchèques avait, en quelque sorte, pris des proportions fantastiques. Hitler était dans une véritable exaltation.

Je me rappelle des articles de journaux, où les ingénieux propagandistes qu'inspirait le docteur Goebels étaient déjà arrivés au niveau d'injures, où ils qualifiaient l'attitude des Tchèques de « bestialité hussite ». Pour dépasser cette épithète, ils eurent recours à l'Extrême-Orient. Vous savez que parfois les Malais perdent la raison et se promènent un khriss à la main, massacrant tout sur leur passage. On les appelle alors « amok », ce qui signifie « fou assassin ». C'est le nom que l'on donnait aux Tchèques dans les manchettes des feuilles berlinoises. Les « amok tchèques ».

Dupe volontairement ou non de la vague déclenchée sur ses ordres, Hitler faisait à Chamberlain des descriptions terrifiantes

des souffrances des Sudètes. A mon avis, les Sudètes ont été de tous temps mal traités, mais mal traités en deux mots, avec très peu de violences physiques et beaucoup de chicanes administratives. Cette opinion est exactement celle qu'a exposée lord Runciman, après une enquête approfondie de plusieurs semaines, dans le rapport qu'il a remis au Premier ministre le 21 septembre.

Tout en disant que la responsabilité de la rupture finale incombe à son avis aux extrémistes sudètes, lord Runciman déclare : « Le régime tchécoslovaque dans la région des Sudètes pendant ces vingt dernières années, bien qu'il n'ait pas été une oppression active, ni terroriste, a été marqué par un manque de tact, une incompréhension, une intolérance et une discrimination mesquine au point que le ressentiment de la population allemande s'orientait inévitablement vers la révolte. » Et plus loin, après avoir énuméré les motifs locaux d'irritation contre les fonctionnaires tchèques, il conclut : « Je crois que ces plaintes sont, dans l'ensemble, justifiées. Même récemment, à l'époque de ma mission, je n'ai trouvé chez le gouvernement tchèque aucun empressement à remédier à cet état de choses. »

C'est un peu — comme l'histoire se répète — ce dont les Tchèques eux-mêmes se plaignaient sous la domination austro-hongroise. Quand j'étais journaliste à Vienne avant la guerre, je recevais leurs doléances qui ressemblaient beaucoup à celles des Sudètes. « Nous avons, disaient-ils, le droit de nous plaindre au Parlement. Nous ne souffrons pas de grandes violences physiques. Mais le gendarme autrichien, le percepteur, le douanier ou l'inspecteur du travail autrichiens, c'est ce que nous ne pouvons plus supporter. »

* * *

Chamberlain partit de Berchtesgaden convaincu qu'il était impossible désormais d'assembler dans le même Etat Tchèques et Sudètes. Lord Runciman concluait de même son monumental rapport; le lendemain matin je volais moi-même vers Londres, où les ministres français arrivèrent un jour plus tard.

Les Anglais avaient eu le temps d'arrêter leur politique d'une manière définitive. Comme M. Chamberlain l'a expliqué lui-même dans un discours fameux, il y avait trois politiques possibles pour l'Angleterre : la première consistait à se désintéresser de la question; la deuxième à prendre fait et cause pour la Tchécoslovaquie (toutes les deux furent envisagées et rejetées); la troisième, qui ne s'est pas démentie, consistait à poursuivre un accommodement par une médiation et à prendre parti pour la France si, durant cette médiation et sans en attendre les résultats, Hitler attaquait avec ses forces armées le territoire de la Tchécoslovaquie, et que la France fût voter par son Parlement la guerre à l'Allemagne.

L'enseignement qui se dégage nettement des diverses réunions et des négociations poursuivies entre-temps avec l'Angleterre, c'est que le gouvernement de Sa Majesté avait consenti à s'occuper du conflit à la condition que tous les moyens de conciliation seraient employés. C'est seulement en cas d'agression brutale à la charge de l'Allemagne, que l'Angleterre devait décider si nous étions menacés ou non dans notre intégrité, après notre intervention armée. L'agression fatale n'a pas eu lieu, Mesdames et Messieurs. On l'oublie trop volontiers quand on accuse imprudemment notre pays d'avoir trahi ses engagements. Tout faire pour éviter cette extrémité, c'était la ligne de conduite arrêtée avec l'Angleterre!

Très loyalement, pour donner toute sa force à la pression franco-anglaise, la Grande-Bretagne prenait des mesures à l'imitation de la France. Mais la ligne essentielle restait la même et le plan s'élaborait, consistant à rendre à l'Allemagne, sans

bagarres, les districts tchèques peuplés de plus de 50 % d'Allemands, à instituer un plébiscite dans les autres, à échanger les populations pour éviter des brimades et des persécutions, et à donner une garantie solennelle, à laquelle participerait l'Angleterre, aux nouvelles frontières de la Tchécoslovaquie. Ce plan, accepté le 22 à Prague, c'est celui qui a été adopté à Munich dix jours plus tard.

Pourquoi donc dix jours se sont-ils écoulés entre la réunion de Londres et celle de Munich, dix jours d'anxiété et d'angoisse pour l'humanité tout entière, remplis par de nouvelles conférences, par des mobilisations extrêmement coûteuses, dix jours pendant lesquels on a pu croire, au moins à deux reprises, que la guerre européenne ne pouvait plus être évitée? C'est ici que nous arrivons au nœud psychologique de ce drame : l'entrevue de Godesberg, et qu'il faut entrer dans le détail des événements.

* * *

J'étais à Godesberg le 21 septembre. Le nom évoquait du reste dans ma mémoire un souvenir précis. C'était là qu'en octobre 1933 Hitler voulait rencontrer M. Daladier, — pour sceller avec lui la réconciliation franco-allemande. Un émissaire sûr avait alors apporté à Paris les propositions du Führer. Mais Hitler n'était alors au pouvoir que depuis neuf mois et l'opinion française, une fois de plus, se laissant égarer par les antipathies politiques, ne voulait pas croire à la durée de son régime. L'homme d'Etat le plus compréhensif que j'ai rencontré dans la vie — Aristide Briand — n'avait-il pas eu jadis les mêmes illusions en ce qui concernait Mussolini? Du reste, le ministère Daladier était renversé quelques jours après sur débat financier.

Hitler avait besoin de toute nécessité de trouver un allié. L'Italie lui était à ce moment hostile, et la Russie, par sa formule même, un adversaire irrémédiable. Il fit des offres à la France; comme elles furent éludées, moins de quatre mois plus tard il s'entendait avec Pilsudski et pourtant, chacun sait que les litiges territoriaux qui séparaient l'Allemagne de la Pologne étaient autrement cuisants et graves que ses motifs de querelle avec la France. Passons...

Pour tous ceux qui ont vécu ces deux journées de Godesberg, le souvenir demeurera inoubliable de ce beau paysage si animé et si riant, au milieu duquel se déroulait un drame obscur, tout en nuances et lourd de mortelles incertitudes pour le monde entier. Par une sorte de figuration symbolique, les deux parties ne pouvaient communiquer ou se rendre visite sans que nous en fussions avertis par nos propres yeux, puisqu'il leur fallait traverser le Rhin. Le Rhin coulait à nos pieds; à droite se détachait sur le ciel la ruine romantique du Dragon chanté par Victor Hugo; tandis que le grand palace habité par les Anglais et dû à la générosité d'un marchand d'eau de Cologne dominait tout le cours du fleuve. On voyait les voitures descendre la colline de Petersberg. On voyait sous nos fenêtres les ferry-boats porteurs d'automobiles quitter lentement une rive pour venir accoster à l'autre, en dérivant dans le courant, et nous braquions nos lorgnettes sur le débarcadère. On y apercevait tantôt M. Chamberlain lui-même et sa minuscule escorte, tantôt l'interprète Schmidt porteur de vastes plis jaunes, tantôt rapides et comme furtifs Sir Neville Henderson et Sir Horace Wilson. Ces péripéties tombaient sur cent cinquante journalistes étrangers privés de toute nouvelle précise et rationnés quant aux communications téléphoniques et leur apparaissaient comme de sinistres présages. L'atmosphère dans le hall et sur les terrasses de Godesberg Hof tenait à la fois de la ménagerie et de l'asile d'aliénés. On voyait des messieurs d'âge mûr, ne sachant pas

un mot d'allemand, qui tournaient en rond en marmottant toujours les mêmes phrases. Par exemple : « Quelle pagaye! », ou encore : « Tout cela me fait bien mauvaise impression. »

Quand la nuit tomba ce fut bien pire. On s'écarquillait les yeux pour distinguer parmi les lumières qui erraient sur le fleuve noir le fanal jaune et les trois fanaux verts qui signaleraient le ferry. Et rien ne venait, sauf des échanges de lettres et d'émissaires. Dans ce bouillon de culture que créaient l'ignorance et l'anxiété, les fausses nouvelles germaient avec la rapidité des champignons dans la mousse humide. Que n'ai-je pas entendu au cours de cette nuit énervante! Tantôt c'était Tokio qui était avisé que la France en révolution avait fait la mobilisation générale; tantôt c'était Chicago qui apprenait, au tarif décuplé, que la rupture était complète entre Hitler et Chamberlain et que la guerre était irrémédiablement décidée.

Des nouvelles vraies, comme celle de la mobilisation tchécoslovaque, circulaient parmi nous et venaient donner aux fausses une espèce de vraisemblance.

Enfin, nous avons vu, vers 10 heures du soir, les quatre petites lumières tremblotantes traverser le Rhin. Nous avons senti le vent des autos qui parcouraient à toute vitesse le quai qui suit le fleuve. Nous savions qu'Hitler avait envoyé un premier mémorandum et que Chamberlain lui avait demandé de préciser ses vues.

Désormais ils étaient enfermés dans la salle à manger de l'*Hôtel Dreesen*, tenu par un fervent militant nazi, un des premiers compagnons d'Adolf Hitler. Le vénérable Premier était là, debout, devant une table où s'étalait une carte. Hitler lui expliquait le tracé inquiétant qui apparaissait aux Anglais, comme sensiblement plus généreux que la limite des territoires à majorité allemande, dont il avait été question à Londres.

Je ne veux pas porter un jugement sur la manière dont fut conduite cette conversation et dont les journalistes en furent informés. Je me rends bien compte que le Premier ministre était las, qu'il sentait derrière lui une opinion publique mouvante, qu'il était très gênant pour lui de venir négocier au sujet de la Tchécoslovaquie dont l'Angleterre n'était pas l'alliée, en l'absence de la France, liée par des traités avec cet Etat.

Hitler, en deux heures, aidé de conseillers qui n'avaient pas une connaissance très spéciale du sujet, s'adjugea, le crayon en main, un certain nombre de districts qui ne répondaient pas à la définition première admise à la Conférence franco-anglaise du 13 septembre. On pouvait le lui faire toucher du doigt.

Voyant qu'on sollicitait de lui un plan d'évacuation et d'occupation, il fixa des procédures qui ressemblaient, d'aussi près que possible, à la conquête.

Peut-être Chamberlain aurait-il pu lui faire admettre, à ce moment-là, que rien ne pouvait être obtenu des Tchèques, en plus de ce qu'ils avaient déjà formellement accepté, après la première entrevue de Londres, entre Français et Anglais. Mais comment se montrer critique vis-à-vis d'une négociation conduite dans des conditions aussi exceptionnelles, alors que le temps pressait, que les Tchèques mobilisaient, que les partis s'agitaient dans les deux démocraties et que l'Allemagne, sous la néfaste inspiration du docteur Goebbels, avait élevé sa propagande anti-tchèque à un diapason insensé? Il arrive aux dictateurs, assez souvent, la même aventure qu'à l'apprenti sorcier chanté par Goethe. Ils déchaînent des forces dont ils ne sont plus les maîtres. En tout cas, l'entretien n'aboutit pas à une rupture. C'était plutôt dans cette gigantesque partie de poker ce que les Allemands considéraient comme la dernière relance : celle devant laquelle l'adversaire intimidé se dérobe et n'ose pas abattre ses cartes. C'est en quoi ils se trompaient.

Car, après la mobilisation de l'armée française, après la mobi-

lisation de la flotte anglaise, et devant l'attitude apaisante de l'Italie, Hitler s'est aperçu, exactement quatre jours plus tard, que les autres partenaires avaient aussi des cartes dans leur jeu et que la dernière relance allemande avait reçu une réponse convenable. Un million d'hommes derrière la frontière française. Les plus puissantes escadres du monde sur le pied de guerre, et l'axe Berlin-Rome sur le point d'être ébranlé par de trop brusques mouvements. Voilà devant quoi se trouva le dictateur allemand lorsque, le 28 septembre, il reçut successivement dans la matinée la visite de Sir Neville Henderson et de M. François-Poncet. Il se vit devant deux démocraties qui avaient reconnu que l'union des Sudètes et des Tchèques était insoutenable, mais qui ne voulaient pas s'humilier et donner à l'Allemagne l'occasion d'une brutale victoire.

* * *

En même temps que les deux démocraties agissaient fermement, elles ne négligeaient rien pour amener la conciliation.

Sachez-le, à plusieurs reprises, elles ont su éviter la guerre. La première fois, c'est quand la France suggéra le voyage de Berchtesgaden. La deuxième fois, c'est à Godesberg, lorsque M. Chamberlain, dans sa longue et dernière visite à Hitler, obtint que le Führer ne répondit pas par une action militaire immédiate à la mobilisation tchécoslovaque. La troisième fois, la catastrophe fut empêchée dans la nuit du 27 au 28 septembre, grâce à l'esprit d'initiative de la France et de l'Angleterre. Rappelez-vous ces moments tragiques!

M. Chamberlain venait de prononcer un discours sur un ton de profond découragement. Il ne croyait pas à la possibilité de nouvelles démarches, bien qu'il les souhaitât ardemment. Mais M. Georges Bonnet, qui reçut vers 10 heures du soir l'ambassadeur d'Angleterre, estima qu'il ne fallait pas jeter le manche après la cognée et que, malgré la crise aiguë et l'annonce des mesures militaires de l'Allemagne pour le lendemain, à 14 heures, il y avait encore des choses à tenter. Il fit part de ses suggestions à Sir Eric Phipps dont le gouvernement prit l'initiative d'ordonner dès le lendemain matin une démarche de son ambassadeur à Berlin, Sir Neville Henderson auprès du Reich. C'était la suggestion d'une Conférence à quatre avec l'Italie et, éventuellement à cinq, avec la Tchécoslovaquie.

En même temps, le gouvernement français bien informé sur l'état d'esprit qui régnait à Rome, encourageait Mussolini, par l'intermédiaire de Londres, à soutenir de tout son pouvoir cette procédure et il indiquait au gouvernement anglais le sens de la communication qui devait être effectuée par Rome. De plus, il donnait des instructions à M. François-Poncet de voir le lendemain le Chancelier et de lui proposer l'occupation immédiate de trois petites zones, quitte à s'entendre à l'amiable pour le reste. Tout cela fut décisif car Hitler répondit à M. François-Poncet : « Votre proposition est de celles à laquelle je ne puis pas dire non. Laissez-moi réfléchir. »

M. Daladier n'était pas non plus inactif pendant cette nuit historique. Il recevait M. William Bullitt, ambassadeur des Etats-Unis et faisait demander au Président Roosevelt d'envoyer un second message à Hitler et de seconder l'idée d'une Conférence internationale. M. Roosevelt y consentait, mais en même temps, il ne laissait pas ignorer qu'il lui était impossible, pour le moment, de promettre « ni un homme, ni un crédit ».

Ainsi de Londres et surtout de Paris où l'on conservait l'initiative des opérations diplomatiques, des idées opportunes furent lancées. Elles trouvèrent en Mussolini un utile concours et en Roosevelt un puissant soutien moral.

Pendant que dans son cabinet de la Wilhelmstrasse, Hitler causait avec l'ambassadeur de France, un coup de téléphone lui

vint de Rome. Il y avait donc une issue possible à ce qui apparaissait comme une impasse, au fond de laquelle il n'y aurait que la guerre. Il en fut soulagé, momentanément.

On pourra, pendant des siècles, ergoter et se demander si les uns ou les autres seraient allés jusqu'au bout, et notamment si le Führer, devant des généraux peu enthousiastes et en face des sages remarques de son *aller ego* Herman Goering, aurait vraiment donné l'ordre à l'armée allemande d'entrer chez les Sudètes. Ce sont de vaines recherches, chacun, suivant son sentiment, son idéologie ou son parti, peut prétendre qu'il aurait cédé ou qu'il n'aurait pas cédé.

Moi je me contenterai d'attirer votre attention de toutes mes forces sur un fait : c'est que le 18 septembre, à Londres, les deux gouvernements se sont mis d'accord sur le principe essentiel : cession à l'Allemagne des territoires sudètes comportant plus de 50 % d'Allemands et garantie internationale pour les nouvelles frontières de la Tchécoslovaquie.

Dans la nuit du 29 au 30 septembre, à Munich, les Quatre se sont mis d'accord sur la cession progressive des dits territoires à majorité allemande, entre le 1^{er} et le 10 octobre, et pour le reste ils ont fait admettre au Führer une Commission internationale, police internationale, pour préparer les plébiscites et la garantie de l'Angleterre a été donnée. En somme, la différence qui avait existé entre les territoires définis à Londres et le supplément réclamé à Godesberg a été l'objet d'une décision prise par cinq diplomates dont un seul était Allemand.

L'un de ceux qui ont conduit la négociation de Munich a pu dire, en toute objectivité : « Nous avons recouvert à Munich le terrain de Londres. Si Munich apparaît comme peu satisfaisant, alors c'est le 19, après la première réunion de Londres, qu'il aurait fallu s'en aviser. Eh bien, quand on a décidé de ne pas faire une guerre mondiale pour le principe, je me demande comment on aurait pu se résoudre à la faire pour des modalités ou des degrés ».

Demandez aux Tchèques qui n'avaient pas pu résoudre le problème, mais qui, comme il est naturel et humain, essayaient de maintenir leur intégrité et étaient disposés à mourir s'il le fallait, demandez-leur quel est le jour où ils ont capitulé. Ils vous répondront que c'est après la première Conférence de Londres, lorsque, par écrit, la France et l'Angleterre ont instamment conseillé à M. Benès de renoncer à des minorités que la Tchécoslovaquie aurait perdues sans guerre ou par la guerre, de toute évidence, et qu'elle que fût l'issue du conflit mondial.

* * *

C'est une des pages les plus curieuses de l'histoire que cette Conférence de Munich : décidée et réalisée en quelques heures par les quatre chefs de gouvernement. Dans cette ville où de grandes foules avaient enfin le droit, sous couleur d'acclamer les hôtes étrangers, de manifester en faveur de la paix, ils sentirent qu'ils étaient simplement les dépositaires d'un pouvoir, qu'ils ne devaient pas tyranniser par leur volonté de gouvernants avec la volonté profonde des peuples. Tous, même les dictateurs, l'ont réalisé ce jour-là.

Un homme s'y était préparé depuis plusieurs jours; c'était Mussolini. Il y a aujourd'hui, dans la ville de Vérone, une plaque scellée à l'endroit où le Duce a prononcé, le 26 septembre, un grand discours pour annoncer l'avènement pacifique d'une Europe nouvelle. Cette plaque rappelle que quatre jours plus tard cette prophétie était devenue, par l'accord de Munich, une vérité historique. Puisse-t-il avoir vu juste et y travailler sincèrement, car l'Europe nouvelle est encore à construire et ce n'est pas parce

qu'on a évité l'écroulement du monde, qu'automatiquement, on a découvert les moyens de l'édifier sur des bases plus solides.

Je suppose que dans le train qui les amena de Kufstein à Munich, le Führer et le Duce s'étaient mis d'accord. Hitler hésitait devant la guerre. Il ne voulait pas non plus avoir l'air de reculer. Le Duce lui tendait une perche amicale. Mussolini s'était, à l'avance, réservé le rôle de conciliateur dont il va sans doute recueillir les plus grands avantages dans la suite des événements.

Ceux qui, pour la première fois à Munich, se trouvaient en présence du Führer, ont remarqué chez lui ce dédoublement de la personnalité qui fait que tantôt avec simplicité et modestie il accepte les arguments de l'adversaire et les discute posément; et que, de temps en temps, comme sous la pression d'un ressort, une fureur se déchaîne en lui.

Mussolini, lui, ne pouvait pas être surpris; il connaissait son collègue en dictature depuis longtemps et il avait l'air, dans ces moments, d'une sorte d'expert psychologue qui, du geste, parfois de la voix, calmait prudemment et progressivement les fureurs d'Adolf Hitler, pour le ramener au diapason de la discussion paisible, tout en invitant les partenaires à la patience.

Chamberlain, fatigué par une semaine d'efforts exceptionnels, ne réagissait que peu. M. Daladier parlait en temps utile d'une manière claire et concrète, n'entrant pas dans le détail des problèmes, mais au demeurant tenant un langage ferme et utile. C'est lui qui, au début, dans la conversation générale qui avait lieu autour de la grande cheminée, plaça le problème sur son vrai terrain en disant : « Je ne suis pas venu ici pour dépecer la Tchécoslovaquie. Si c'est de cela qu'il est question, je n'ai qu'à m'en aller. Je suis venu pour rechercher comment un état tchécoslovaque viable et garanti peut être maintenu, tout en rendant trois millions d'Allemands, selon leur désir, au Reich qui les réclame. » Il sut se rendre sympathique aussitôt et il en profita dans la suite largement.

Dans la suite des négociations, outre M. François-Poncet, ce fut M. Alexis Léger, ambassadeur de France et secrétaire général du Quai d'Orsay qui, tantôt avec Hitler lui-même qu'il ne connaissait pas, tantôt avec Mussolini, qu'il connaissait fort bien, fit marcher peu à peu la conversation vers des solutions pratiques et concrètes. Il était nanti des instructions précises de M. Georges Bonnet, chez qui, durant toute cette crise, la constance de vues ne s'est pas démentie un seul instant et qui mérite vraiment d'être placé au tout premier rang des artisans de la paix. Quand l'atmosphère devenait un peu dense, M. Léger savait s'adresser à propos à Mussolini qui, connaissant les trois langues utilisées par ses partenaires, servait de trait d'union entre Hitler et les deux présidents démocratiques.

Je ne vais pas ici vous décrire les quatre personnages. Mais laissez-moi vous faire remarquer que parmi ces hommes, trois d'entre eux, malgré la diversité des origines, ne sont pas sans ressemblance. Ils sont près de la réalité et de la terre. Mussolini a lui-même gâché le plâtre. Daladier, petit-fils de maçon et fils de boulanger, a connu le travail et la vie difficile. Quant à Chamberlain, bien qu'il fût issu d'une riche bourgeoisie, il a mené la vie d'un laborieux commerçant qui ne connaît pas la semaine de quarante heures, tant aux Iles Bahaman qu'à Birmingham, et cela pendant un demi-siècle avant d'entrer dans la politique. Ce sont trois pères de famille. Pour ces trois hommes, une mobilisation et une guerre se présentaient sous l'aspect d'une série d'images de sacrifices ou de souffrances. Ils étaient capables de se représenter les effets de la guerre dans les milieux laborieux où ils avaient vécu.

Pour deux d'entre eux, Mussolini et Daladier, le souvenir de la vie des tranchées était encore vivace.

Le quatrième partenaire, Adolf Hitler, est d'une autre espèce,

non pas qu'il n'ait pas connu la vie difficile et même misérable; pendant ses années d'infructueux efforts et durant ses pérégrinations dans les rues de Vienne, il a vu la détresse de près. Et dans les tranchées, il a physiquement souffert de la guerre. Mais c'est plutôt une amertume, une rancune sourde qui lui sont restées de ces années de peine, et depuis que, par une extraordinaire fortune, il a été placé à la tête du peuple allemand, c'est dans la méditation solitaire, en face des Alpes, tout près du ciel, qu'il a cherché ses inspirations. N'oublions jamais qu'il a dit un jour : « J'agis comme un somnambule, et de même que les somnambules, je ne peux pas tomber. »

Vous n'imaginez certainement pas l'un quelconque des trois autres hommes d'Etat tenant ce langage! En face de lui, dans cette discussion historique de Munich, les trois chefs de gouvernement qu'il avait conviés paraissaient comme de solides amarres qui empêchent un aéronef de monter trop haut et trop imprudemment dans les airs.

Ces différences de nature sont essentielles à noter, car en même temps qu'elles apportent l'explication d'une délibération lourde de conséquences, elles peuvent fournir des bases psychologiques saines pour une politique dans l'avenir.

On entendra encore bien des discours d'Hitler inquiétants et tourmentés. Je ne dis pas qu'il faut les prendre à la légère, il ne faut pas non plus les prendre chaque fois au tragique. Et ne pas oublier que dans un pacte à quatre, fonctionnant normalement, l'Italie doit être parmi ceux qui font contrepoids à des ambitions trop aventureuses. C'est ainsi seulement que l'équilibre peut être maintenu.

* * *

Mesdames et Messieurs, il me faudrait, non pas le temps dont je dispose, mais bien plusieurs heures pour vous raconter tous les détails des négociations d'un mois. Je ne vous dirai pas qu'étant partout aux premières loges, je n'ai pas ressenti de grandes émotions, mais les vôtres n'étaient pas moindres, et j'avais au moins l'avantage, connaissant les partenaires et tous les facteurs de la négociation, de ne jamais perdre l'espoir d'une solution pacifique.

Les quatre négociateurs ont été reçus par des manifestations enthousiastes dans leurs capitales respectives. *Vox populi vox Dei*, disaient les Latins; mais l'essentiel n'est pas d'exprimer sa joie de la catastrophe évitée, c'est, ensuite, de vivre et de refaire une Europe où l'on puisse vivre.

Vous avez entendu le récit des faits. Voyons l'origine de la querelle proprement dite.

Nous nous sommes trouvés en présence d'un phénomène qui n'est pas unique et dont l'ambition allemande a profité sans ménagements. C'est celui d'une fraction de race qui aspire à se libérer de la domination d'une autre race. Au moment où, dans sa temporaire toute-puissance, la coalition de 1919 traçait les nouveaux confins des Etats européens et remplaçait les anciens amalgames de races par de nouvelles agglomérations qui respectaient un peu mieux le principe des nationalités, les créateurs du statut nouveau avaient eu parfois conscience qu'ils enfouissaient dans cette vieille terre d'Europe ravagée par des luttes séculaires une semence dont il était difficile de mesurer à l'avance la croissance. Ils ont donc prévu pour ces formations, un peu artificielles, des aménagements et des possibilités de refonte.

Les aménagements, ce furent des lois spéciales sur les nationalités dont le traitement était désormais contrôlé par la Société des Nations. Les minorités qui se croyaient lésées se plaignaient à Genève. Le Conseil nommait un Comité des Trois et, après enquête, il jugeait souverainement.

Malheureusement, l'autorité de ces instances diminua d'année en année. Les plaintes étaient parfois tendancieuses et les interventions de plus en plus soumises aux remous de la politique internationale. Un beau jour la Pologne déclara à la tribune de l'Assemblée que, quant à elle, elle dénonçait le traité des minorités dans tout ce qu'il comportait de contrôle international et qu'elle statuerait désormais, sans aucun contrôle, sur le sort de ces minorités, comme sur celui de tous ses autres ressortissants.

Peu à peu, la protection de Genève devint illusoire. Des équilibres de forces se substituèrent à la loi internationale défaillante, mais la semence avait germé. Les minorités étaient travaillées, et le sont encore, par une fermentation intérieure. On n'a trouvé nulle part le moyen de leur donner la sensation de la vraie liberté qu'elles ont en Suisse, aux Etats-Unis ou dans l'Amérique du Sud. On a vu les Italiens changeant les noms des habitants allemands du Tyrol et du Haut-Adige, les Roumains traitant les Magyars de Transylvanie en citoyens de seconde zone, les Polonais opprimant une tradition ukrainienne qui est celle de 40 millions d'hommes, et les Tchèques organisant une poussée colonisatrice par l'envoi de leurs fonctionnaires en territoires sudètes.

Comme ils avaient la mémoire courte tous ces peuples qui, jadis, étaient, eux, au moins une partie, dans le camp des opprimés! Les Polonais avaient oublié la tyrannie du Tsar et de Bismarck. Les Italiens ne se souvenaient plus de leur irrédentisme contre les Habsbourg. Les Tchèques avaient perdu la mémoire de tout ce dont ils se plaignaient sous l'ancienne monarchie. Ils étaient retombés dans les ornières, où ils avaient reproché aux autres de se traîner pendant des siècles.

La libération des Tchèques, Mesdames et Messieurs, je suis le premier en date de ceux qui, pendant la guerre, y ont travaillé avec ardeur et cela dès ma première interview avec Edouard Benès, à la fin de 1916. C'était une œuvre juste. Mais ils ne devaient à aucun prix refaire ce qui avait été la cause de leur détresse et s'il leur fallait des races étrangères pour compléter une structure géographique de leur Etat, c'était d'une main fraternelle qu'ils devaient les convier à vivre à leurs côtés, sur un pied d'égalité absolue. C'est ce que je disais à ces amis de vingt ans, à chacun de mes nombreux voyages à Prague, et j'avais l'impression tragique qu'ils ne me comprenaient pas. Leurs ambitions d'assimiler la minorité allemande devinrent de plus en plus déraisonnables quand l'Allemagne se releva.

Après qu'elle eut rétabli son armée, réoccupé la Rhénanie et conquis l'Autriche, il fallait avoir, hélas! un triple bandeau sur les yeux pour s'imaginer que les Sudètes pouvaient être encore soumis à une administration tchèque et pour leur refuser la large autonomie qui aurait évité la tragédie.

Des nationalités diverses peuvent coexister dans un même Etat, si cet Etat est très grand et très fort. Et même dans ce cas je doute qu'à la longue on puisse violer la conscience d'une race. Les Polonais étaient tyrannisés par deux empires et dominés par un troisième. Avec quelle magnifique explosion leur résurrection se produisit aussitôt que ces empires eurent été ébranlés par la Grande Guerre. Il n'y a pas de tombeau assez profond pour ensevelir une race, parce qu'une race, c'est une entité spirituelle. L'erreur est d'en faire une tyrannie politique.

Il y a un autre moyen de faire coexister les nationalités. C'est de leur donner une autonomie culturelle, intégrale. Quand l'Eglise et l'école sont libres et que les credos et les rites politiques ne sont brimés par aucune autorité policière, quand l'individu se sent sans entraves, alors il se développe dans le cœur des hommes un double sentiment : celui qui l'unit à sa patrie raciale et spirituelle, et qui est fait de piété filiale, et celui qui l'unit à sa patrie politique, et qui est fait de reconnaissance, d'intérêt et d'idéal communs.

C'est ainsi que l'Allemand de Milwaukee se sent Américain, et que l'Italien de Lugano se sent Helvétique. Il faut que le pouvoir central apparaisse comme bienfaisant. Voyez jusqu'où vont les Suisses, ces citoyens modèles. N'ont-ils pas récemment donné aux 40.000 Romanches des Grisons le droit d'utiliser leur langue comme un langage officiel?

Ni l'Allemagne, ni l'Italie ou la Russie, ni, pendant des siècles — heureusement clôturés — les Anglais, ni les Tchèques, ni les Polonais, ni les Roumains, n'ont cherché, dans cette Helvétie, leur modèle et leur exemple, et pourtant ce libéralisme eût sauvé l'Etat tchécoslovaque d'une catastrophe prémonitrice de ce qu'il peut arriver à d'autres.

A côté des aménagements, la Société des Nations avait prévu une procédure de révision par l'article 19 du Pacte. Mais cet article, qui exigeait l'unanimité, est inopérant. Ainsi, pour bien des raisons, en face d'une Allemagne reconstituée et unifiée dans les cadres d'airain d'un fanatisme racial sans limites, le sort des Sudètes était inéluctable. Se battre contre eux c'était se heurter à un mur. Une seule chose aurait pu sauver l'Etat tchécoslovaque : une refonte complète et c'est ce que Lord Runciman avait clairement vu.

Du reste, Mesdames et Messieurs, ne croyez pas que ces phénomènes soient si exceptionnels. La victoire et la défaite ne sont pas des états permanents, ni même durables. En 1815 nous étions vaincus et la petite Hollande, admise au rang des vainqueurs, s'était adjugé la Belgique. Quinze ans plus tard, en 1830, nous n'étions plus vaincus, et la Hollande n'était plus victorieuse. La Belgique se souleva et s'affranchit avec notre aide. Et la coalition de 1815 ne crut pas devoir prendre les armes.

Nos erreurs politiques depuis la guerre, nos alternatives de refus inconsidérés et de défaillances regrettables avaient, du reste, plus encore qu'au siècle dernier, aidé au relèvement de l'ennemi. Après avoir occupé, puis évacué la Ruhr, après avoir tenté sans succès de démembrer l'Allemagne, après avoir refusé d'évacuer le Rhin, conformément à l'esprit de Locarno, aussitôt après ce traité; après avoir, le 16 avril 1936, repoussé tout accord de désarmement avec l'Allemagne et refusé les conditions très favorables offertes par Hitler lui-même, nous étions passés à la faiblesse :

1935, la renaissance de l'aviation et le rétablissement du service militaire obligatoire en Allemagne, aboutissant à Stresa à une platonique admonestation.

1936, la réoccupation de la Rhénanie, victoire capitale de l'audace, qui nous fit perdre notre crédit en Europe.

Mars 1938, l'Anschluss, cet Anschluss que les Tchèques préféreraient à la restauration des Habsbourg! Et enfin, septembre 1938, l'annexion des Sudètes.

Comme si ce n'eût pas été assez de toutes ces défaillances; entre-temps, nous avons, par notre négligence, incité la Pologne à s'entendre avec le Reich. Nous avons, par nos sanctions à la fois blessantes et inefficaces, jeté l'Italie dans la politique de l'axe Rome-Berlin, l'Italie, dont le chef, en janvier 1935, proposait la guerre préventive contre l'Allemagne et qui autorisait ses généraux, en juin de la même année, à étudier avec les nôtres des accords militaires précis...

Pendant ce temps, tout essai de Confédération danubienne économique ou politique avait échoué devant l'intransigeance des uns et des autres, mais notamment des Etats successeurs.

* * *

Mesdames, Messieurs, tout ce que je vous dis ici n'a pas pour objet de faire le procès de tel homme ou de tel parti, mais pour vous montrer que si nous avons cédé récemment quelque chose,

c'était la suite naturelle et inéluctable d'une série d'erreurs passées. De ces erreurs nous sommes tous solidaires. S'il y a quelqu'un qui a vu clair et qui pourrait le prouver, son élémentaire devoir aujourd'hui est de se taire et de porter, comme Français, sa part équitable du lourd héritage. L'heure n'est pas aux querelles de doctrines. Si quelqu'un veut me démontrer qu'à Londres nos ministres auraient pu maintenir par la force l'Etat tchécoslovaque et que M. Daladier aurait dû taper du poing sur la table, au risque de déchaîner la guerre, ou si un autre veut prouver que la France s'est diminuée et discréditée et qu'elle a perdu au centre de l'Europe une armée prête à lutter pour elle, je n'entre jamais dans ces discussions. Tout en déplorant que trop souvent une idéologie de gauche ou de droite et des préjugés de castes et de classes oblitèrent chez beaucoup de gens la vue de l'intérêt français, — le seul qui compte en pareil cas.

Mais si je réponds, voici ce que je dis : « Tout ce que vous affirmez est possible, mais en tout cas, en évitant la guerre, nous avons maintenu une Europe. Ce continent qui guide l'humanité depuis des siècles, il a beau être déchiré ou divisé, il est encore là et c'est capital. Cette civilisation chrétienne où sont baignés même ceux qui ignorent ou renient le christianisme, elle n'est pas morte. La guerre mondiale l'aurait tuée. Il y a encore de la vie, donc il y a encore de l'espoir. L'Europe est sauvée dans sa substance. C'est à nous de faire le reste. »

Mais, disent les gens, la voie est difficile. Ecoutez Hitler, ses discours sont intolérables.

Je puis vous prédire qu'il y aura encore de très durs moments. Nous croyons toujours que chez ceux qui attaquent et agissent il n'y a que la force et la menace, et que chez ceux qui ne songent qu'à se défendre il n'y a que la crainte. C'est faux.

Chez les premiers il y a aussi la crainte. Ce n'est pas parce que nous avons cédé sur la question des Sudètes, où l'on n'aurait jamais trouvé l'unanimité du peuple français, que nous avons résolu par miracle un problème qui n'est pas seulement européen, mais mondial, celui des rapports entre les peuples dynamiques et les peuples statiques. Le peuple dynamique, c'est celui qui a trop d'hommes et pas assez de ressources. Le peuple statique, c'est celui qui a assez de ressources, mais trop peu d'hommes, par rapport à ses territoires.

Et à ce point de vue-là l'Allemagne, l'Italie et le Japon aujourd'hui, la Pologne demain, sont solidaires les uns des autres. Il leur faut de la terre à habiter. Ou alors, si l'on veut éviter les grands ébranlements que causent les modifications territoriales, il faut, aussitôt que possible, et dans un large esprit, essayer de recréer dans le monde une circulation normale des capitaux, des marchandises et des hommes, et refaire une économie mondiale, au lieu de ces autarchies agressives, où l'on ne saurait se préparer qu'à la bataille.

L'Allemagne est extrêmement dangereuse, et elle le demeure. C'est à nous de comprendre pourquoi, et si nous voulons éviter la guerre mondiale, c'est à nous de fonder les bases d'une saine politique, tant économique que financière.

Mais comment commencer ?

Hitler n'est pas un surhomme. Il est pris, comme les autres, dans le grand désarroi de cette époque tragique. Il est intuitif, mais peu renseigné. Il croit des choses qu'on lui dit, il dit des choses qu'il regrette parfois, et surtout, il pense que nous sommes divisés. C'est ce qui doit cesser. La route est simple, ce ne sont pas les combinaisons diplomatiques qui importent d'abord. La diplomatie vaut par l'Etat qu'elle représente. Si cet Etat est déchiré contre lui-même, le plus grand diplomate est sans pouvoir. Il faut nous refaire d'abord des finances. Et ensuite une aviation. Quand nous serons forts et unis, notre diplomatie sera forte et persuasive, et elle pourra utiliser au maximum la puissance française.

Voilà pour le programme national.

Il est tellement évident que sans lui nous ne pouvons rien. J'aurais mauvaise grâce à insister et il n'est pas dans le cadre de cette conférence d'entrer dans les détails.

Simultanément, il y a ce que j'appelle le programme européen.

Hitler a dit : « Je n'ai plus de revendications territoriales. » Qu'il soit pris au mot. Mais il reste un conflit comme une plaie ouverte au flanc de l'Europe : c'est la guerre d'Espagne. Les quatre puissances qui, l'autre jour, à Munich ont empêché la guerre peuvent et doivent régler le conflit espagnol. Les partisans de Franco protestent. Il est clair qu'ils n'ont guère de chance de conquérir toute l'Espagne, les républicains encore moins. Par conséquent, il faut que la folie ait un terme et qu'une médiation se fasse jour. Mais si ces deux programmes, national et européen, suffisaient à assurer la paix dans le monde, ce serait trop beau. Nous avons bien tous le sentiment qu'il n'en est pas ainsi. De là notre angoisse. Elle est justifiée par la vue de ces autarchies, de ces économies fermées et hostiles comme des forteresses, où l'on travaille avant tout pour la guerre.

Une voix éloquente et noble s'est élevée, il y a peu de jours, c'est celle du jeune roi des Belges. Il a répété ce qu'il avait dit quelques mois auparavant au Guild Hall, à Londres, c'est que si l'économie mondiale n'est pas restaurée sur des bases saines, notre monde ira de catastrophes en catastrophes. C'est à cette œuvre qu'il faut s'atteler, sans perdre un instant, sinon il arrivera que d'ici peu l'Allemagne, avec les mêmes procédés de chantage armé qu'elle a employés jusqu'ici, réclamera impérieusement des matières premières sur le même ton qu'elle a réclamé les gens de sa race, au delà de ses frontières.

Il ne suffit pas de refaire un pays, ni même un continent. C'est le monde lui-même qui est malade. Mais ne nous décourageons pas. Quand un empire de 100 millions d'habitants est allié à un autre empire de 500 millions d'habitants et qu'il a la pleine sympathie d'un pays de 130 millions d'hommes, et que tous trois disposent de la plus grande partie des ressources du monde, il n'est pas excusable s'il ne sait pas garder sa place et sa dignité contre toutes les prétentions abusives, tout en examinant sagement toutes prétentions raisonnables.

Le recours à la guerre, c'est le saut dans l'abîme. On ne sait pas qui en ressort vivant. C'est la dernière des solutions. On vient de voir que tous les peuples, quand ils ne sont plus soumis à la tutelle de leurs cadres politiques, manifestent avec enthousiasme leur horreur de la guerre.

Certains se sont offusqués de ces manifestations.

« Eh quoi ! disaient-ils, il semble que l'on fête une victoire. » Il est vrai que ce n'était pas une victoire nationale, mais c'était une victoire humaine, celle de la vie sur la mort, et on ne se déshonore pas plus à Paris qu'à Berlin en la célébrant.

On a vu autre chose. C'est le courage et la force d'âme des hommes qui étaient envoyés à la frontière, afin qu'appuyés sur eux nous puissions traiter honorablement avec l'adversaire.

Le mercredi 28, à la fin du jour, j'étais dans le train qui m'emmenait vers Munich, par Strasbourg. Il était plein de mobilisés qui me demandèrent les dernières nouvelles.

Je leur dis : « Il y a peut-être du nouveau. Ce sera peut-être la paix et non pas la guerre. »

La réaction de ces soldats français, après tant de jours et de nuits d'angoisse, me donna chaud au cœur. Ils répondaient gravement : « Tant mieux, mais maintenant qu'on s'est dérangé, s'il faut remettre ça, on le fera. »

Ce courage dont nous venons de voir les marques est un précieux atout. Nul ne l'estime plus haut que nos adversaires eux-mêmes. Mais le sang de nos hommes est précieux lui aussi. Nos gouvernants en sont comptables. Si vraiment un jour, après l'échec de toute solution pacifique des problèmes, la jeu-

nesse de ce pays déjà saignée il y a vingt ans devait retourner à la bataille, elle a le droit d'exiger de nous trois garanties, tant spirituelles que matérielles :

D'abord que le pays soit unanime à juger que la guerre est impérieusement imposée par la sécurité et l'honneur de la France, ensuite que la nation tout entière ait su forger des armes égales à celles des autres pays par un travail où l'abnégation des uns serait compensée par le désintéressement des autres. Enfin, et surtout, que les combattants sentent derrière eux un peuple uni et discipliné, où toute querelle d'opinion, de classe ou de races disparaisse devant l'idée de Patrie.

Si ces trois conditions sont réalisées, je puis, Mesdames et Messieurs, vous prédire qu'il se passera un phénomène magnifique : c'est que la guerre ne sera plus à craindre, non point seulement parce que nous serons de force à la gagner par nous-mêmes, mais parce que personne en Europe n'osera nous la faire, ni nous y contraindre.

JULES SAUERWEIN.

Problèmes actuels...

Un examen...

De toute évidence, 1938 fut, pour l'Angleterre, une année désastreuse. Au cours de ces douze mois, la Grande-Bretagne connut deux défaites qui, pour n'avoir pas été des défaites militaires, n'en furent pas moins sévères. Le pays ne perdit aucune bataille, mais pour la première fois depuis que l'Angleterre apparut dans le monde comme grande puissance, son gouvernement a capitulé devant la menace directe de la force et s'est vu contraint de reconsidérer et de mettre en doute sa puissance financière.

En effet, les deux échecs terriblement cruels que nous eûmes à subir furent la cession à Berlin de la Bohême et la révision ou plutôt l'abandon de notre confiance dans notre puissance financière défiée et tenue en échec par les deux nouvelles « monarchies » hautement centralisées. Le vieux dicton, évident d'ailleurs et que Bismarck répéta, qui veut que celui qui tient la Bohême, tient l'Europe, s'est trouvé vérifié une fois de plus. Empêcher que la Bohême ne tombe au pouvoir de la Prusse avait été l'objectif principal — pour autant qu'ils avaient un objectif! — des politiciens français incompétents. Ce même but était également à la base de toute la politique anglaise en Europe. Or, cette situation, établie par la victoire alliée de 1918, fut ouvertement menacée et attaquée. Nous luttâmes rudement pour éviter la victoire de nos adversaires, mais nous finîmes par céder. Prague est devenue virtuellement une capitale de province du Troisième Reich et tout le bassin danubien, toute l'Europe du Sud-Est est maintenant à l'ombre de Berlin.

En ce qui concerne l'enjeu plus important du duel entre la monarchie absolue et la ploutocratie, un résultat semblable apparaît. Jusqu'en 1938, l'Angleterre, la grande nation bancaire contemporaine, était parfaitement convaincue que sa puissance financière — désignée plus discrètement par l'expression : « ses ressources » — était toujours à même de surpasser la puissance militaire de ses adversaires et d'y faire échec. Cet axiome incontesté dut être abandonné en 1938. Nous, Anglais, nous

doutons à l'heure actuelle de notre possibilité d'opposer efficacement au travail forcé, le travail libre. Notre désavantage est actuellement aigu et manifeste en matière d'aviation, et ce désavantage croît rapidement. Bien que nous achetions à l'étranger jusqu'à ce que la Livre tombe à 11 shellings (cours actuel), à 10, à 9, ou à pire, impossible de suivre l'allure du III^e Reich et, jusqu'à présent, même la tâche essentielle de créer une armée adéquate a été abandonnée sur l'ordre de la Banque d'Angleterre.

Il n'est pas inutile d'examiner comment une situation aussi alarmante naquit. La cause première en fut l'incompétence de ce petit nombre d'hommes riches qui, dans le cas de l'Angleterre comme dans le cas de tous les précédents historiques, est responsable de la conduite d'un Etat bancaire en face de ses adversaires. Tout événement nouveau a pris nos gouvernants et leurs députés, par surprise. L'Angleterre a refait la puissance de la Prusse à l'aide de ses crédits, s'imaginant bien à tort qu'elle prélèverait ainsi, dans une Allemagne restaurée, d'importants profits sur des obligations financières que la banque anglaise concédait avec empressement et qui, en fait, ont été répudiés. Pendant vingt ans, depuis le jour même de l'Armistice, pénétrée de cette erreur néfaste, l'Angleterre contrecarra et empêcha tout plan qui entendait s'opposer à une résurrection de la puissance prussienne. Elle ne cessa de favoriser cette résurrection et une politique aussi constante a fini par trouver sa juste récompense.

Mais cette erreur désastreuse avait une cause. Celle-ci est à chercher dans la texture même de cette Angleterre, ancienne, fière et aristocratique. Les universités, qui étaient davantage des clubs que des universités; le choix des « fonctionnaires » dans un étroit système social qui produisait l'ordre et le contentement, mais non la compétence; la direction des masses d'une manière qui entretenait leurs illusions et les laissait dans l'ignorance complète du passé et presque complète du présent; la conviction que l'auto-louange et autres formes connexes d'erreur étaient une force; l'effrayante carence de notre presse « d'information »; les lamentables discours de nos hommes publics : cela et les cent autres éléments qui constituent notre ploutocratie anglaise polie et assurée, nous ont conduits à l'infériorité devenue évidente, actuellement, même aux yeux des plus ignorants et des plus vains.

Le remède? Nos adversaires affirment qu'il n'en est pas. Impossible de changer de fond en comble le caractère d'une société, surtout si ce caractère s'est acquis lentement et s'est trouvé confirmé par des générations et des générations de succès indiscutés. Mais il est possible d'amorcer une réforme salutaire si, par des efforts individuels (tentés non sans risque) on dénonce la corruption, on critique la folie et la bêtise, on enseigne la vérité historique, bref si, en général, on regarde la réalité en face. Impossible, à l'Angleterre, de continuer comme par le passé si ce n'est au prix de cesser d'être ce qu'elle fut. Et le premier pas d'un changement salutaire doit être l'affirmation, la publication de la vérité. Il se peut que la tâche soit trop grande. Elle le fut, précédemment, pour d'autres Etats et institutions qui connurent le déclin dans le passé et qui, à diverses reprises, refusèrent de se réformer, jusqu'à ce qu'il était trop tard... Mais même trop grande, il faut que la tâche soit entreprise! Car la situation de l'Angleterre est simple : réformer sa vie publique ou périr.

HILAIRE BELLOC.

« Tunisia! Tunisia! »

La trame secrète de l'imbroglia italien.

Est-il trop tard pour en parler? Ou bien la courbe rentrante qu'on attribue à M. Mussolini, suivie du voyage de M. Daladier en Afrique, nous autorise-t-elle à jeter sur les événements un coup d'œil d'ensemble?

« Tunisie, Nice, Corse, Djibouti! » Si *spontanés* fussent-ils, ces cris scandant un discours somme toute modéré du comte Ciano nous ont remplis de stupeur : de quel appétit les sujets de Victor-Emmanuel faisaient preuve tout à coup, et quelle savante orchestration on croyait deviner sous leur spontanéité!

Il n'est pas croyable, en effet, que ces manifestations aient pu se produire ni surtout se répéter, d'accord avec toute une campagne de presse, sans répondre au secret désir des autorités ni même sans obéir à un ordre. On est donc amené à se demander : Pourquoi cet ordre?

On a répondu que le Duce se sentait vexé de jouer toujours le rôle de brillant second sur la corde tendue de l'axe, qu'il avait assez de voir tous les profits de l'association aller à l'ami Hitler, et qu'édifié sur l'efficacité de la manière forte, il avait hâte de l'essayer à son tour.

Avouerai-je que sous cet angle le scénario me paraît en même temps compliqué, décousu et, pour tout dire, inadéquat? L'Anschluss, le rattachement des Sudètes n'ont été possibles qu'au bout de plusieurs années, à la suite de patientes approches. Ils n'ont pas été le fruit d'un brusque coup d'éclat, ou plutôt, le coup d'éclat ne s'est produit qu'à la fin, lorsque, le fruit ayant lentement mûri, il ne s'agissait plus que de le faire tomber de l'arbre.

L'exigence italienne, au contraire, a pris l'aspect d'un coup de tonnerre dans un ciel serein. Une revendication tellement insolite que son effet le plus clair a été de produire l'unanimité des Français pour la résistance, une unanimité que la menace de guerre, la mobilisation de septembre elle-même n'avaient pas été capables de réaliser : « Pas un pouce de territoire! » Il y a eu, dans ces manifestations italiennes quelque chose d'excessif, de fiévreux, d'irrationnel qui fait penser aux soudains caprices d'un enfant gâté. On aurait voulu qu'elles produisent l'inverse de l'effet visé qu'on n'aurait pu s'y prendre autrement.

Que les gens « de gauche » fassent de M. Mussolini un fantoche, un « César de carnaval », libre à eux. Au fond, c'est leur rôle. Mais voici quinze ans que la réalité des faits nous le montre sous un autre jour : sous les traits d'un homme qui sait ce qu'il veut, qui le veut fort et qui en vient à bout, parce qu'il n'applique sa volonté qu'à des choses réalisables, pour difficiles qu'elles soient. Ce n'était pas une petite affaire que de conquérir l'Abysinie contre vents et marées, les canons de la *Home fleet* braqués sur Rome. Et pourtant lord Perth salue aujourd'hui en Victor-Emmanuel l'« Empereur d'Ethiopie »...

Un homme qui sait ce qu'il veut, et qui ne veut que des choses possibles... Serait-ce donc que sous les apparences qui leur servent de masque se cacheraient des réalités plus profondes, des réalités camouflées, en quelque sorte? Que les revendications italiennes « riment » à autre chose que ce à quoi elles ont l'air de rimer?

Pour répondre, il faut essayer de les situer, de les replacer dans la chaîne des événements qui les précèdent et les accompagnent.

Munich? Sans doute. Et il est probable que M. Mussolini attend le juste salaire de ses bons offices : nous lui devons une

fière chandelle. Mais quelle que soit l'ingratitude des nations et de leurs dirigeants, je présume qu'un tel éclat n'était pas nécessaire pour leur rappeler une dette aussi récente.

Seulement il n'y avait pas que la question des Sudètes, en Europe, lorsque les Quatre se sont réunis en Bavière. L'Italie n'y était pas directement intéressée. Certes, elle voulait éviter une guerre générale — que personne ne souhaitait. Mais elle avait d'autres soucis. Et tout d'abord, elle se trouvait — et se trouve encore — engagée dans une affaire qui pour elle est vitale : la guerre d'Espagne.

L'Italie est un pays en pleine expansion : c'est là un fait qu'il serait absurde de nier comme il est vain de le discuter et puéril de vouloir ruser avec lui. Un fait qu'il faut accepter comme tel, comme une donnée première. On parle de *statu quo* en Méditerranée. Ce fait de l'expansion italienne en est la pure négation. Comme la France et l'Angleterre ont acquis depuis longtemps leur plein développement, comme ce sont des nations adultes, sinon vieillissantes — des « repues », selon la terminologie fasciste — la croissance en face d'elles de la nation italienne constitue à elle seule une rupture du *statu quo*, un changement.

D'où cette conséquence inéluctable : l'antagonisme des nations « repues », de la France et surtout de l'Angleterre. On étouffe, en Méditerranée. Comme dans une forêt, l'un ne peut y grandir qu'aux dépens des autres. C'est-à-dire que l'expansion italienne postule un recul des autres puissances. — Je le répète, il s'agit ici de faits sur lesquels les considérations de la morale n'ont pas de prise : « L'Italie a-t-elle le droit de s'accroître, si son accroissement nuit à ses aînées? Et réciproquement : l'Angleterre et la France ont-elles le droit de s'opposer à l'expansion italienne, celle-ci ne pouvant se faire qu'à leur détriment? » Questions vaines, auxquelles l'éthique ne peut donner que de vaines réponses. Le fait est là, brutal comme les marées, comme la chute des corps. La volonté des hommes ne peut agir sur lui que d'une seule manière : en s'efforçant de le diriger, de rendre son évolution le moins onéreuse possible pour la communauté humaine. En empêchant, dans la mesure du possible, que cette évolution adopte une forme guerrière, sanglante, et, si elle adopte une telle forme, en mettant tout en œuvre pour circonscrire la conflagration.

L'expansion italienne se faisant à l'encontre de la France et de l'Angleterre, — et cela, les intéressés le savent, d'instinct si ce n'est à la suite d'un raisonnement — il est fatal que l'Italie prenne ses précautions pour que, un conflit venant à éclater, sa position se trouve aussi solide que possible, face à ses puissants adversaires. Il est donc naturel, inéluctable, qu'elle cherche des amitiés, des sympathies, qu'elle se ménage des points d'appui.

Elle s'est réconciliée avec la Yougoslavie, et la France, alliée de la Yougoslavie, n'a pas trouvé grand'chose à y redire.

Elle entretenait, du temps de Primo de Rivera, des relations extrêmement cordiales avec l'Espagne. L'archipel espagnol des Baléares occupe dans la Méditerranée occidentale une situation stratégique de premier ordre. De temps immémoriaux les Anglais s'en servaient comme base, pendant leurs manœuvres navales. Les Français aussi. Quand les Italiens ont commencé « à devenir quelqu'un » — précisément au temps de Primo de Rivera — ils y ont trouvé accès à leur tour. On s'est habitué à y voir leurs vaisseaux, leurs hydravions. Et à cela non plus les Français ni même les Anglais n'ont rien pu trouver à redire : l'Espagne était un pays souverain, n'est-ce pas, libre de manifester ses sympathies comme bon lui semblait. Bien qu'à coup sûr la chose dût leur sembler indigeste.

Mais tout à coup Primo de Rivera est tombé en disgrâce, et peu de mois après Alphonse XIII lui-même fuyait de Carthagène



Ce nouveau portrait de S.M. le Roi Léopold III est une œuvre des talentueux portraitistes Damien et Rutten, auteurs de nombreux portraits des membres de la Famille Royale de Belgique. Il a été spécialement exécuté pour les Usines du Superchocolat Jacques qui en font une

splendide et très artistique édition en couleurs au format de 30 × 40 centimètres. Votre fournisseur habituel de Superchocolat vous remettra un exemplaire de ce tableau en échange de cinquante emballages de gros bâtons de Superchocolat Jacques à **1** franc.

LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS



DEVROYE-FRÈRES
ORFEVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

LES
MISSELS DE DOM LEFEBVRE
AIDENT A PRIER
AVEC L'ÉGLISE

●
Par leurs explications très complètes,
Par leurs nombreuses illustrations éclairant le texte,
Par leurs nouvelles traductions rendant parfaitement les nuances du latin,
ils font mieux participer les fidèles aux offices liturgiques
en leur permettant d'en pénétrer le sens et la grandeur

●
Pour tous les âges — A tous les prix.
DANS TOUTES LES LIBRAIRIES CATHOLIQUES

à bord du *Victoria-Eugenia*. J'ai toujours pensé qu'il devait exister un lien entre ces faits, que l'amitié de l'Espagne dictatorial pour l'Italie grandissante avait été fatale à la Monarchie espagnole. Cette cause agissant, comme une force composante, avec une foule d'autres causes dont l'avènement de la République a été l'effet commun, la « résultante ».

Quoi qu'il en soit, la République espagnole n'a pu faire taire ses sympathies de gauche : à partir de 1931 l'Espagne s'éloigne de l'Italie pour se rapprocher de plus en plus des Etats « démocratiques ». Un rapprochement qui devient si étroit à l'avènement des Fronts populaires jumeaux qu'on peut se demander un moment si on ne va pas voir se constituer à l'ouest de l'Europe un groupe de républiques soviétiques latines capables de se fédérer pour ne plus former qu'un bloc, une « Union des Républiques Socialistes Soviétiques », une U. R. S. S. de l'Occident faisant la paire avec celle de l'Est. Ceci ne s'étant pas réalisé, on est libre de dire que j'exagère. Je reste convaincu que sans un certain concours de circonstances cela aurait pu se réaliser.

Heureusement — je pense qu'on a le droit d'écrire « heureusement » — ce concours de circonstances s'est trouvé réuni. Il y en a eu de toutes sortes. Il y a eu sans doute, bien que son action ait été terriblement mitigée, la répugnance de la conservatrice Angleterre pour la « crapule » communiste. Il y a eu la vitalité de la France, de la « France réelle ». Il y a eu la répugnance autrement énergique de l'Italie. La naissance d'une fédération ou même d'un seul Etat soviétique à l'ouest de la Méditerranée eût été un désastre pour elle, qu'handicapait déjà le changement survenu en 1931 dans la péninsule sœur. C'eût pu être sa mort.

C'aurait été un désastre pour nous aussi, que la « vague rouge », partie de Madrid, eût fini par atteindre après avoir submergé la France. On ne craint plus beaucoup la vague rouge, aujourd'hui : un clou chasse l'autre, l'alerte de septembre a mis la guerre européenne au premier plan de nos soucis, et les Soviétiques en éclipse ont l'habileté de ne plus faire parler d'eux. Mais nous savons trop à quelles fluctuations les démocraties sont sujettes pour oublier qu'un reflux de Front populaire est toujours possible...

La soviétisation de l'Espagne eût été un désastre pour l'Angleterre elle-même, mais à longue échéance. Et comme c'était un désastre d'abord pour l'Italie — à ce moment l'ennemi n° 1 — on s'explique pourquoi la répugnance anglaise s'est trouvée mitigée. Des conservateurs comme M. Winston Churchill n'hésitent pas à dire qu'une Espagne d'extrême-gauche est moins dangereuse pour leur pays qu'une Espagne de droite.

Mais il y eut avant tout, pour sauver l'Europe du péril qui la menaçait, le sursaut de révolte des Espagnols eux-mêmes, d'un grand peuple qui ne voulait pas mourir : il y eut le soulèvement franquiste.

Les Italiens l'ont-ils provoqué? Peut-on dire que Franco a été leur jouet? On discute, ici encore, à perte de vue, on épilogue sur la légitimité ou l'illégitimité, sur la moralité ou l'immoralité du soulèvement. Vain verbiage! Le fait est là — celui d'une réaction vitale qui se justifie en morale dans la mesure où se justifie le droit de vivre. Le peuple espagnol a réagi dans la personne de ceux en qui s'incarnent en ce moment ses tendances les plus profondes, le sens de son existence en tant qu'entité historique, son instinct de légitime défense. Et il a réagi en faisant usage de toutes les possibilités qui se sont trouvées à sa portée. Que parmi ces possibilités il n'ait pas écarté l'aide italienne, faut-il le lui reprocher? Il eût été criminel de ne pas s'en servir, car tout doit servir en cas de légitime défense, lorsqu'il s'agit de la vie ou de la mort, non pas seulement d'un individu, mais d'un peuple.

C'est ainsi que la force des choses — et non à la suite d'intrigues plus ou moins arbitraires — l'Italie s'est trouvée engagée dans la

guerre d'Espagne, comme s'y est engagée de l'autre côté, un peu moins ouvertement, la France du Front populaire.

La victoire de Franco est devenue pour l'Etat fasciste non seulement une question de prestige, mais une question vitale. Ici encore nous nous trouvons devant un fait, car les faits s'enchaînent et se commandent mutuellement. L'Italie est tellement engagée dans l'affaire espagnole qu'il ne lui est plus possible de reculer. Une défaite de Franco serait peut-être plus grave pour elle que la perte de l'Abyssinie, qui n'est malgré tout qu'une colonie lointaine et d'un accès précaire, tandis que la défaite de Franco, même mitigée — ce que serait une paix blanche — suppose, étant données les conditions de la péninsule ibérique, un retour à plus ou moins brève échéance du Fronte popular avec tout ce que ce retour suppose de menaces pour l'Etat fasciste.

L'Italie est prise en Espagne dans un engrenage dont elle ne pourrait se dépêtrer, même si elle le voulait. Il lui faut la victoire de Franco, dût-elle pour l'obtenir en dernier ressort faire la guerre à ceux qui prétendraient la lui ravir. Non qu'elle compte s'installer en un point quelconque de la péninsule — c'est là une hypothèse qu'il faut écarter comme absurde, étant donnée la mentalité de l'Espagne franquiste, farouchement indépendante et imbue de sa propre grandeur — mais parce qu'elle ne peut, à aucun prix, souffrir qu'une autre puissance ait la faculté de s'y installer. Or une Espagne faible est une Espagne ouverte aux puissances. (D'où les sympathies des Anglais nuance Churchill pour ce genre d'Espagne.)

La crainte exprimée par ceux qui parlent d'une installation des pays totalitaires à Majorque ou ailleurs, procède, s'ils sont de bonne foi, d'une ignorance profonde des données du problème : de toutes les solutions, la victoire de Franco, c'est-à-dire une Espagne forte, est celle qui exclut le plus formellement toute atteinte à l'indépendance nationale et partant à l'intégrité du territoire. Ce qui ne veut pas dire que les sympathies espagnoles n'iraient pas, en toute liberté, en toute souveraineté, à ceux qui lui ont prêté leur concours. Mais cela, c'est encore un fait auquel on ne peut rien changer, un fait qui découle, beaucoup plus que d'une parenté idéologique, de cet autre fait que les pays démocratiques ont combattu et continuent à combattre Franco avec plus ou moins d'acharnement. La défaite de Franco, au contraire, suppose une Espagne faible, divisée, livrée sans défense aux puissances protectrices, « portugalisée ». Ceci est peut-être à leur avantage, mais qu'on ne vienne pas dire que l'Espagne y trouverait le sien et que la morale exige cette solution-là.

* * *

Quoi qu'il en soit, l'Angleterre de M. Chamberlain semble avoir compris combien l'Italie était engagée dans l'affaire espagnole. Et il lui a semblé qu'entre la victoire de Franco et une guerre générale il valait encore mieux opter pour la victoire de Franco. Elle a opté parce qu'en ce moment son principal souci est d'éviter une guerre pour laquelle elle n'est pas prête. Et on peut croire qu'à Munich M. Chamberlain a laissé deviner ce choix à M. Mussolini.

Pour vaincre vite, Franco a besoin du droit de belligérance, c'est-à-dire de bloquer efficacement les côtes catalanes. On oublie souvent qu'une guerre civile est autre chose qu'une guerre nationale. Franco veut mettre l'adversaire à merci, mais non le détruire. Car il s'agit d'Espagnols, de citoyens nécessaires à la grandeur de l'Etat qu'il prétend remettre sur pied. Les dirigeants rouges — spéculant peut-être sur ce sentiment — font de chaque ville une place forte, de chaque maison une forteresse qu'il faut démolir pour en venir à bout. Franco possède tout le nécessaire

pour vaincre, mais, pour peu que l'adversaire s'acharne à résister par tous les moyens, il se verra forcé soit de faire durer la guerre — avec tous les risques de complications et d'imprévus qu'implique cette prolongation — soit d'exterminer un adversaire qui est, en fin de compte, une partie de lui-même. Or il est vraisemblable que l'ennemi résistera tant qu'il se sentira soutenu de l'extérieur.

A l'encontre de l'Espagne nationale, qui tire à peu près tout ce qu'il lui faut de son propre territoire, l'Espagne « gouvernementale » a besoin de l'étranger pour vivre — non que son territoire soit pauvre, mais parce qu'elle est incapable d'en tirer parti. C'est donc du dehors que lui viennent ses moyens de subsistance. En voici un exemple : les nationaux se sont emparés au printemps, dans la région de Tremp, des principales centrales électriques qui fournissaient à Barcelone le courant nécessaire, non seulement à l'éclairage public et aux usages civils et domestiques, mais encore à ses industries de guerre. Aussitôt le gouvernement français a autorisé par décret l'Union des Producteurs d'Electricité des Pyrénées-Orientales à fournir de courant produit en France la Catalogne rouge.

Les nationaux croient fermement que si la frontière française était fermée et que si leur flotte pouvait exercer un blocus des côtes plus efficacement que ne le fait leur aviation, les rouges ne tarderaient pas à se rendre, *convaincus que toute résistance est devenue inutile*. La guerre se prolonge au delà du terme prévu, non parce que Franco ne dispose pas des moyens de vaincre, mais parce qu'on ne lui permet pas de les employer, et que, voulant vaincre dans les conditions les moins onéreuses pour sa patrie, il se trouve devant un ennemi dont l'étranger fait durer à tout prix la résistance.

* * *

Or, lorsqu'après Munich M. Chamberlain a fait avec lord Halifax le voyage de Paris, tout le monde croyait que de ses entretiens avec les ministres français allait sortir un accord postulant l'établissement de relations avec l'Espagne nationale d'une part, et de l'autre l'octroi, sous une forme ou sous une autre, du droit de belligérance aux parties. On a démenti que le Premier anglais a essayé d'obtenir cette concession, mais seulement lorsqu'on fut certain qu'il avait essuyé un refus. C'est avant le voyage qu'on aurait dû démentir pour que nous ajoutions foi à ces dénégations.

Le refus du gouvernement français signifie qu'il s'obstine à soutenir les gens de Barcelone, c'est-à-dire à faire durer la guerre : le gouvernement français avoue ne pas se résigner à la victoire de Franco.

Mais l'Italie, elle, engagée comme elle l'est, veut en finir. Elle a assez d'être payée de belles promesses qui ne sont jamais tenues. Elle se souvient du Pacte de Londres, et de la façon dont s'est fait le partage des colonies allemandes et de la côte orientale de la Méditerranée. Elle se souvient encore beaucoup mieux des clauses secrètes des accords Laval, que la chute de ce ministre a laissées sans suite. Le plan Laval-Hoare lui-même, qui était une conséquence de ces clauses secrètes, ce sont des Français qui l'ont fait avorter. Vicissitudes possibles seulement en pays démocratique.

Il n'y a du reste pas que la lettre des traités, il y a aussi l'esprit dans lequel ils ont été conclus. Il suffit que celui-ci change pour qu'on puisse tirer de leur lettre le contraire de ce qui avait été prévu. On accuse les dirigeants des pays totalitaires d'avoir des sautes d'humeur. Ces changements ne sont-ils pas plus sensibles encore en démocratie, où c'est tout le personnel dirigeant qui passe brusquement la main, obligeant les chefs des pays autori-

taires à un surcroît de précautions, et, devant ces retournements complets, à changer parfois leur fusil d'épaule?

M. Mussolini s'est embarqué dans l'affaire éthiopienne avec l'assurance que la France de M. Laval le laisserait faire. Et de fait, M. Laval a torpillé la politique anglaise des sanctions. Mais du jour au lendemain, avec M. Flandin, la France est devenue tellement sanctionniste que M. Hoare lui-même a sauté. Si cela n'est pas un changement...

Pour en revenir aux affaires d'Espagne, l'Italie y a donné un gage de bonne volonté en retirant dix mille légionnaires (contre environ quatre mille hommes des brigades internationales, éclopés pour la plupart). Il est probable qu'elle l'a fait sur l'assurance de ce que ce geste vaudrait à Franco l'octroi du droit des belligérants. On comprend sa déception.

Déception d'autant plus vive qu'elle se produisit au moment où les nationaux, achevant de reconquérir la boucle de l'Ebre, se trouvaient en position de déchaîner une nouvelle offensive dont on pouvait attendre de grands résultats. Une offensive en Catalogne, car ce n'est guère qu'en Catalogne qu'une action peut devenir décisive.

Ici il faut ouvrir une parenthèse : Franco avait déjà fait une grande offensive en Catalogne à la fin de l'hiver passé. On a pu croire un instant qu'il ne s'arrêterait qu'à Barcelone, et un récent communiqué rouge révèle qu'à ce moment il existait un plan de retraite générale bien en deça de la ligne des rios : déjà on avait commencé à fortifier ces positions de repli. Les troupes franquistes, progressant toujours, entraient à Lérida, à Balaguer, à Tremp, à Tortose même, forçant la ligne des rivières qui aurait pu les arrêter. Cependant, que voyons-nous? Contre toute attente, elles se fixent brusquement, quoiqu'elles tiennent les têtes de pont; bien plus, elles évacuent Tortose, se retirant sur la rive droite de l'Ebre. Et c'est dans le Sud que désormais elles exercent leur pression, sur Valence, dont la prise ne saurait être décisive, et même sur des régions andalouses dont la veille on ignorait jusqu'au nom. On néglige le secteur catalan au point de n'y laisser qu'un rideau de troupes incapable de contenir une attaque éventuelle. Et c'est la surprise de l'Ebre, qui vaut aux rouges un incontestable succès.

Franco s'est révélé, dans l'ensemble de la guerre civile, général habile et prudent. Il est difficile, lorsqu'on réfléchit à ces événements — surtout lorsqu'on connaît le pays qui leur a servi de théâtre — de ne pas se dire que des motifs très graves ont dû l'obliger à modifier à ce point son plan de bataille, des motifs qui sans doute n'étaient pas exclusivement militaires. On a l'impression que s'il avait pu pousser de l'avant, la guerre aurait été finie pour l'automne, et que s'il s'est arrêté d'une façon si brusque, c'est qu'une grave menace l'y a contraint.

Laquelle? Celle de l'intervention directe de plusieurs divisions françaises que M. Paul-Boncour tenait prêtes à la frontière... Il est probable qu'à un moment donné Franco s'est heurté brutalement à cette alternative : ou bien suspendre son avance en Catalogne, ou bien voir se dresser devant lui une armée française — ce qui équivalait à la guerre générale. Il est probable aussi que les Italiens eux-mêmes qui ne désiraient pas cette guerre, lui ont recommandé de céder : le temps, auront-ils pensé, est galant homme.

Ce qui renforce notre hypothèse, c'est que toutes les troupes italiennes qui se trouvaient sur le front de Catalogne ont été transportées sur le front de Valence; on leur fit tourner le dos à cette frontière française à laquelle ils faisaient face. Ainsi s'explique cet incident de Tortose — où se trouvaient des Italiens — dont les frères Tharaud ont donné une version peu honorable pour ceux-ci, et, par le fait même, l'aventure survenue aujourd'hui même à Jérôme Tharaud.

Si notre hypothèse est exacte, nous sommes fondé à présumer que les Italiens n'auront pas voulu se trouver une seconde fois, eux et leurs amis, devant la même alternative. Or c'est bien à cela qu'ils pouvaient s'attendre lorsque, à la veille de la nouvelle offensive sur le front catalan (1), ils ont vu les Français refuser de sanctionner ce qui, sans doute, avait été convenu d'une façon plus ou moins explicite au moment de Munich — alors que leurs bons offices s'avéraient si précieux...

Une réaction immédiate s'imposait. Seulement, sous quelle forme? Une intervention massive en Espagne, alors qu'ils venaient d'en retirer près de deux divisions pour faire plaisir aux Anglais? Mais, outre qu'il n'est pas sûr que les Espagnols la souhaitaient — cette intervention eût été un acroc flagrant à l'accord anglo-italien qui leur tient tant à cœur : c'était le voyage à Rome de M. Chamberlain remis en question. En même temps, c'était une rude atteinte à la non-intervention. Celle-ci a beau être fictive, elle n'en écarte pas moins le danger d'une guerre générale par le frein qu'elle met aux vellétés interventionnistes.

Il fallait trouver mieux que ce remède pire que le mal, montrer les dents sans dire clairement pourquoi on les montrait (toujours à cause de la non-intervention). Si les Français avaient eu des relations avec Franco, celui-ci aurait pu négocier lui-même : cela aurait mieux valu. Mais justement, les Français ne veulent pas causer avec Franco. C'était donc aux Italiens de parler, ou plutôt de faire, sans le dire, sentir à la France qu'on était sur le qui-vive, que le moindre faux pas aurait pu avoir de fatales conséquences.

Bien entendu, si la manœuvre pouvait rapporter des avantages supplémentaires, c'était tant mieux. Sans doute n'est-ce pas pour rien que M. Chamberlain fait le voyage de Rome. Et il faut préparer l'atmosphère de ce voyage de façon à lui faire rendre le maximum.

Mais précisément, si on se borne à le considérer sous l'angle des exigences découlant de Munich, l'imbroglio italien paraît trouble, confus, décousu — mal orchestré, peu efficace. Tandis que par sa face espagnole il devient à tout coup quelque chose de clair, de logique, de parfaitement agencé : une construction latine. Ce qui paraissait le geste irréflecti d'un gamin mal élevé se révèle une manœuvre supérieurement habile.

Il fallait que la France sût, sans équivoque, mais aussi sans que fût engagée aucune responsabilité officielle, tous les embêtements qu'on lui tient en réserve si elle ne veut pas se montrer raisonnable. On ne se contente même pas de les lui annoncer, on lui en donne un avant-goût. On menace, on va même un peu plus loin : non seulement on lui met le couteau sur la gorge, mais, sans trop appuyer, on fait que la lame entaille légèrement la peau.

Et néanmoins, il n'y a pas grand'chose de concret contre quoi protester : les dirigeants, n'est-ce pas, ne sont pour rien dans les réactions spontanées d'une foule incontrôlable — une de ces foules dont on sait depuis l'affaire des Sudètes qu'elles savent imposer leur volonté, le moment venu. Le seul geste officiel consiste à dénoncer les accords Laval, dont la France n'a pas observé les clauses secrètes : on aurait pu le faire depuis longtemps.

Il n'est pas jusqu'à cette soi-disant maladresse d'avoir fait contre soi l'unanimité de l'adversaire qui, à l'analyse, ne se révèle d'une exquise habileté. Car l'unanimité est faite contre les exigences accessoires : on ne les fera valoir que si les circonstances s'y prêtent. Tandis que l'adversaire est loin d'être d'accord sur les exigences qu'on a réellement, sur les exigences

espagnoles dont on se garde de parler. De sorte que lorsque ces exigences principales viendront sur le tapis, la partie adverse aura bien de la peine à faire accepter à son opinion une attitude intransigeante : « Ce n'était que ça! » s'écrieront les gens heureux de voir leur cauchemar se dissiper, et assez disposés, dès lors, à céder ce à quoi ils tiennent le moins.

Du reste, l'adversaire a cédé déjà : l'offensive contre la Catalogne se développe sans entraves, triomphalement. A côté des Espagnols, il y a des Italiens qui marchent vers l'Est et le Nord : les Français ne bougent pas. Et on attend les suites de la démarche des gauches auprès de M. Bonnet.

En vérité, M. Mussolini joue magistralement sa partie : c'est un splendide virtuose, auquel on ne peut se retenir de crier : « Bravo, bravissimo! »

FRANÇOIS MARET.

En quelques lignes...

Visites

Il n'est point question des visites de nouvel an, qui sont « empaquetées », rituelles et au porto; mais de ces déplacements de nos Premiers, qui mettent sur les dents chauffeur du train spécial et chef du protocole.

On disait : « Les voyages forment la jeunesse. » Nous avons changé tout cela. Et c'est aux personnages consulaires que nous offrons, telle une prime, un carnet à souches de l'agence Cook. Encore ne coûte-t-il pas un rouge liard à M. Daladier de visiter la Corse; et quand le très honorable Sir Neville Chamberlain prend le train bleu pour Rome, c'est tout juste s'il doit se donner la peine d'emporter son en-cas.

Le scénario est toujours bien réglé. La brigade des acclamations spontanées se recrute sous toutes les latitudes, sous tous les régimes. Comme les figurants de la pantomime, au cirque. Il peut arriver, pourtant, que des chômeurs anglais trouvent plus lucrative une majoration de leur indemnité qu'une visite de courtoisie au Duce. Alors, ils manifestent, sans douceur. Sans douceur, les policemen nourris de roostbeaf et du sens de la discipline les écartent de Victoria Station à grands coups de matraque; ce qui est une façon comme une autre de leur bourrer le crâne. Mais, d'ordinaire, le Président en tournée ne recueille que compliments de bienvenue et vivats que lui font chaud au cœur. Comme disait le bon chansonnier Vincent Hyspa, « une fillette en blanc lui offre un bouquet en tremblant »; et la mairie de Bizerte est tout ornée de guirlandes, ni plus ni moins qu'une salle de patronage.

M. Daladier (l'Edouard qui monte) a poussé jusqu'au désert. « Que de sable! » aura-t-il proféré; ce qui n'est même plus tout à fait, en matière de mots historiques, de l'inédit. Puis, le front rembruni, la mèche napoléonienne (pardi! il revenait de Corse), à ses électeurs d'Orange il est allé jeter : « Je maintiendrai ». Comme une devise royale.

Les pompiers du service d'honneur pleuraient dans leur casque.

Cartographie.

Du temps que j'étais écolier, mes bons maîtres — les petits Frères des Ecoles chrétiennes — m'avaient appris (et je leur en garde une reconnaissance joyeuse, amusée) l'art très astucieux

(1) Ce n'est pas ici l'endroit de discuter l'importance du rôle joué par les troupes italiennes — divisions homogènes du « Littorio » et du « XXIII Marzo », divisions mixtes des « Frece » de diverses couleurs. Notons seulement que ce rôle existe, qu'il n'est de grande offensive sans les Italiens, et que donc, à la veille de celle qui allait embraser le front catalan, ceux-ci, de nouveau, regardaient vers la France.

de dresser, en un temps-record, des cartes impeccables. Cela se construisait comme un rêve géométrique : sur une sorte de canevas fait de carrés et de diagonales et de droites qui se coupent à 60°. J'étais d'une force peu commune. En quelque cent cinquante secondes, il m'arrivait de vous dessiner une Belgique où ne manquaient ni une des trois bosses de la province d'Anvers, ni cette sorte de nez que le Limbourg, fait grimacer vers le Brabant, ni la curieuse enclave que prolonge, sur les domaines du voisin namurois, le Luxembourg. Quelques coups de pastel, du bleu pour le Bas-Escaut, des cernes rouges pour les villes, un trait de plume par-ci, un frottis d'estompe par-là : et nous pouvions exhiber, aux yeux des parents étonnés et ravis, des cartes parfaites et magiques.

Cela s'étendait à l'Europe. Et notre virtuosité ne s'arrêtait même pas aux barrières hautes de l'Oural.

Que font, que font — grands dieux! — les petits cartographes de 1939? Et les marchands d'atlas, dans quel coin poudreux du magasin-débaras empilent-ils les invendus et les « qui-ne-sont-plus-à-la-page »?... L'Europe, depuis moins d'un an, se fait, se défait, se refait, toute pareille à un bout de chewing-gum sous la mâchoire d'un Yankee qui aurait perdu son flegme. Où est le temps où Mussolini appelait la Tchécoslovaquie : « un saucisson mal ficelé »? On a changé de place les ficelles. Et Dieu sait qui les tire, maintenant! La Hongrie s'est réveillée extensionniste. La Pologne déborde. On parle de la Russie subcarpathique. Et une Ukraine, dont on ignore tout, y compris les contours, passe au premier plan de l'actualité.

C'est le moment que choisissent des gendarmes tchèques pour jouer leur petit d'Annunzio et reculer, d'un coup d'épaule, les frontières. C'est le moment où Mussolini réclame Djibouti; l'Allemagne, le Cameroun. Les cartographes devraient bien se mettre en grève. Sur la boutique on lirait : « Fermé pour cause de transformations ».

Ephémérides

Le mot est un peu prétentieux; mais il a l'avantage de traduire exactement la qualité exacte de ce temps qui fuit et qui mange sur les bords (*tempus edax rerum*) toutes choses. Nous avons pris l'habitude d'offrir à nos amis, à nos amies, en guise d'étrennes, de ces carnets de poche ou bien de sac — et dorés sur la tranche — que la fantaisie des papetiers s'ingénie à rendre tout à la fois élégants et coûteux. On y peut inscrire son numéro de téléphone et son numéro de compte-chèques, l'adresse de son bottier, la pointure (pour le chausseur), son tour de cou (pour les faux-cols) et même — attention discrète et macabre! — la personne « à prévenir en cas d'accident ».

Il y a une volupté très juvénile à feuilleter un agenda tout neuf. Le crayon est taillé à sa plus fine pointe. Les pages, vierges encore, tiennent les unes aux autres, comme les feuilles luisantes de gomme dans le corset rouge du bourgeon. C'est avec une bonne volonté touchante que le monsieur le plus pressé calligraphie ses premiers rendez-vous d'affaires. Plus tard seulement, — et dès le 15 janvier, sans doute, — viendront les ratures, les macules, les fgrifonnages, les notes sténographiques jetées à la hâte sur l'appui précaire d'un genou nerveux.

Il faut, avant de l'enfourer tout au fond d'un tiroir, avec les péchés oubliés et les souvenirs défraîchis, accorder un suprême regard à l'agenda de l'autre année. Des dates qui firent bondir notre cœur d'impatience n'évoquent plus rien dans notre mémoire oublieuse. *Ephémérides* : jours et semaines qui passez... Les romantiques ont fait, sur ce sujet le plus périssable, des vers éternels

Pastiches

C'est un genre littéraire qui connut ses succès, ses auteurs en vogue. Paul Reboux avait obtenu de s'associer avec Charles Müller; et le second permit au premier de signer, sur la couverture, le célèbre et joyeux volume *A la manière de...* De nos jours, un essayiste comme Yves Gandon s'est taillé une jolie réclame par cet impertinent *Usage de faux* qui pousse la coquetterie jusqu'à s'agrémenter d'« illustrations qui soient, à leur tour, des pastiches.

L'idée m'est venue d'encourager des apprentis (de tout jeunes gens de dix-huit ans) à s'essayer dans l'imitation presque servile de Giraudoux. Le résultat est étonnant. Et me voici tout prêt à soutenir que la plus sûre méthode de l'art d'écrire est le décalque avoué des maîtres écrivains.

On voit, dans les musées, qui ont accroché leur chevalet devant un Botticelli ou un Chardin, des copistes attentifs (et, plus souvent, attentives) à reproduire tous les traits, tous les tons du modèle. Exercice qui n'est point vain, puisque l'œuvre d'art suppose un minimum de métier et que ce métier, par définition, s'enseigne. Vous ne ferez personne ni intelligent ni sensible; le goût est inné, et aussi le mauvais goût. Mais, de même qu'un professeur de violon peut apprendre à l'élève sa façon de tenir l'archet et de détacher les notes de la gamme, un Giraudoux, artiste jusqu'à l'artifice, est parfaitement capable de montrer, par son exemple, qu'il existe un réservoir d'images imprévues et exactes et que ces « divagations poétiques à la surface du monde » tiennent, parfois, à des ficelles de métier.

Evidemment, ce n'est pas le fin du fin de *Suzanne et le Pacifique*. Restent l'humour et la pudeur et l'instabilité systématique et personnelle des caractères autant que des images. Nous ne tenons pas officine d'esprit.

Suite au précédent

Mais, pour faire la preuve de ce que j'avais, tout à l'heure, voici, à peine retouché, du pseudo-Giraudoux (et du meilleur!), découvert, comme une pépite, dans un tiroir scolaire :

« ... Il semblait que le dernier oiseau de nuit et le premier oiseau du jour, la vue brouillée, allaient se heurter. Le paysage tremblait, flou comme une projection que l'on met au point. Au loin, une colline bourrue semblait une main raidie prise d'un immense désir de saisir le ciel. Yves sentait le frisson des haies qu'il avait écartées, les qualités féminines de la France, la douceur de prénoms souples et câlins de jeunes filles.

C'était l'heure des douaniers qui s'endorment, enfin vaincus par le sommeil, des maraîchers arrêtés aux passages à niveau, des veilleurs qui rentrent, les traits durs et tirés, en retard de la bonté et de l'indulgence de toute une nuit.

... Voilà que le merle se mettait à surveiller les fleurs du cerisier, le moineau les feuilles de radis, et que les oiseaux-mouches organisaient leur vie autour d'un seul pied de fuchsia. »

Il y en a comme cela dix pages. Et je trouve ce Giraudoux sans l'être bien plaisant.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Voyages IMMO

Direction : Rue de Ligne, 15. Tél. : 17.23.90

Comptoirs : 12, place de Louvain (Hall Banque Nagelmackers Fils et Cie). Tél. 17.22.90 et 30, avenue de la Toison d'Or. — Tél. 11.52.09.

BRUXELLES

Ce bureau de voyages, patronné par la Banque Nagelmackers Fils et Cie, à Bruxelles, se recommande aux lecteurs de la « Revue catholique » pour tous leurs déplacements : chemin de fer — bateau — avion — autocar.

Pèlerinages, Voyages de noces, etc.

Son grand voyage INÉDIT à travers Le SAHARA en autocar (22 jours)

Départs de Marseille, : 4 février, 4 mars, 1^{er} avril 1939.

Alger — Orléansville — Mascara — Saïda — Geryville — El Abiodh Sidi Cheich (réception par les Petits Frères de la Solitude, ordre créé par le P. de Foucauld.)

Aïn-Sefra — Revoil Beni Ounif.

Figuig — Colomb Béchar — Taghit (déjeuner-méchoui), la plus belle oasis saharienne — Beni Abbes (pour le départ du 1^{er} avril, Fêtes pascales dans l'Ermitage même du P. de Foucauld.)

De Beni Abbes à Adrar par la Souara, le Hamada — trajet à travers le Grand Erg Occidental.

De Adrar à Timimoun — Fort Mac-Mahon — El Golea (réception par les Pères Blancs, tombeau du P. de Foucauld) — Visite de la première église du Sahara et du village indigène chrétien.

Ouargla — Zaouia de Temacine — Tameihat — Touggourt. Biskra — Bou Saada (danse des Ouled Nails) — Alger.

Billet de Marseille à Marseille :

1^{re} classe : fr. 5.500 ; 2^e classe : fr. 5.100 ; 3^e classe : fr. 4.650

Voyages au Maroc

N^o 1 (12 jours) : Tanger — Fès — Meknès — Casablanca.

De Bruxelles à Bruxelles, 2^e classe : fr. 3.380

N^o 2 (19 jours) : Tanger — Fès-Meknès — Rabat — Casablanca — Taroudant — Marrakech.

De Bruxelles à Bruxelles, 2^e classe : fr. 4.760.

N^o 3 (25 jours) : Tanger — Casablanca — Safi — Mogador — Agadir — Taroudant — Marrakech — Casablanca — Rabat — Fès — Meknès — Tanger.

De Bruxelles à Bruxelles, 2^e classe : fr. 5.610.

Séjours à Nice

dans un charmant hôtel, excellente nourriture, en plein centre, sur le plus beau boulevard.

8 jours fr. 1.200 — 15 jours fr. 1.600

3 semaines fr. 2.000 — un mois fr. 2.400

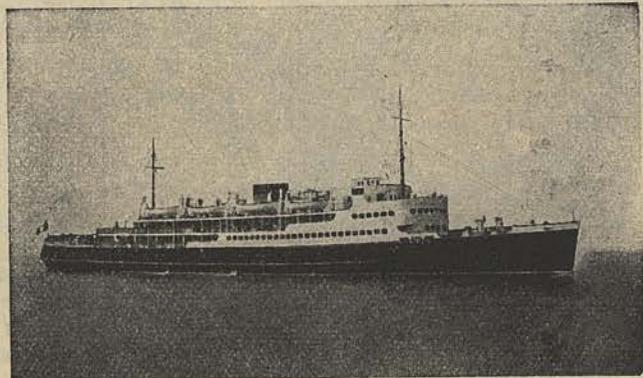
comprenant voyage aller et retour 2^e classe — pension complète — toutes taxes (voyage en 3^e classe, réduction 200 fr.).

Nombreux voyages individuels et collectifs — Sports d'hiver — Côte d'Azur — Italie — Tunisie — Algérie et Maroc.

Pour vos billets chemin de fer — réservation de places — pullman — hôtels, etc. — un coup de téléphone — demi-heure après vous êtes servi à domicile — sans augmentation de prix.

OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s Prince-Baudouin (1934) et Prins-Albert (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ
NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

FINANCIÈRE D'ENTREPRISES

Société coopérative. Reg comm. 103016.
204, rue Royale BRUXELLES

Ses départements :

Offices immobilier : Achats, ventes de terres, terrains à bâtir, immeubles, constructions. Crédit hypothécaire Financement des achats.

Industrie et commerce : Recherche, étude, création, administration d'affaires industrielles et commerciales.

Ses correspondants à l'étranger, ses services financiers, juridiques (recouvrement de créances), d'assurances, de publicité, d'imprimerie sont à la disposition des coopérateurs. **Ouvertures de crédit** pour escompte de papier commercial et de ventes à tempérament.

Demandez tous renseignements : 204, RUE ROYALE, BRUXELLES



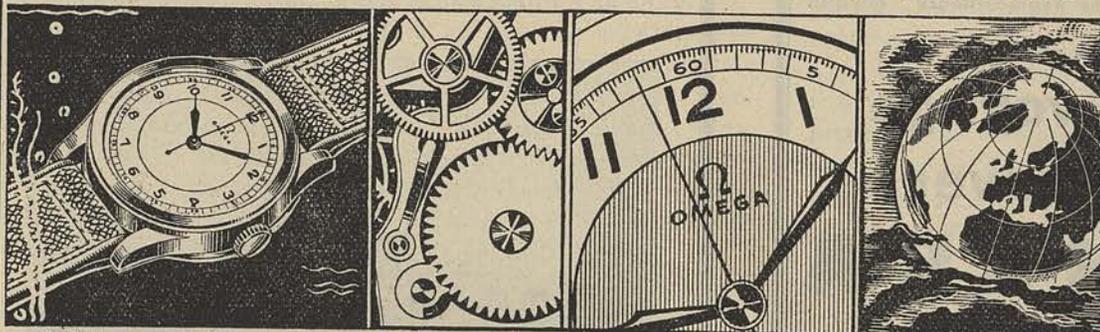
MONTRES en tous genres

Vente exclusive en gros

Marques **COD-REGI** et qualité courante Réveils **SWIZA** Bracelets pour montres - Médailles religieuses en or

J. LATRUFFE 162, rue de Laeken
18, rue des Commerçants
Téléphone : 17.15.02
BRUXELLES

OMEGA "Naïad" La nouvelle montre étanche



à l'eau et à la poussière - contrôlée sous 2 atmosphères de pression avant de quitter l'Usine.

avec bracelet cuir Fr. 725.-

Boîtier inoxydable en acier Staybrite. Verre pratiquement incassable

Mouvement de précision Omega

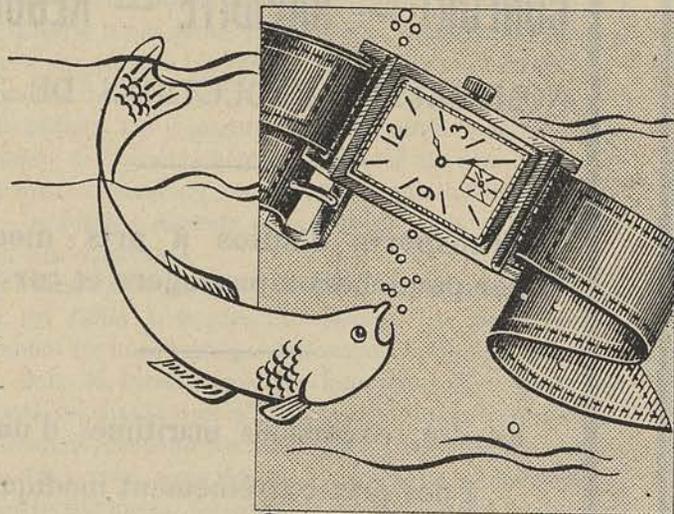
Grande aiguille des secondes - pour médecins, ingénieurs et sportsmen

Distribués dans le monde entier, la montre Omega peut être réparée partout avec un minimum de frais.

OMEGA

Record mondial de précision

L'imperméable



Wyler
incassable

La montre

préférée
de tous
les sportifs

L'art d'arriver au vrai par le détachement

L'homme est, depuis longtemps, à la recherche d'une méthode pour découvrir, à coup sûr, la vérité. Il la réclame avec insistance aux philosophes ou aux savants. A certains moments de l'histoire, toute l'attention des esprits paraît converger vers les solutions offertes. Le XVII^e siècle, en particulier, semble dominé par cette préoccupation. Descartes écrit son *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*. Bacon publie son *Novum Organum*, Spinoza son *De emendatione intellectus*, Tschirnhaus son *Medicina mentis*; Port-Royal édite un *Art de penser*, et Malebranche intitule un de ses chefs-d'œuvre littéraires : *La Recherche de la Vérité*. C'est presque une obsession. Chaque penseur qui se respecte s'offre à guider ses contemporains dans la difficile recherche du vrai.

Depuis le XVII^e siècle, cependant, l'enthousiasme méthodologique a fortement baissé. Kant est venu et après lui un grand vent de défaitisme a soufflé. On ne croit plus à la méthode infaillible pour découvrir le vrai parce qu'on a cessé de croire à la puissance de l'esprit dans ses fonctions les plus hautes. De plus, les vérités partielles se sont révélées si multiples et si hétérogènes que nulle science unique n'est en mesure de les synthétiser ni, à fortiori, d'en livrer la clef. Enfin l'insuccès même des méthodes a fait réfléchir les hommes à la sage parole de Joseph de Maistre : « On a voulu inventer des méthodes faciles, mais ce sont de pures illusions. Il n'y a point de méthode facile pour apprendre les choses difficiles. L'unique méthode est de fermer sa porte, de faire dire qu'on n'y est pas, et de travailler. » (*Correspondance*, lettre du 24 octobre 1808.) Tout cela est vrai. Quand on a un peu fréquenté les livres on sait que les titres ne tiennent pas toujours leur promesse et que les œuvres riches en vérité vitale ne foisonnent guère. Mais faut-il pour autant renoncer à toute méthode? Nous ne le croyons pas. Seulement, ce n'est pas du côté de l'objet, mais du côté du sujet, qu'il faut tourner les yeux. Socrate déjà avait rappelé la chose aux Athéniens de son temps : « Connais-toi toi-même », leur répétait-il inlassablement. C'est en nous qu'il faut frayer et déblayer la route pour que la vérité puisse pénétrer, libre et sereine, jusqu'à notre âme. Depuis Socrate, d'ailleurs, les admonitions n'ont pas manqué. On en ferait un joli florilège. N'est-ce pas Goethe qui disait : « On n'apprend à connaître que ce qu'on aime et cette connaissance est d'autant plus profonde et plus complète que notre amour, notre possession même, a plus de force, d'intensité, de vie »? Vérité qu'un romancier moderne, A. de Chateaubriant, traduisait à sa manière en prêtant à son héros ces paroles : « N'oubliez pas que ce n'est pas : plus vous saurez que vous serez, mais plus vous serez que vous saurez. » Vérité éternelle et vérité bien humaine. Déjà l'Évangile nous rappelait « que celui qui fait la vérité parvient à la lumière ». On n'y insistera jamais assez, car on va vers la vérité non seulement avec toute son âme, mais avec son tempérament, avec son corps, avec son histoire, avec l'entourage qui nous a façonnés et les préjugés hérités de nos ancêtres. « Dis-moi ce que tu es, écrit admirablement Sertillanges, et je te dirai ce que tu vois. »

Nous avons tenu à rapporter ces textes et ces avertissements pour orienter notre étude qui voudrait analyser une des conditions psychologiques indispensables pour découvrir le vrai.

* * *

Commençons par nous mettre courageusement devant le fait ou, si l'on aime mieux, devant le scandale des erreurs humaines. *Errare humanum est*. On nous dit que l'intelligence humaine est capable de vérité et qu'elle peut offrir des certitudes. Il existe de savants traités d'épistémologie pour graduer soigneusement les degrés du savoir et pour démontrer l'indiscutable compétence de l'esprit. Fort bien. Mais ces doctes dissertations ne viennent-elles pas se buter contre un fait aussi brutal qu'éclatant : la multiplicité inouïe d'opinions qui se heurtent, s'entre-déchirent, s'excommunient? Et la question surgit, mère de tous les scepticismes : pourquoi les hommes ne s'accordent-ils pas si la vérité est accessible à l'esprit, comme vous le prétendez avec une belle ingénuité?

Pourquoi tant de gens se trompent-ils avec une insolence d'autant plus incurable qu'elle s'ignore elle-même? Pourquoi cette multitude de sophismes, ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques ou autres, ce tohu-bohu d'opinions hasardées et ce chaos de divergences? Tout homme, croyons-nous, se pose cette inéluctable question dès qu'il cherche à s'orienter, consciemment, dans le monde qui l'entoure. Le scandale est patent. Car c'est un scandale pour l'esprit, ni plus ni moins, que cette découverte. S'il écoute autour de lui, que de voix discordantes! S'il se plonge dans le passé, que de débris d'opinions et de systèmes! Un économiste découragé par tant d'opinions n'écrivait-il pas un jour ces lignes désabusées : « Que pourrions-nous gagner à recueillir des opinions absurdes, des doctrines décriées et qui méritent de l'être? Il serait à la fois inutile et fastidieux de les exhumer... Les erreurs ne sont pas ce qu'il s'agit d'apprendre, mais ce qu'il faudrait oublier. » (J.-B. Say.)

La révélation de ces discordances en matières religieuses comme en matières profanes est souvent à l'origine des crises de conscience et plus d'un croit devoir conclure par les mots de Pilate : *Quid est veritas?* Drame de conscience, disions-nous, qui se pose au villageois venu habiter la ville où il découvre soudain des manières de vivre qu'il ne soupçonnait pas. Drame de conscience pour le chrétien que les hasards de la vie transportent en terre étrangère et confronte avec des religions qu'il avait à peine entrevues. A un degré moins aigu, n'est-ce pas aussi la pierre d'achoppement que rencontre tout professeur qui a défendu avec chaleur une thèse et qui voit venir à lui l'étudiant qui lui posera la fatidique et classique question : « Tout cela, Monsieur, nous paraît irréfutable, mais pourquoi vos adversaires n'admettent-ils pas vos arguments si lumineux? »

Et voilà le problème : cette divergence témoigne-t-elle contre la vérité ou contre les hommes qui prétendent la découvrir? Toute la question est là. Si elle prouve contre nous — et ce sera notre thèse — et non contre la vérité elle-même, nous aurons à faire acte de loyauté et de probité intellectuelle, nous aurons peut-être à battre notre coulpe, mais nous continuerons de croire à la vérité souveraine et accessible.

* * *

Mais tout d'abord est-il vrai que le monde des esprits est peuplé de vérités contradictoires? Ne le croyons pas trop vite! Saint Augustin signalait déjà combien les hommes ont peine à échanger des dialogues qui ne se réduisent pas à des monologues entre-croisés. On parle et on discute, mais combien de gens se donnent la peine de définir leurs termes et de se placer dans l'angle de perspective d'autrui? L'abnégation intellectuelle est chose rare. Nos manuels de philosophie sont bourrés de réfutations qui ne combattent personne, sinon des moulins à vent. Que de vérités qui se présentent à nous en ordre de bataille — *tanquam acies ordinata* — et qui ne sont que vérités complé-

mentaires ne demandant qu'à fraterniser! Dans tous les domaines de la pensée on pourrait multiplier les exemples. S'il est un secteur où le relativisme semble roi, c'est bien celui des conceptions morales. Or, si l'on y regarde de près et si l'on distingue les tables de valeurs reconnues et les prescriptions concrètes qui les incarnent, si l'on dissocie moralité reconnue de droit et moralité de fait, on s'aperçoit que, sous les dehors les plus hétéroclites, on retrouve la même âme humaine s'inclinant devant les mêmes lois fondamentales. Nous citons ce seul exemple, mais on n'a que l'embarras du choix. Tout compte fait, on reconnaîtra la sagesse de cette parole du maréchal Lyautey : « Je pense, disait-il, qu'il existe entre les hommes, bien plus souvent qu'on ne le croit, un dénominateur commun. C'est comme le tableau noir. Vous écrivez de gros nombres fractionnaires qui semblent inconciliables et vous savez par quelles opérations arithmétiques, par quelles éliminations successives on arrive à trouver leur dénominateur commun, qui est un petit chiffre bien simple, que rien ne laissait prévoir dans ses complications touffues. Peut-être suis-je d'un caractère optimiste, mais il me semble que dans toutes les choses qui divisent il doit être facile de trouver le dénominateur commun. » Ne sait-on pas d'ailleurs, depuis longtemps, que l'erreur n'est le plus souvent qu'une vérité dont on abuse et que par delà des formules qui se heurtent se dégage fréquemment une vérité plus haute et plus riche qui pourrait tout réconcilier?

Mais ne nous faisons pas la partie trop belle. Malgré cette remarque préliminaire que nous croyons opportune et vraie, il reste que toutes les oppositions ne sont pas réductibles et que nous nous retrouvons, après une large élimination, devant des affirmations inconciliables. Allons-nous, dès lors, conclure à la déchéance de l'esprit et rendre les armes au sceptique qui nous guette? Pas encore. Qu'on nous permette d'abord, à titre d'exemple, de décrire un fait-divers des plus banal. Un jour, des jeunes gens, à la promenade, sont témoins d'un accident de roulage. Aussitôt une foule considérable accourt sur les lieux du sinistre. Chacun se presse pour voir et tâche de s'expliquer l'origine du désastre. Nos jeunes gens, comme les autres badauds, s'essayent à voir et à juger. Puis ils reviennent chez vous et vous racontent avec feu et verve l'aventure. Vous remarquerez bien vite des versions qui ne sont pas identiques et des variantes plus ou moins graves. Allez-vous conclure de ces oppositions que ces jeunes gens ont la vue basse et qu'il faudrait les envoyer au plus tôt chez l'oculiste? Nul ne le croira. Mais très sagement vous vous direz : Pierre n'a peut-être rien vu, mais il ne veut pas l'avouer; Paul a une imagination à riches suppléances; Jacques aime à se donner de l'importance et pratique inconsciemment l'art des retouches. Bref, vous vous direz un tas de choses, sauf que leur vue est mauvaise. Il en va de même pour les visions de l'esprit. N'accusons pas trop vite la raison de l'homme, mais cherchons en lui ce qui pourrait l'obscurcir et l'égarer. Force nous sera d'avouer que si tant de gens se trompent, la cause est au-dedans et que cette cause — dans une large mesure — est un manque de détachement. On ne parvient pas à se libérer de l'emprise la plus tenace de toutes : celle de soi-même. On ne pousse pas la loyauté jusqu'à aimer la vérité plus que son moi, par delà ses propres étroitesse de cœur et d'esprit. Le renoncement est la loi de l'intelligence comme elle est l'âme de l'ascèse. Entre la vérité et nous il y a trop souvent l'écran opaque d'un égoïsme qui s'ignore, d'une paresse devenue parti pris. Combien d'hommes ont peur d'une vérité qui peut-être les accuserait! Combien d'autres se calfeutrent, une fois pour toutes, dans un confortable système de pensée qui exclut, à priori, toute intrusion d'une vérité plus large capable de déranger le bel ordre établi. Avouons-le, il est rare de rencontrer des intelligences en état de disponibilité, prêtes à capter des ondes inconnues, à

s'ouvrir à une lumière plus haute qui oblige à repenser des solutions classées. Pour beaucoup, la vérité est un trouble-repos, un trouble-fête. Nietzsche ne dénonçait pas un fantôme lorsqu'il reprochait aux hommes de ne pas aimer la vérité, même contre soi. Et il bataillait contre une lâcheté intellectuelle assez commune lorsqu'il se donnait ce mot d'ordre : « Ne jamais rien retenir ou taire devant toi-même de ce qu'on pourrait opposer à tes pensées! Fais-en le vœu! Cela fait partie de la première probité du penseur. Il faut que chaque jour tu fasses aussi ta campagne contre toi-même. Une victoire ou la prise d'une redoute ne sont plus ton affaire à toi; mais l'affaire de la vérité — et ta défaite à toi, elle aussi, n'est plus ton affaire. » Aimer la vérité avec bravoure, sans réticence et sans retour sur soi, telle est donc la condition *sine qua non* de toute recherche loyale. Il y a sans doute encore d'autres causes d'erreur, mais la principale, la plus radicale, nous paraît cet attachement excessif à nous-mêmes qui nous rive à nos préjugés et nous emprisonne dans une sorte de Bastille. *Abnega te ipsum!* Détache-toi de toi-même : cette parole fait loi aussi bien en matière de droiture intellectuelle que de droiture morale. Nous voudrions ici montrer, sous quelques aspects, ce qu'exige cette abnégation. Nous ne prétendons d'aucune manière être exhaustif : nous indiquons seulement une route à suivre. Se détacher de soi, cela implique, entre autres choses : 1° se détacher de sa propre spécialisation, c'est-à-dire de son angle visuel particulier; 2° se détacher de son temps et du milieu qui nous enserrant. Expliquons, tour à tour, ces exigences.

* * *

Se détacher de sa propre spécialisation, disions-nous, tout d'abord.

Pour se rendre compte de l'importance de cette mise en garde, il n'est que de relire une page du Père Sertillanges, décrivant, dans la *Vie intellectuelle*, les dangers de la déformation professionnelle. Le tableau n'est certes pas flatté; convenons même qu'il est poussé au noir; admettons, au surplus, qu'il y a d'éclatantes exceptions à la règle... et lisons ces lignes :

« Les mathématiques isolées faussent le jugement en l'habituant à une rigueur que ne comporte aucune autre science et moins encore la vie réelle.

» La physique, la chimie obsèdent par leur complexité et ne donnent à l'esprit aucune ampleur.

» La physiologie pousse au matérialisme, l'astronomie à la divagation, la géologie fait de nous un limier qui flaire, la littérature nous vide, la philosophie nous enfle, la théologie nous livre au faux sublime et à l'orgueil doctoral. »

La première conclusion que ce danger impose, c'est : méfions-nous de nous-mêmes et prenons conscience de nos limites. Pour avoir oublié cette sagesse, nos pères ont connu d'âpres combats stériles entre la raison et la foi, entre les sciences et la philosophie. Le moyen âge a connu l'impérialisme des philosophes et des théologiens régentant des domaines qui ne relevaient pas de leur compétence. L'époque moderne a subi, à son tour, l'impérialisme scientifique qui au nom d'une science positiviste prétendait résoudre par le scalpel des problèmes métaphysiques. La naïveté des uns fut largement supplantée par l'arrogance des autres. Mais, grâce à Dieu, nous sortons heureusement de ces impasses. Nous n'oserions pas dire que tout le monde scientifique est acquis au respect des méthodes propres et à la différenciation des techniques, mais à l'heure actuelle les incidents de frontière se font plus rares et vont en diminuant. Nous nous souvenons d'un excellent professeur de philosophie qui naguère démontrait, dans une réunion contradictoire, l'existence de Dieu. L'exposé fait, un contra-

dicteur demanda la parole et s'en fut démontrer au tableau noir, par les mathématiques, que l'Infini n'existait pas. Les chiffres dansaient une folle sarabande devant l'auditoire décontenancé. Il y eut un moment de désarroi. Mais voici qu'un auditeur plus versé que les autres dans la science des chiffres se lève à son tour, reprend les calculs et démontre péremptoirement qu'il y avait eu erreur de signe et qu'il fallait conclure à l'existence de l'Infini. Les bravos crépitérent : le professeur de philosophie avait eu chaud. Cette scène se passait peu d'années avant la guerre. Aujourd'hui on renverrait dos à dos les mathématiciens dont on n'a que faire en métaphysique même pour prouver que Dieu existe. Car on a pris conscience de plus en plus des lois d'une méthodologie rigoureuse et de la structure originale de chaque science. Pas plus qu'on ne démontre par la chimie ou la biologie l'existence de Jules César, on n'établit l'existence d'un Dieu suprême par l'algèbre ou par l'arithmétique. Chaque science a sa loi, son objet formel, sa limite. Dans leur sphère propre le savant et le philosophe jouissent d'une autonomie parfaite, mais dès qu'ils sortent de leur domaine, nul ne leur doit sa révérence. Au contraire, car cet abus de pouvoir, dans l'ordre intellectuel, ne mène qu'à l'erreur et au gâchis. Dans un savoureux chapitre des *Eternels*, M. Gaston Collé nous raconte l'histoire d'un savant qui démontrait l'immortalité de l'âme par la nature de l'éther. Cette espèce d'homme n'est pas éteinte, mais elle se fait rare. Tout le monde s'en réjouira. Car les guérillas furent nombreuses, au cours des âges, entre savants et philosophes se lançant des excommunications majeures au nom d'une étroitesse qui s'ignorait. Nous allons de plus en plus vers la différenciation des méthodes qui respectent toute la richesse complexe du réel. Nous progressons dans la mesure de nos humilités. Nous brisons des contraintes déformantes en prenant conscience de nos tyrannies et de nos despotismes. Le réel se moque de nos compas et de nos règles. Il veut qu'on s'adapte à lui avec une souple docilité; qu'on l'exprime avec des concepts faits sur mesure; qu'on se garde de lui faire violence au nom de notre unilatéralisme. Le mouvement de critique de sciences, malgré son pragmatisme quelque peu outré, a rendu en cette matière de précieux services. Un Mach, un Poincaré, un Bergson, en insistant sur le relativisme des formules et des théories scientifiques, ont rendu à l'esprit le sens de la finesse et de la vérité plénière. Ce fut, en somme, une admirable leçon de détachement.

Ce n'est pas tout. Jusqu'ici nous n'avons parlé que du détachement à l'égard d'une spécialisation qui s'aventure sur des terres réservées. Mais, même à l'intérieur de sa compétence spécifique, il faut résolument se défier de soi. Et cela en vertu d'une constatation de sagesse populaire : c'est que parfois les arbres empêchent de voir la forêt. Expliquons notre pensée par un exemple. Tout le monde sait que la clarté n'est pas la vertu dominante des philosophes. Nietzsche s'en plaignait déjà avec amertume. Plus d'un se forge un vocabulaire plus ou moins hermétique à l'abri duquel il spéculait impunément. Le réel n'apparaît plus qu'à travers quelques échancrures pour disparaître bientôt irrémédiablement. A ce stade-là, le lecteur profane ferme le livre, tandis que l'auteur pénètre dans un monde qui n'est qu'à lui. A ce moment précis il se détourne de la lumière et s'attache à lui-même pour jouir de ses constructions et s'absorber en elles. C'est le moment où la vérité s'en va parce qu'elle a cessé d'être traitée en reine. Elle n'est plus désormais qu'un prétexte à discours et à paroles vaines. La vérité se refuse à briller dans la nuit des complications verbales.

Simplex veri sigillum. Alors il est grand temps de rebrousser chemin et de revenir aux intuitions fécondes. Ce sera une des gloires de Bergson que d'avoir rappelé aux philosophes le sens de l'immédiat et le respect du donné. C'est aussi un des précieux

services que l'école phénoménologique a rendu à nos contemporains. Et qu'on ne croie pas que ce soit chose facile que de garder intact et virginal ce sens des évidences premières et ce culte de la simplicité! Il faut pour y parvenir se refaire une âme d'enfant et se replonger dans une atmosphère de fraîcheur et d'étonnement. Si nous ne devenons pas semblables à des petits, le royaume de la vérité nous restera interdit, tout comme celui des cieus. Coûte que coûte, il faut se détacher de soi-même, briser les routines et les conformismes, retrouver des problèmes avant de fournir des solutions, obéir d'abord à ce qui est au lieu de commander. Ce qui manque à nos manuels, c'est précisément la question naïve et neuve, le premier pourquoi. Ils ont perdu le sens de l'aventure et la joie fraîche des découvertes. Ils ne s'engagent pas vraiment dans les problèmes, ils confrontent des solutions. On vous offre une réponse sans avoir fait naître une demande et, pour le reste, on massacre des systèmes clos. Nous avons tous une cure à faire pour retrouver ce qui était déjà pour Aristote le point de départ de toute recherche : notre capacité d'admiration et d'étonnement. Une cure de simplicité et d'esprit d'enfance qui nous fera retrouver ces vérités qui vont sans dire, mais qui vont infiniment mieux encore en les disant.

Dans le domaine des vérités vitales la complication laborieuse nous paraît présomption d'erreur et nous croyons, avec Bergson, qu'« il n'y a pas d'idée philosophique, si profonde ou si subtile, qui ne puisse et ne doive s'exprimer dans la langue de tout le monde ». Nous pourrions citer ici dix exemples, à commencer par la fameuse querelle entre bannésiens et molinistes, pour illustrer cette affirmation que les théories les plus abstruses naissent de problèmes mal posés ou de présupposés acceptés sans méfiance. Evidemment, il faut un certain courage pour être clair, car on s'expose à paraître simpliste ou à décevoir un auditoire qui ne demande — cela se rencontre — qu'à être « survolté ». Ici encore il faudra humblement aimer la vérité plus que soi-même. Par ce biais-là aussi nous en revenons à la loi impérieuse du détachement, condition de vérité.

* * *

Mais il nous reste d'autres libérations à tenter. Se détacher de soi, cela veut dire, en outre, se dégager de son milieu et de son temps. La virginité intellectuelle est à ce prix. Elle exige le renoncement à sa famille et à son champ borné. Elle vous offre, elle aussi, le centuple en retour. Ces ruptures mentales ne se font pas sans peine; pourtant il est indispensable de secouer des préjugés inconscients et de renier des conformismes. Gabriel Marcel vient d'écrire dans la *Vie Intellectuelle* (30 avril 1938) un article qui s'intitule : *Orthodoxie et conformisme*. Il y montre avec un rare talent d'analyste qu'il faut vigoureusement dissocier ces deux termes.

Nous ne reprendrons pas son exposé, mais nous voudrions suggérer un moyen pratique de le mettre en œuvre. Nous savons tous que les catholiques, hommes de leur temps et de leur terre, mettent parfois le coefficient « absolu » devant des réalités toutes relatives. Nul n'ignore les associations indues de valeurs religieuses et purement humaines que la mentalité du siècle imposait à tous. Il faudrait d'ailleurs une succession de miracles pour que Dieu libère les chrétiens des étroitesse humaines et des communes ignorances. La grâce n'est pas venue détruire la condition humaine mais la hausser au delà de ses espérances. On aurait tort de s'étonner, mais il est permis de s'instruire. Nous vivons en 1939. Que nous le voulions ou non, nous respirons l'atmosphère de 1939. Nous acceptons, de nos contemporains, en vertu d'une osmose inévitable, une certaine science, un vocabulaire, une certaine

astronomie, dès centres d'intérêt, une façon de juger ou de préjuger. Bref, nous sommes fils de notre siècle en même temps qu'enfants de l'éternité. Ce fait inéluctable offre le danger de mêler parfois des valeurs d'éternité à des valeurs temporelles. Songez à ce que fut un catholique instruit, cultivé et fervent, en 1539, en 1639, en 1739, en 1839, et comparez. Cette petite confrontation historique permettra de dégager tout de suite ce qui n'était que conformisme et ce qui reste orthodoxie. La perle précieuse apparaît alors toujours resplendissante, mais l'écrin dans une certaine mesure, varie d'âge en âge. Il garde fidèlement le dépôt, mais il est soumis partiellement à l'usure. Est-il téméraire d'en conclure qu'en 1939 nous avons, nous aussi, du lest à jeter? Sans doute, la discrimination est délicate et la vérité demande qu'on la traite avec tact et ménagement. Mais il reste toujours bon de se souvenir que si nous sommes dans le monde, nous ne sommes pas du monde. La conscience vive de cette transcendance nous gardera des compromissions.

Se détacher de son temps et aussi de son milieu. Rien n'est plus malaisé. Hilaire Belloc a décrit très judicieusement la difficulté de ce détachement au début de ses articles sur l'Angleterre contemporaine. « Deux obstacles, dit-il, s'opposent à qui veut décrire un peuple à tel moment donné de son histoire. Le premier est la difficulté de faire connaître ce qui est évident vu du dehors, mais demeure inaperçu du dedans, ce qui saute aux yeux de l'observateur étranger, mais reste étranger à l'indigène. Le second est la difficulté de faire connaître ce qui est évident vu du dedans, mais demeure inaperçu du dehors; ce qui pour l'indigène va de soi, tout en étant, pour l'étranger, nouveau et inattendu au point de sembler presque incroyable.

Chaque nation possède, aux yeux de l'étranger, des caractéristiques manifestes, mais qu'elle même est à cent lieues de soupçonner; par contre, chacune est tellement familiarisée avec certaines de ses qualités spécifiques qu'elle les croit universelles, évidentes et qu'elle ne leur accorderait pas l'honneur d'une mention; ce qui fait que l'étranger n'en entend jamais parler. Dans un cas comme dans l'autre, le lecteur d'une « description complète » est choqué et reste incrédule : l'indigène ne peut croire que l'image qu'il s'est faite de lui-même soit inexacte; l'étranger ne peut admettre que l'image communément reçue soit défigurée. » (*Revue catholique*, 9 avril 1937.)

Tant il est vrai que l'homme a toutes les peines du monde à se connaître et à ne pas être pour lui-même le reclus emmuré vivant. Ici encore il faut s'arracher à soi-même, à son cadre de vie, à son lieu naturel. Les services que nous demandions tantôt à l'histoire, nous les réclamons à présent à la géographie. Il faut sortir de chez soi pour voir tout à coup une foule d'absolus se muer en relatifs. Les voyages ne forment pas seulement la jeunesse. Un certain dépaysement restera toujours une condition d'objectivité. Il nous faut pratiquer l'alibi intellectuel si nous voulons regarder le monde avec des yeux nouveaux et des réactions adéquates.

Ces quelques exemples suffiront, pensons-nous, à indiquer une direction et à jalonner une route. Ils nous redisent tous la grande loi de la droiture intellectuelle : le détachement de soi, de tout ce qui est nôtre. De notre « avoir » comme de notre « être », pour parler le langage à la mode. La vérité ne se livre qu'à celui qui sait se sacrifier pour elle. S'offrir « par l'humiliation à l'inspiration » reste la loi de toute recherche féconde du vrai. Celui qui l'aime doit y mettre le prix.

LÉON SUENENS,
professeur de philosophie.

Un centenaire des Lettres polonaises.

Juliusz Slowacki, le grand poète de la douleur et de la résignation

L'an 1839 vit paraître, à Paris, trois volumes intitulés *L'Enfer*, *poème de Piast Dantyszek aux armoiries Leliwa*, *Trois Poèmes* et *Balladyna*. Leur auteur était un émigré polonais, alors âgé de trente ans, fils de famille, enfant gâté d'une mère quelque peu femme savante et précieuse ridicule, un réfugié qui s'était éloigné de sa patrie à l'époque de l'insurrection contre les Russes en 1830 et dans des circonstances assez suspectes. Ce Tyrtée de la lutte nationale pour l'indépendance avait chanté et excité à une bravoure légendaire des guerriers auxquels il refusait de se mêler; il s'était fait charger, lui jeune homme de vingt et un ans, d'une « mission diplomatique » et il pleurait son malheur de ne pouvoir combattre l'ennemi étranger autrement que par la plume et par la parole. La même malchance persécutait également les deux autres grands poètes romantiques de la Pologne, Mickiewicz et Zygmunt Krasinski. La triade se retrouva en France ou en Suisse, d'où elle ouvrit les hostilités contre les Russes, en remplaçant les armes ordinaires, infanterie, cavalerie et artillerie, par le drame, l'invective lyrique et l'épopée. Chacun selon sa loi. Nous n'avons pas le droit de tancer les aînés parce qu'ils n'ont pas manié la baïonnette, la grenade ou le sabre, au lieu de la plume. Mieux vaut qu'ils aient servi la cause de leur patrie, ou une cause quelconque, que s'ils avaient desservi la Pologne en tant qu'officiers médiocres, fonctionnaires sans conscience ou chefs politiques prévaricateurs.

Slowacki a failli devenir un fonctionnaire détestable. Sa carrière débute dans les bureaux de Varsovie; elle ne passe point par les champs de bataille et elle évite le terrain de la politique pure impure. De bonne heure, le poète s'évade des conditions trop terrestres et humaines. Enfant, il avait posé pour un peintre comme modèle d'un délicieux Cupidon. Pendant toute sa vie, il se sentit mal à son aise dans notre vallée des larmes et il gravita tantôt vers l'Olympe antique, tantôt et plus tard vers le Ciel chrétien. Un Cupidon qui sera Apollon musagète, avant de se transformer en ange repent, puis en séraphin, enfin en prophète : telles seront les métamorphoses de Juliusz Slowacki.

Dans le civil, c'était le fils d'un professeur de littérature et d'esthétique, le rejeton d'une famille de petite noblesse polonaise, un garçon précoce, de sensibilité et de sensualité malades, puis un étudiant curieux et exalté, avec la nostalgie des grandes passions, enfin — après l'épisode administratif — et pour le reste de sa courte vie, il erra, voyageur inquiet, d'un pays à l'autre, faisant parfois le tour de sa chambre ou le périple de cette mer profonde qu'était son âme tourmentée.

* * *

Les Polonais aiment entourer d'une auréole les grandes figures de leur histoire politique ou littéraire. Puis, des « indépendants » viennent pour « débronzer » les héros, pour découvrir leurs petites faiblesses et narrer leurs faiblesses. Nous n'emploierons aucun procédé pareil par rapport à Slowacki. Que nous importe qu'il ait été un égoïste-égotiste accompli, qu'il ait caché sous un masque d'ironie byronienne une ambition violente, qu'il ait ressenti,

lui, le demi-dieu, une jalousie très mesquine envers ceux que favorisait la fortune politique, érotique ou autre; qu'il ait prêché des vertus qu'il ne pratiquait guère et condamné des vices dont il donnait l'exemple? Que nous chaut, d'autre part, qu'il ait été un bon et tendre fils, frère et beau-frère, un homme aux élans généreux et honteux de ses défaillances? Tout cela, c'est l'affaire de ses proches, de son confesseur et du Bon Dieu.

Juliusz Slowacki nous préoccupe en tant que poète et artiste du verbe, en tant qu'idée-force agissante. A ce double point de vue, c'était un phénomène qui fait date dans l'histoire polonaise et qui compte dans l'évolution de notre époque. Nul n'a possédé au même degré que lui la belle langue polonaise, nul n'en a été possédé aussi complètement. Il employait la parole sans le moindre artifice et pourtant avec un continuel souci de l'effet artistique, avec une sûreté géniale qui n'est jamais le fruit d'une longue patience, mais uniquement l'œuvre de la grâce. Dès ses premiers débuts, Slowacki a été lui-même. Il n'eut à vaincre aucune difficulté. Telle Athéné de la tête de Zeus, son style, qui fut de cet homme même, est sorti de son cerveau, bien armé pour la survie littéraire.

Ce serait peine perdue que de vanter aux étrangers les qualités inégalées de la langue de Slowacki. On ne saurait en juger qu'en savourant les textes originaux. Les pauvres traductions d'un Gasztowtt et d'autres ingénus, dilettantes aristocratiques ou doctes professeurs, ne reproduisent rien du charme qui inhère à la mélodie, au rythme, au vocabulaire, à toute la forme et à toute la facture de la poésie de Slowacki. Foi d'honnête homme de lettres! Ce grand romantique a splendidement tenu la gageure prononcée dans ces vers devenus célèbres :

*Ceci est mon but : qu'un langage souple
Dise tout ce que la tête aura pensé;
Que ma parole soit tantôt claire et rapide, telle la foudre
Et tantôt triste comme le chant de la steppe,
Et tantôt douce telle la plainte de la nymphe.
Et tantôt belle comme la langue des anges.
Pour qu'elle parcoure l'univers sur les ailes de l'esprit.*

* * *

Pendant les vingt années de son activité de poète, de 1829 à 1849, année d'une mort précoce, Juliusz Slowacki a donné de sombres poèmes, empreints du mal du siècle, d'un *Weltschmerz* qui défie Werther, d'un pessimisme auprès duquel Byron et Leopardi prennent figure de joyeux bonsvivants d'une tristesse macabre qui frise le tragi-comique involontaire et d'un prométhéisme qui ne respecte aucune excuse de l'Etre Suprême. Mais, chose étrange et preuve de l'envergure et de la force de ce lyrisme et de ces épopées : Slowacki ne franchit point ce pas qui sépare du ridicule le sublime. Il raconte un voyage aux enfers où le décor rappelle furieusement soit le *Freischütz*, soit les atrocités des mélodrames les plus extravagants; la migration du szlachcic Dantyszek nous émeut pourtant au même degré que l'itinéraire du grand Dante à travers le Feu éternel. La très banale idylle d'un littérateur timide, Don Quichotte dans ses rêves et Brackenburg dans la vie réelle, le voyage sentimental « En Suisse », au pays des cascades et des glaciers, le flirt fort innocent avec une jeune fille de la haute société, deviennent au contact avec le magicien Slowacki l'un des *Trois Poèmes* qui ont valu l'immortalité à leur auteur. Une histoire rocambolesque, véritable « complainte » située dans un paysage ukrainien : deux assassinats, d'un père et d'un fils, accomplis par la femme parjure qui trompe son mari avec le beau-fils : ce sera le second desdits *Trois Poèmes*, le « Waclaw », tout triste comme le chant de la

steppe, tout beau comme le parler des anges. L'affreuse épreuve imposée à un vieil Arabe, qui perd toute sa famille dans un camp de quarantaine, prend chez Slowacki les dimensions d'une gigantesque tragédie de la misère humaine, impuissante devant le Sort; elle sera une « comédie » dans le sens du Dante, car elle prêche la soumission à la volonté divine et corrige le désespoir par l'espoir d'un monde meilleur. Pareille anecdote serait un fait-divers ou un sermon de carême, si n'intervenait l'art suggestif du maître, sa puissance d'évocation et de conviction.

* * *

Poète lyrique et épique dans l'*Enfer* et dans les *Trois Poèmes*, Slowacki s'est affirmé, la même année de 1839, comme dramaturge de génie. Sa *Balladyna*, fantaisie à la manière du *Songe d'une nuit d'été*, ne le cède pas à Shakespeare, elle annonce Richard Wagner par l'unité harmonieuse entre la musique de la parole et le geste. Ce jeu de l'amour et de la mort est très intellectuel par son contenu didactique, mais très romantique, venant du cœur et y retournant, par ses accointances populaires. Rarement on a réussi à recréer, comme dans la *Balladyna*, un cadre légendaire et à y placer des caractères vrais et humains. Plus rarement encore, pareille pièce à thèse, car c'en est une, garde son charme de fraîcheur et son attrait dramatique. Slowacki nous expose de la manière la plus ensorcelante combien tout va mal et de travers en ce monde, et nous l'écoutons sans déplaisir, enchantés que dans ce climat irrespirable il existe un pessimisme tellement féérique.

Force nous est, pour ne pas trop élargir ce souvenir d'un grand événement littéraire et d'un très grand poète, de ne pas nous étendre sur les œuvres que Slowacki a produites avant et après 1839. Elles constituent une partie importante et précieuse du trésor de la poésie polonaise. Poèmes byroniens d'une première période, drames d'un intérêt plutôt universel — *Marie Stuart*, *Béatrice Cenci* — ou purement national — *Kordian*, *Lilla Weneda*, *Mazeppa*, — satires littéraires et polémiques sous forme de poème à l'Arioste — *Beniowski* — ou de comédie — *Fantazy*, — elles incarnent les réactions d'un être d'élite, capricieux et susceptible, dar rapport aux expériences vécues personnelles et collectives. Mais la superbe du chantre romantique, son titanisme et son pessimisme ambitieux s'évaporent lentement devant l'offensive d'une autre grâce qui s'allie à la grâce artistique. Passé la trentaine, le poète, qui fut, hélas, non seulement moitrinaire, mais aussi poitrinaire, contemple de plus en plus l'Eternité. Il apprend à accepter son sort et ses souffrances, comme celles de son peuple. Il exprime sa Foi retrouvée dans les drames de sa dernière période, *Le Père Marc*, *Le Rêve argenté de Salomé*, *Le Prince Constant* (d'après Calderón). Il se perd dans des spéculations mystiques qui frisent l'hérésie — la *Génèse par l'esprit*, *l'Esprit-Roi*. Enfin, le 3 avril 1849, Slowacki meurt dans son exil français, à Paris, en paix avec Dieu et son Eglise. Un demi-siècle plus tard, le symbolisme et la néo-romantisme polonais ont exhumé celui qui fut leur commun prédécesseur. Et comme l'ardent patriotisme de Slowacki a enflammé les artisans de la renaissance politique, Pilsudski et les siens, le poète a connu, tard, mais pas trop tard, les honneurs officiels dans sa patrie ressuscitée. Ses cendres sont rentrées en Pologne où elles reposent à côté des rois et des reines, car, ainsi le dit Pilsudski, « il fut l'égal des rois ». Slowacki, le maître souverain du verbe.

O. FORST DE BATTAGLIA.



EN ÉGYPTÉ

Chez les Pères du désert⁽¹⁾

Deir Amba-Bischaï,
et la pénitence de Macaire

Le premier aspect est déconcertant, il faut le dire. Ceci n'est pas un couvent, mais un fort : de lourdes murailles ocreuses de vingt mètres de haut formant un immense quadrilatère, et que les sables accumulés tâchent de prendre d'assaut. La seule ouverture est la poterne hasse devant laquelle nous nous sommes arrêtés.

Un coup à la sonnette de fer préhistorique. Des pas s'approchent sans hâte. Bruits compliqués de chevillettes et de bobinettes : la porte massive s'ouvre, et nous sommes accueillis par un moine maigre et souriant qui tient en main une clef fantastique, en bois, de cinquante centimètres de long.

Aussitôt l'impression de château fort s'accroît. Nous sommes entourés de hautes murailles. En face de la poterne d'entrée se dresse une tour massive de trente mètres de haut, dont la porte, à hauteur d'un second étage, est reliée au chemin de ronde du mur d'enceinte par une planche servant de pont-levis. C'est le réduit où les moines se retirent en cas d'attaque. Les incursions des pillards les ont contraints à s'organiser défensivement.

Il va sans dire que toute cette fortification n'existait pas du temps des Pères du désert. Ceux-ci, tout occupés à lutter contre les démons, se souciaient peu des cambrioleurs.

Un jour saint Macaire l'Ancien, revenant à sa cellule, y trouva un individu occupé à la dévaliser de son maigre mobilier. Sans marquer la moindre émotion, il aida gracieusement le malandrin à charger son chameau, puis, trouvant encore dans un coin une petite pelle, il courut après lui : « Hé ! vous avez oublié ceci ! » et lui remit l'objet. Après quoi, il rentra dans sa cellule vide et se mit en prière comme d'habitude, le cœur un peu plus léger seulement.

C'était plus joli, il faut en convenir, que la citadelle et le pont-levis. Hélas ! les choses trop belles ne peuvent durer : trop de vie, trop de croissance les alourdit bientôt, l'organisation en élague ce qu'elles ont d'excessif et qui faisait leur auréole. Et le malheur est qu'il faut bien organiser, pour sauver ce qui est durable. Mais quelque chose reste des temps héroïques : le souvenir, l'exemple, l'appel de l'idéal. C'est plus qu'on ne pourrait croire.

Ce sont les traces de l'idéal que je cherche : et je suis dérouteré, déçu par cette place forte religieuse. Ce n'est pas cela que je pensais trouver ici. Vais-je regretter d'être venu ?

Au vrai, ce qui subsiste des anciennes splendeurs n'est qu'un maigre rejeton. Ces monastères qui jadis étaient peuplés de centaines et de milliers de religieux ne comptent plus que quelques moines qui semblent n'être ici que pour garder les lieux et veiller sur des souvenirs. Et pour comble de disgrâce, ils sont tous tombés dans le schisme : le rejeton est coupé du vieux tronc.

Le supérieur vient nous recevoir. Un bel homme à barbe très noire, dans la force de l'âge. Il porte un béret bleu, et sur son galabieh à rayures un pardessus très XX^e siècle — ce qui fait un écart de quarante siècles avec son visage : ce visage bronzé, impassible, aux fortes lèvres, aux yeux noirs un peu bridés, c'est exactement celui de l'Égyptien du temps des Mentouhotep, le visage immuable du Copte.

Il nous mène d'abord à l'église. Une curieuse construction, toute en pénombre, les parois et les voûtes couvertes d'un grossier enduit. Murailles de refend et lourds piliers coupent toute perspective. Ses chapelles, sous coupole, sont séparées du chœur par des portes de bois ajourées. Il y a là quelques vagues fresques dégradées, d'un art naïf et maladroit, une cathèdre vermoulue, des boiseries sculptées à l'arabe, des tapis, des tentures fanées, tout cela vieux, vieux... Pas assez vieux à mon gré : tout cela est postérieur aux Pères. Que m'importent ces reliques sans âme ? Je me contente de prier, et refuse de m'intéresser aux articles de musée de cet endroit miteux qui a un air d'église désaffectée.

De l'extérieur ces bâtiments sont bien remarquables : un amas confus de blocs cubiques couronnés de coupoles, le tout uniformément couvert de pisé. Exactement la forme des mausolées musulmans : l'architecture arabe avant les Arabes ! Car ceci date sans doute du VI^e siècle. La parenté est si frappante que certains ont voulu voir à l'origine du style arabe une copie de ces constructions coptes.

Mais nous voici au centre du monastère. Autour de vastes cours irrégulières et très ouvertes, où l'on marche dans un sable surchauffé, toutes sortes de bâtisses informes et ruineuses : moulin, ateliers, réduits, dépôts, tout cela infiniment vétuste et négligé. De tous côtés le pisé se détache, la maçonnerie s'éboule.

On nous fait entrer, par un porche, dans un large local sombre et enfumé au fond duquel pétille un feu de bois : la cuisine.

Sur le foyer, un grand chaudron noir autour duquel s'affaire un moine. Les flammes mettent des éclats de feu sur sa figure de bronze. Avec un bâton, il tourne dans le chaudron où cuit un brouet de lentilles. A cela se borne la préparation du repas de communauté : voilà qui est monacal. Premier contact avec les antiques disciplines. Je commence à être content de ma visite.

Sur de rustiques rayons à claire-voie sont jetés des tas de pains. On m'assure que ce sont des pains : je les aurais pris pour des pierres. Exactement l'aspect, la forme et la teinte gris-ocre des cailloux qui parsèment le désert. La consistance aussi : durs comme pierre, ce n'est plus une métaphore ici. Impossible, c'est clair, de manger cela sans le tremper. Eh ! mais voici un point d'histoire éclairci : saint Antoine, lit-on dans les *Vies des Pères*, recevait tous les six mois dans sa solitude sa provision de pain. Je m'étais toujours demandé comment il pouvait le conserver si longtemps. Maintenant je comprends : ce pain-ci, il peut se garder des années, voire des siècles, à condition de l'empêcher, comme le bois, de se vermouler (1).

Un peu plus loin, tout le long de la muraille d'enceinte, une série d'ouvertures très basses donnent accès aux cellules des moines. Je me penche dans une de ces embrasures. O Rembrandt !... Dans un antre tout sombre un moine à barbe blanche, la tête toute ratatinée et plissée jusqu'au crâne, assis ou plutôt accroupi sur une pierre, travaille sur une sorte de rudimentaire lutrin fabriqué de quelques pièces de bois mal équarries. Il s'est rapproché de la porte pour y voir. Sa belle tête chenue, rude, ascétique, desséchée ressort admirablement sur le fond noir.

Sans se lever, il me salue d'un sourire. Je demande à voir son travail : il copie un de ces précieux livres en copte, l'ancienne langue parlée des Égyptiens, que les moines savent encore déchiffrer mais sans comprendre le texte.

L'intérieur de la cellule est une merveille d'ascétisme : un réduit voûté, très bas, très sombre, sans autre parquet que la terre battue. Une petite baie dans la muraille, une croix copte dans la paroi de pisé, dans un coin une natte sur le sol, c'est tout. Un second réduit contigu renferme quelques hardes et instruments de travail.

(1) Voir *La Revue* des 18, 25 novembre, 2 et 9 décembre 1938.

(1) On a retrouvé dans le tombeau de Tout-Ank-Amon de ce même pain, bien conservé après près de quatre mille ans !

Le vieux moine s'est remis à l'ouvrage, la tête appliquée, penché sur son lutrin, et la lumière lui met de l'argent à la barbe et aux cheveux : il a blanchi dans cette vie paisible, austère et laborieuse, partagée entre le travail et la prière.

Cette cellule, ce moine! Quelle illustration pour une *Vie des Pères du désert!* C'est ici qu'il faudrait relire ces récits : Antoine, Macaire, Paphnuce, Isaïe (Bischaï), comme je les vois bien, dans l'absolu dépouillement de cette cellule, uniquement occupés à la prière et à la pénitence, affranchis de tout bien-être et de toute vanité, tendus dans la lutte contre le Malin et la conquête du Royaume des Cieux!... Je ne sais jusqu'à quel point les actuels cénobites ont gardé l'âme des anciens, mais certes le cadre s'est merveilleusement conservé : et sûrement aussi quelque chose de l'esprit, car l'un agit nécessairement sur l'autre. Force prodigieuse des traditions monastiques.

Non, je n'ai pas perdu mon temps à venir ici...

C'est mieux encore plus loin. Par un dédale de vagues couloirs, de poternes croulantes, de marches imprécises, on nous introduit au réfectoire : une longue galerie basse sous une voûte de pisé. Au milieu, tout du long, court un massif maçonné de quarante centimètres de haut : la table. Sur cette aire sont jetés au hasard des tas d'oignons crus et de pains-cailloux. Sièges, couverts, serviettes, tout cela est parfaitement ignoré ici : les moines s'accroupissent de part et d'autre de la « table » de pierre, puisent au plat de lentilles, et pour le reste grignotent un morceau de pain avec un oignon. Le cuisinier n'a pas à se mettre en peine de varier le menu. Quant à la boisson, elle n'est pas loin : au bout de la galerie s'ouvre un énorme puits d'où l'on tire une eau saumâtre, amère, chargée de sels.

O sainte pénitence!...

Oui, ceci reste fidèle aux traditions des Pères. Il n'y a pas eu d'embourgeoisement sur ce point, c'est une joie pour moi de le constater. Je retrouve ici les légendaires vertus. Je vois réalisé au concret dans cette vie simplifiée le vieil idéal chrétien : libérer l'esprit de la chair, en réduisant celle-ci à la portion congrue.

On me dit que la frugalité est la vertu la plus facile sous le climat d'Orient. Peut-être; mais poussée à ce point, même en ce pays, elle ne doit pas être si facile que cela, et les pachas du Caire, je crois, trouveraient le régime désagréable. Qu'on relise les *Vies des Pères* : c'est de haute lutte qu'ils ont remporté cette victoire-là comme les autres.

Je songe à cet étonnant Macaire d'Alexandrie, athlète de la pénitence, qui vécut dans ces parages. Il était confiseur de son métier et, retiré au désert, avait gardé bon appétit, et un faible pour les friandises. Il entreprit la lutte contre la sensualité : il imagina de jeter des morceaux de pain au fond d'une cruche et de ne manger que ce que ses doigts pourraient en ramener par l'étroit orifice : ce qui faisait moins de cinq onces pour un jour. Il en souffrit cruellement — avec grande joie spirituelle. Souvent il supprimait toute nourriture durant des jours, besognant néanmoins sans relâche. Il lui arriva de passer tout un carême debout dans un coin de sa cellule, travaillant jour et nuit à confectionner des nattes en priant, sans se coucher ni s'asseoir, sans rien manger si ce n'est, le dimanche, quelques feuilles de chou crues!... Une autre fois, pour mater ses sens, il demeura durant six mois dans les roseaux des marais — ces roseaux que j'ai vus au bord du lac — offrant sa chair aux moustiques qui, dans ce pays, atteignent la grosseur d'une guêpe et font de terribles viçures. Quand il revint, son corps tuméfié n'était plus qu'une plaie purulente : on ne le reconnut qu'à sa voix, et on le crut lépreux.

S'étonnera-t-on qu'après cela cet homme soit arrivé à la parfaite maîtrise de l'esprit? Sa vie était céleste. « Prends garde, disait-il en se mettant à l'oraison, de ne descendre point du

ciel. Tu as les anges, les séraphins, tous les esprits célestes; tu as ton Dieu, l'auteur de toutes choses. Ne les quitte point, ne redescends pas à des pensées terrestres. » Et il restait des jours durant perdu dans la contemplation. Il est plus grand qu'Ammon, semble-t-il, parce que sa bataille a été plus rude.

Il avait formé ses moines à son image, témoin cette jolie aventure qui eut pour théâtre le désert des Celles où les frères vivaient solitaires : un étranger avait fait cadeau à Macaire d'une belle grappe de raisins. Il n'eut rien de plus pressé que d'aller la porter à un frère un peu faible. Celui-ci le remercia avec effusion, puis se hâta d'en faire don à un autre qui agit de même, et ainsi de suite : si bien que les raisins, ayant fait le tour des cellules, revinrent le soir à celle de Macaire lui-même, qui les reçut une seconde fois en cadeau, et finalement n'y toucha point.

Les moines de Scéthé, qui vivaient en communauté, avaient un régime extrêmement austère. Ils ne mangeaient d'aliments cuits que le dimanche, les autres jours ils se contentaient de pain sec. Durant le carême ils ne prenaient aucune nourriture de toute la semaine, sauf les malades.

Et sur cette pénitence fleurissaient la pureté, la prière, la joie, l'amour : la sainteté.

Oui... Je me rappelle ce que me disait un jour ce jeune catholique militant : « Les saints? Ils ont exagéré. Pourquoi heurter, amputer la nature? L'heure est venue de la réhabiliter. La formule moderne : « Sainteté par la santé » — pourquoi pas? Ça, c'est actuel! Et nous aurons enfin des saints qui seront hommes jusqu'au bout! »

Eh! mon ami, que voilà de superbes formules! Je veux y voir l'effet de votre bel âge. Mais laissez-moi trouver votre mystique un peu inquiétante, et votre jugement sur les saints plutôt téméraire. Ils ont exagéré? Peut-être — et l'on ne vous dit pas de faire comme saint Macaire — mais je vois qu'ils se sont sanctifiés par là. Ils ont pensé que le plus sûr était d'y mettre le prix fort; et après tout ce n'était pas si bête que ça.

Il faut des saints excessifs (François d'Assise en est) pour réagir contre notre excessive pleutrerie. Et avouons qu'aujourd'hui on exagère pas mal en sens contraire. C'est pourquoi l'exemple des « excès » des Pères me semble plus opportun que jamais — plus actuel comme vous dites : excellent pour nous rappeler que le péché originel n'est pas encore aboli, non plus que son corollaire la pénitence, et pour ramener l'homme moderne à un juste milieu.

Quant à moi, j'attends à l'œuvre les saints nouveau style qu'on nous promet pour demain (saint Montherlant, peut-être?...) et qui « seront hommes jusqu'au bout ». Et comme je crains d'attendre fort longtemps, je continue à tenir pour les anciens.

Humblement, ils ont encore cru, eux, au péché originel, à la lutte sans merci entre la nature et la grâce, entre le vieil homme et l'homme nouveau : sachant que l'un gagnerait ce que perdrait l'autre, ils ont combattu au lieu de vouloir réconcilier les contraires et transiger avec l'ennemi. Et c'est eux que jusqu'à présent l'Eglise a canonisés pour notre exemple et notre honte. J'ai lu dans l'*Imitation* :

« Considérez les vivants exemples des saints Pères qui ont été les modèles de la véritable perfection et de la vraie religion : et vous verrez combien est peu ce que nous faisons.

» Hélas! qu'est notre vie, comparée à la leur!

» Les saints et les amis du Christ ont servi le Seigneur « dans » la faim, et la soif, dans le froid et la nudité, dans le travail » et la fatigue, dans les veilles et les jeûnes » (S. Paul)... « Ils ont » haï leur âme en ce monde pour la posséder dans la vie éternelle. » (S. Jean).

» O quelle vie dure et dépouillée ont menée les saints Pères

dans le désert! Quelles longues et pénibles tentations! Quelles prières assidues et ardentes! Quelle rigueur dans leurs abstinences! Quel zèle, quelle ferveur! Quelle rude guerre pour dompter leurs vices! Et comme ils maintenaient pure et droite leur intention vers Dieu!... Tout leur manquait au dehors, mais au dedans la grâce et la consolation divine les fortifiaient.

» ... Ils ont été donnés pour modèles à toutes les âmes religieuses : ils nous excitent à aller de l'avant, au lieu que la foule des tièdes nous portent à nous relâcher (1). »

Orient...

Tandis qu'on nous reconduit entre ces pauvres murs de pisé où rien ne réjouit le regard, j'admire la totale indifférence de ces hommes pour toute espèce de bien-être, voire leur parti pris de l'éloigner de leur vie : c'est l'inconfort organisé.

Et je songe que saint François eût aimé ce couvent, et cette vie pauvre, pénitente, simplifiée à l'extrême. Il eût volontiers, j'imagine, habité avec ces moines-ci. Mais auparavant il eût liquidé leur compte en banque... Ces communautés sont excessivement riches : tel de ces monastères possède toute une des grandes rues commerçantes du Caire. Enfin, l'essentiel est qu'ils vivent pauvrement.

Mais voici tout à coup un changement de décors : dans un jardin plein de palmiers et de verdure, un pavillon oriental à terrasse, d'ailleurs très banal, nous ramène sans transition du VI^e siècle au XX^e. Oasis dans le désert : c'est le quartier des étrangers : l'hospitalité orientale ne perd jamais ses droits. Le Père Abbé nous invite à prendre le café; il serait tout à fait incongru, dans ce pays, de refuser.

On accède à la terrasse par un large escalier de bois couvert d'un tapis : comme on monterait à un reposoir de procession. Nous nous asseyons là tandis qu'on prépare le café. Un regard circulaire, et j'éprouve l'impression d'être inséré dans une image, une authentique image d'Orient qui n'attend que d'être encadrée : ces palmes qui bruissent dans le ciel tout bleu, ces treilles, ces feuillages drus et gras, ce gargouillis de fontaine, ces coupoles arabes et ces murs éblouissants de soleil; et puis cette terrasse aux fines colonnettes, et ces tapis (des tapis d'intérieur en plein air!); et derrière nous, toute large ouverte et tous volets baissés, cette vaste salle de réception qu'on appelle ici le divan, meublée seulement d'une grande table et, tout le long des murs, de larges divans couverts de housses blanches; et devant moi enfin ces hommes bruns silencieux, en galabieh et bonnet de feutre : tout cela est si exactement le tableau classique de l'Orient qu'on en éprouve la sensation physique d'une transposition dans le monde des *Mille et une Nuits*.

Le Père Abbé répond à nos questions avec grâce et mesure. Il nous parle de l'histoire du monastère. Mais je le regarde plus que je ne l'écoute : avec sa tête typique qu'on croirait échappée de quelque bas-relief, ses paroles et ses gestes lents et assurés, comme ceux d'un roi, et ce demi-sourire constant, calme, satisfait, un peu énigmatique, que j'ai vu dans toutes les peintures des mastabas, quel correct pharaon il ferait! Remplacez le bonnet par le pschent et la barbe noire par la royale postiche, c'est tout à fait la tête stéréotypée des colosses de Ramsès II.

A côté de lui est assis, respectueux, son *socius*, les mains aux genoux, immobile et muet comme une statue. Maigre, diaphane, la peau en parchemin, la barbe rare, les longs cils noirs baissés, et toujours sur les lèvres saillantes ce même sourire d'un homme qui suit un beau rêve intérieur, il me fait penser, lui, à la troublante figure du pharaon Akhénoton.

Les pharaons — les moines — et ce décor tout arabe... Voici

réunies maintenant, dans une même vision, les trois Egypte. Intuition aiguë de ce raccourci. Et dans cette synthèse de l'Orient, cette chose si moyen âge et si occidentale : quatre bures de franciscains.

Discours sur l'Histoire universelle...

Deir es-Souryân, et l'obéissance de Jean

A un kilomètre de ce premier monastère s'élève celui de Deir es-Souryân. Exactement le même profil, les mêmes hautes murailles dominées par le donjon carré, d'où émergent quelques têtes de palmiers.

Dès notre entrée nous sommes accueillis par une volée de cloches. C'est la coutume de saluer de la sorte l'arrivée des hôtes, si elle n'est pas trop imprévue, comme la nôtre l'a été tantôt à l'autre couvent.

On nous conduit aussitôt au divan pour nous offrir, encore une fois, l'inévitable café. La grande salle nue sent le renfermé : on ne l'ouvre pas tous les jours. Le supérieur est, ici, un petit moine à barbe blanche très vieux, très ridé, très humble, l'air d'un fellah blanchi derrière la charrue, et d'un empressement exquis.

L'église est du même style que celle du Bischaï, plus belle, plus riche, mais tout aussi vieillotte. Quelques curieuses peintures, une belle frise, une magnifique porte incrustée d'ivoire, de petites fenêtres à meneaux en arabesques qui tamisent mystérieusement la lumière. Dans le chœur on nous montre la sépulture d'un patriarche : le corps est conservé dans un long rouleau cylindrique couvert de soies fanées. Cela nous fait une drôle d'impression, à nous Occidentaux. Mais nous sommes au pays des momies.

Le monastère ressemble fort à l'autre. Mais voici que le petit Père Abbé pousse une vieille porte, et dans la pièce où il nous introduit nous nous trouvons devant le tronc noueux, raviné, énorme, d'un arbre millénaire dont les branches s'échappent par une ouverture du plafond. « L'arbre de l'obéissance, dit-il, l'arbre de saint Jean Colobus. » Jean Colobus! Jean le Nain pour parler français. Eh! je viens de relire sa vie dans le Père Cheneau. C'est donc ici que s'est passé ce joli trait d'obéissance que citent tous les auteurs spirituels :

Ce Jean étant encore novice, son Abbé voulut éprouver son esprit de soumission. Il planta son bâton dans le sable et dit au jeune moine : « Vous aurez soin de cet arbre, et vous irez chaque jour prendre de l'eau pour l'arroser. » Sans sourciller, Jean exécuta l'ordre de son supérieur, et s'en fut chaque jour puiser de l'eau au lac, à deux milles de distance, pour arroser consciencieusement le bâton. Il le fit durant deux ans sans se laisser d'obéir. Après quoi l'Abbé lui dit un jour : « Allez voir si le bâton a déjà des feuilles. » L'humble frère y alla, et crut rêver en constatant que le bâton était devenu un bel arbre verdoyant. « A-t-il des fruits? » lui demanda l'Abbé. — Père, je n'ai vu que des feuilles. — Allez cueillir les fruits. » Et Jean étant retourné à l'arbre, le trouva tout chargé de fruits. « Père, dit-il, en les apportant, comment donc s'appelle cet arbre? — C'est l'arbre de l'obéissance, mon enfant. »

C'est de la sorte que les anciens formaient leurs moines. Par-dessus toutes les macérations corporelles, ils exigeaient cette pénitence de l'âme qui est l'obéissance. Dans ce désert qui comptait cinquante mille religieux, la discipline était plus que militaire. Répartis en décuries et centuries, ils étaient sous la dépendance absolue des anciens désignés pour les conduire, et les moindres détails de leur vie passaient par la volonté de ceux-ci : ils acquéraient ainsi ce suprême détachement qui est celui de soi-même et la liberté de l'esprit qu'il faut pour trouver Dieu. Les malins riront de Jean et de son bâton. J'estime, quant à moi,

(1) *Imitation de Jésus-Christ*, I, 18.

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

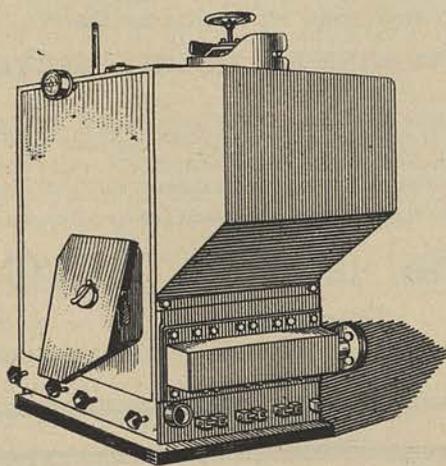
Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Salnotelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffshelm, 38, Bruxelles;

Rue du Balill, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

NOËL... 1938

15° sous 0



DES MILLIERS DE CHAUDIÈRES DE CHAUFFAGE CENTRAL MISES BRUTALEMENT HORS SERVICE..... AU PLUS DUR DE L'HIVER, DES MILLIERS DE PERSONNES PRIVÉES DE CHAUFFAGE... DES DÉGATS MATÉRIELS PAR MILLIONS...!

LA S. A. DES CHAUDIÈRES

AUTOMATIC-A. C. V.

INFORME LES NOMBREUX USAGERS DU CHAUFFAGE CENTRAL QU'IL NE LUI A ÉTÉ SIGNALÉ, AU COURS DE CETTE DURE ÉPREUVE, AUCUNE DÉFAILLANCE SURVENUE A DES APPAREILS DE LA CONSTRUCTION.

LA SÉCURITÉ COMMANDE L'USAGE DE CHAUDIÈRES EN ACIER SIGNÉES

AUTOMATIC-A. C. V.

TOUTES LES PUISSANCES DE 10,000 A 600,000 CALORIES -HEURE. PLUSIEURS MILLIERS DE CHAUDIÈRES EN SERVICE.

CHAUDIÈRES-A.C.V. Ruysbroeck

Téléphone BRUXELLES 44.35.17



SUCHARD
Velma
CHOCOLAT FONDANT
POUR CROQUER - FOR BAKING ONLY

SUCHARD
Chocolat fondant sans rival

USINE BELGE À SAVENTHEM LEZ BRUXELLES



SUCHARD
Milka
CHOCOLAT AU LAIT CONCENTRÉ
POUR CROQUER - FOR BAKING ONLY

SUCHARD
Le meilleur chocolat au lait

USINE BELGE À SAVENTHEM LEZ BRUXELLES

INSTALLATIONS COMPLÈTES DE CUISINES MODERNES



Usines Gebr.
A.-G. DEMMER

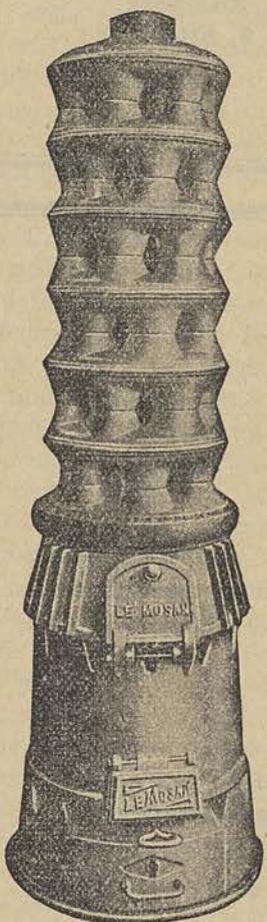
EISENACH
Fondée en 1868

Agence Générale
Ateliers
Raym. Strickaert
5-7, av. Raymond
Van der Bruggen
Tél. 21.04.48

SOUBRY

Le bon MACARONI

Établ. Joseph SOUBRY, S. A. - Roulers
PATES ALIMENTAIRES — SEMOULERIE



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour le chauffage des grands locaux
**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**

Le "Mosan"
est le plus

Propre
Économique
Hygiénique
Pratique
Solide
Élégant
et absolument sans danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

GROUPEMENT
POUR LA

**Vente des Sous-Produits
en Grès et en Petit Granit**

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

Carrières dans la vallée de l'Ourthe, dans la vallée du Hoyoux et dans la vallée du Bocq.

Le seul groupement de carrières de grès possédant la plus grande variété de teintes.

Spécialité de moellons et parements
POUR CONSTRUCTIONS ET SOUBASSEMENTS.

TOUS CONCASSÉS POUR BÉTON

RÉFÉRENCES: Église Ste-Julienne, à Verviers; Église St-Pholien, Liège; Église St-Christophe, à Liège; Nouvelle école des Filles de la Croix, à Coïnte; Église de Robermont, etc., etc. Fournisseur à l'Exposition de Paris; pour les travaux du canal Albert.

Documentation et photographies seront fournies sur simple demande

8, rue de la Paix, LIÈGE

Téléphones :
Direction 148.77 Comptabilité et Expéditions 148.76



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17.35.79
13, RUE ROYALE
BRUXELLES

qu'un homme qui s'est assez élevé au-dessus de lui-même et de toutes choses pour arroser un bâton avec le même empressement que nous mettons aux œuvres dites importantes, a acquis la souveraine intelligence : celle de comprendre qu'une seule chose est nécessaire, et que parmi les autres toutes ont, dans l'amour et le devoir, exactement le même prix.

Et cet homme est plus proche du Royaume de Dieu que celui qui passe un carême sans manger.

Solidement agrégés par l'obéissance, qui est le ciment de la vie religieuse comme de toute vie sociale, ces moines marchaient sans danger de défaillance dans cette vie réorganisée en vue du Ciel, allant de l'office au travail, du repas à la conférence spirituelle avec une régularité parfaite, vivant dans la pauvreté et le jeûne, la prière et l'étude de l'Écriture. Quelle existence que celle-là où pas une minute n'était perdue pour la conquête du bien unique ! Quelle haute logique surnaturelle, et quel courage dans la logique ! Quelle pureté, quelle paix, et quelle fécondité ! Et quel spectacle que celui de ce désert peuplé d'une armée de pénitents, où, des laures pleines d'héroïques renoncements, jaillissaient nuit et jour les clameurs de la prière et le bruit des disciplines, coupés par l'absolu silence de milliers de contemplatifs ! « Le désert fleurira comme un lys et la solitude fructifiera de toutes parts, et elle tressaillira de joie et de louanges (1). »

Scéthé : les solitudes d'Arsène et celle de Macaire l'Ancien

Au retour nous stoppons au milieu du champ de salpêtre. Celui-ci forme une épaisse croûte soufflée qui se brise et enfonce sous les pieds. Tout est blanc : paysage polaire sous le soleil. Cette plage de mousse est coupée de mares claires reliées par des ruisseaux. Je m'approche d'une vasque pour goûter à cette eau cristalline. Dieu ! quelle potion de pénitence était le breuvage des anachorètes ! Cela tient du sel anglais et du sel de soude. Cette amertume — et cette blancheur... C'est une synthèse de leur programme de vie : l'austérité gardienne de la pureté.

Je revois au passage les roseaux de Macaire autour du lac métallique, et le désert des Celles, et les cavernes autrefois sanctifiées par les vertus des ermites. Puis c'est de nouveau l'autostrade, le grand désert : Scéthé.

Quand, quittant la route, nous nous installons dans le sable pour prendre notre repas, c'est avec une sorte de honte que je considère toutes les provisions qu'on étale devant nous. Excellente madame Gavignet, on ne peut que vous remercier de votre bonté, mais vraiment, cela n'est pas dans le style. Il conviendrait bien mieux, ici, de grignoter seulement ce pain dur que j'ai rapporté de chez les moines.

Devant nous, l'immensité. Au loin l'Ouadi Natroun est encore en vue. Et voici qu'une nostalgie me prend. *O beata solitudo!*

« O désert, émaillé des fleurs du Christ ! Solitude où se forment les pierres dont on bâtit la cité du grand Roi ! O désert, où l'on jouit plus qu'ailleurs de la familiarité divine !... Que fais-tu dans le monde, toi qui es plus grand que le monde ? Que restes-tu plongé sous l'ombre des maisons, captif dans la prison des villes enfumées ?... Crains-tu de meurtrir tes membres exténués par le jeûne en les étendant sur la terre nue ? Mais le Christ s'étend à tes côtés ! L'immensité du désert t'épouvante-t-elle ? Mais tu as le Ciel pour t'y promener : toutes les fois que tu t'y élèves en pensée, tu cesses d'habiter le désert (2). »

Comme je comprends les farouches retirements de ce saint Arsène dont je lisais tantôt la vie ! Il était sénateur romain, précepteur des fils de l'empereur Théodose, puissant et bien en cour. Un jour il avait disparu sans laisser d'adresse : le besoin

de Dieu l'avait saisi, et l'attirait du désert. Il vint trouver Jean le Nain, alors abbé de Scéthé. Sa réception fut digne de ce qu'il avait quitté : l'abbé affecta de ne pas le voir et, à l'heure du repas, le laissa debout dans le réfectoire sans l'inviter à prendre place ; puis, tout en mangeant, il lui jeta un morceau de pain comme on fait à un chien. Arsène le ramassa et le mangea par terre en souriant de bonheur. « Bien, dit l'abbé, il fera un bon moine. »

Une fois formé à cette rude école, il eut licence de se retirer dans une grotte. Tout son souci désormais fut de défendre sa chère solitude. Il refusait toute visite. On avait fini par apprendre à Constantinople le motif et l'endroit de sa fugue. De grands personnages firent le voyage pour le revoir : il les éconduisit avec constance, décidé à ne plus redescendre du ciel. Une solitude violée, il fuyait dans une autre plus lointaine. Toute sa vie fut une fuite — et un ravissement. Et sa vie durant il ne cessa de pleurer, de bonheur et d'amour.

Un pèlerin, curieux de l'entendre, s'introduisit un jour dans sa caverne. Arsène continua de prier et ne dit pas un mot. L'autre, un peu dépité, se rendit de là chez l'abbé Moïse, qui lui fit un accueil charmant. Le brave homme ne put s'empêcher de trouver ce dernier plus estimable. Mais la nuit il vit en songe deux navires : dans l'un voguait Arsène, d'une allure calme et rapide, porté par l'Esprit de Dieu ; Moïse aidé d'un ange gouvernait l'autre à grand labeur.

Hélas ! oui, c'est cela... Je suis, moi, dans la barque de Moïse, et c'est le « grand labeur ». Ma pauvre solitude est ouverte à tout vent et exposée à tout venant. Tout à l'heure encore, ces visites, ce sermon... O la Chartreuse ! Pourquoi ai-je raté ma vocation ? Pourquoi ai-je rencontré saint François, son séraphique sourire qui m'a séduit, pour me jeter dans cette tempête ? Ma solitude, elle est en ruine. Qui la réparera ?

« Deir Abou-Makar », dit le chauffeur, comme s'il répondait à ma question intérieure. Il désigne du doigt un point du désert. Tiens, oui, on aperçoit de nouveau d'ici le monastère de Macaire l'Ancien, contemporain de l'autre Macaire.

Ce n'était pas un sauvage, lui, comme Arsène ; il est célèbre par son humeur joviale. Et pourtant il est le plus grand parmi les Pères de ce désert. C'est qu'il avait appris à affronter les hommes sans danger, en s'élevant au-dessus d'eux.

Comme il vivait encore dans une caverne aux environs de Memphis, il arriva qu'une fille du village voisin s'étant laissée séduire, se vit mettre en demeure de dénoncer le coupable. Ne voulant pas trahir son complice, elle dit : « C'est le moine de la montagne. » On courut arracher Macaire à sa retraite et on l'amena au village pour l'y promener, des tessons de pots pendus au cou, en l'accablant de coups de bâton et de huées. Quand ce fut fini il déclara simplement : « Je pourvoirai à l'entretien de l'enfant. » Et, rentré à l'ermitage, il dit, l'air badin, à ses compagnons : « Allons, maintenant que j'ai femme et enfant, il va me falloir travailler double ! » Depuis tout un temps il se tuait à faire des nattes pour subvenir aux besoins de sa « famille », quand la coupable, prise de remords, finit par avouer son mensonge. On retourna à l'ermitage pour faire ovation au magnanime Macaire. Mais apprenant la chose, celui-ci, devant ce danger-là, prit la fuite et s'en vint au désert de Scéthé.

Un homme à ce point dépris de lui-même, à ce point affranchi de l'opinion des hommes, peut les aborder sans plus risquer de perdre la paix de l'âme : il a fait la solitude en lui-même.

Et voilà le secret : la formule qui permet de rester seul sans fuir. « Le juste, dit Ruysbroeck, vit dans un inviolable recueillement. »

« Fuyez ! » cria un jour à ses moines Macaire devenu abbé — Où donc fuir, Père ? demandèrent-ils. — Ici », dit-il en portant un doigt à la bouche.

« Que dois-je faire pour me sauver ? » lui demandait un reli-

(1) Isaïe, XXXV.

(2) Saint Jérôme, *Lettre à Héliodore*.

gieux. — « Va sur les tombeaux et maudis les morts. » Le moine le fit et revint. « Eh bien! ils ne t'ont rien dit? — Oh! non. — Alors, retournes-y et donne-leur des louanges. » Ce qui fut fait. « Ils n'ont rien dit? — Non. — Eh bien! as-tu compris? Sois comme les morts : que ni les injures ni les compliments ne t'émeuvent. »

Oui, la voilà la solitude : l'oubli de soi. Mourir.

« Tu me fais souffrir, criait le démon à Macaire, car je ne puis rien contre toi. Je puis t'imiter en tout; sur un seul point tu m'es supérieur. — Et quoi donc? — *L'humilité* : c'est à cause d'elle que je ne puis rien contre toi. »

C'est parce qu'il fut le plus humble que parmi tous les Pères de ce désert Macaire est appelé le Grand.

Et grâce à lui, me voici, une fois de plus, réconcilié avec saint François.

Eaux fallacieuses

Comme, le repas fini, nous nous attardons à contempler le désert, nous voyons le P. Englebert se diriger vers l'auto, y monter, et... voilà l'auto qui démarre. Bon, elle va tourner et venir à nous, bien sûr. Mais non, elle prend la route, s'en va à toute vitesse et disparaît derrière la première crête! Nous sommes suffoqués. Oh! l'animal! Quelle diable d'idée-force a-t-il encore eue?

C'est contrariant, car l'heure avance, et « Dieu sait quand reviendra... » Et puis nous avons l'air idiot, ainsi « plaqué » en plein désert, sans notre voiture. Pour comble d'infortune il se met à pleuvoir! Ce phénomène qui, ici, ne se produit pas trois fois l'an, il fallait qu'il arrivât précisément à ce moment! A vrai dire, ce n'est pas grave : les gouttes sèchent à mesure qu'elles nous touchent, et le sable étonné les boit avec allégresse.

Au bout d'un quart d'heure l'auto revient. Le Père explique qu'il a « voulu voir »... je ne sais quoi. Nous l'accablons d'injures, comme il convient. Cela le laisse souverainement impassible. Aurait-il atteint la perfection de saint Macaire?... Je commence à le regarder avec respect.

Et de nouveau c'est l'autostradé et la course folle et monotone. Mais que vois-je? Je n'en crois pas mes yeux : devant nous, là-bas, une magnifique nappe d'eau argentée! Le Nil? Mais non, pas ici! Nous n'avons pourtant vu, en venant, ni lac ni étang dans le désert. Eh! mais en voilà un autre, plus à gauche, puis un troisième qui maintenant couvre la route devant nous, comme dans un pays inondé. Ce ne sont pourtant pas ces quelques gouttes de pluie... Je comprends : j'avais raison de n'en point croire mes yeux. Il n'y a pas plus d'eau que sur ma main : comme l'auto avance vers la portion de route « inondée », ce lac, à notre approche, se dissipe comme par enchantement. Les autres, à leur tour, se dégradent et disparaissent, d'autres se forment plus loin au gré des rayons solaires déviés par la chaleur. Nous allons de mirage en mirage.

Eaux trompeuses et beaux lacs chimériques, image des pipe-ries de la vie. La métaphore est vieille, banale et tout usée; mais comme elle redevient neuve et vraie ici, devant le fait, et au retour de Nitrie et de Scéthé! Cette auto qui fonce vers des phantasmes comme Don Quichotte sur des moulins à vent... Ainsi les hommes passent leur temps à poursuivre des mirages. Ah! s'ils pouvaient comprendre qu'une seule eau est réelle et peut les rafraîchir : de nouveau, comme les anachorètes, ils fuiraient les vallées illusoire du monde, ses trompe-l'œil fragiles, ses tracas, ses duperies : et de nouveau le désert fleurirait.

MARTIAL LEKEUX, O. F. M.

LES NOUVEAUTÉS EN OR ROSE



HRYSANTHÈME OR ROSE ET BRILLANTS

COOSEMANS

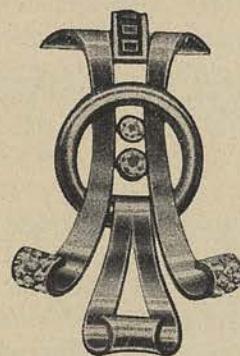
JOAILLIER ET ORFEVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE

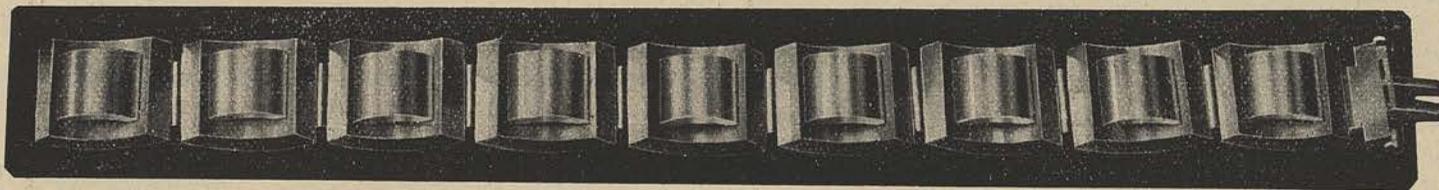


OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS

BROCHES-CLIPS BRACELETS BAGUES



OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS



OR ROSE ET JAUNE

25, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES



Conférences Cardinal Mercier

GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

20^e ANNÉE

ET

Grandes Conférences Littéraires

12^e ANNÉE

La prochaine conférence sera faite :

le samedi 21 janvier, à 5 heures (Salle Patria)

par

M. Jean Chiappe

Député de Paris,

Ancien Préfet de Police et ancien Président du Conseil
Municipal de Paris.

SUJET :

L'Ame de Paris

Des cartes (5 à 20 francs) pour cette séance sont en vente à la Maison
F. Lauweryns, 20, Treurenberg, et à la *Nation Belge*, 50, place de Brouckère

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES**
du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-
Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance.
— Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région
industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le
château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le
vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chaise de sainte
Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique.
— Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade
de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux,
— L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anolennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache;
Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques
de Montaigne, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes,
Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, **CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-
MEUSE, LESSE, ARDENNES**, au départ de **DINANT**.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de **THUIN** et de **LOBBES**. — Ruines de la
célèbre **Abbaye d'Auine**.

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. Télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261

CAPITAL fr, 796.000.000.00

RÉSERVES fr, 1.155.660.000.00

FONDS SOCIAL fr, 1.951.660.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin,
le baron de Trannoy;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen
le comte Patoul.
Henri Goffinet
Comte L. Cornet de Ways Ruart

Le Secrétaire,
M. Raoul Depas

Le journal qui monte...

LE VINGTIÈME SIÈCLE

- Ses suppléments
- Ses grands reportages
- Sa publicité qui rend

Abonnement 1 an 95 fr.
3 mois 25 fr.
Ch. post 266

11, boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

TÉLÉPHONE 21.47.48.

FABRIQUE
(DE) DRAPERIES ET NOUVEAUTÉS
Tissage WILLIAM FEY

S. P. R. L.

Spécialités
pour couvents, missions, pensionnats et séminaires.

Usine et Bureaux :
21, avenue de Scheut,
BRUXELLES

Teinture et Apprêt :
A VERVIERS



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre
climat exige des vêtements chauds.
La chaleur de la laine est la plus
saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

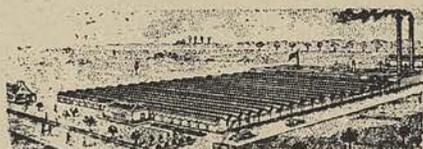
LAINES VESDRE

Manufacture de Tissus pure laine et laine peignée

Tissage COGETEX s. a.

15.69.68

Tél. :



C. Ch. P. :

3538.78

Nouveautés. — Fantaisies en tous genres

Bur. et Mag. :
79, bl. Lambertmont, BRUXELLES

Usines :
A COURTRA

Merceries — Bonneteries — Lingeries

Mercerie Franz LEFÈVRE

4, rue du Beffroi (ancienne rue Gendarmerie).

CHARLEROI

Seul Spécialiste-Grossiste de la région

Tél. 104.61

C. ch. post. 2712.60

Bas, chaussettes, sous-vêtements, tabliers, draps de lit,
pull-overs, laines, cotons, essuie-mains, etc.

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 10⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92 cm

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lièvre.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.

TOOTAL (Dépt. B) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.



Cuisinières
de la plus petite de ménage
à l'installation la plus importante.

Pour
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
CONVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.

KUPPERSBUSCH
SALLES D'EXPOSITION
35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

**POÊLES
GODIN**

R. RABAUX & C^{ie}
158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France
EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

Chauffage Central
VAPEUR EAU CHAUDE — AIR CHAUD.
Bains-douches — Distribution d'eau chaude. — Installations
sanitaires.

Cuisine à vapeur.
Cuisinières de toutes puissances.

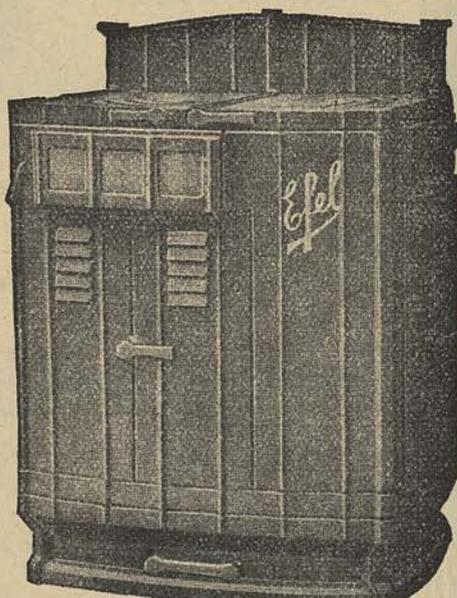
Adressez-vous en toute confiance à

C. JULLIEN
Constructeur spécialiste
75, rue de Fétille, LIÈGE. Tél. 294 06.

Une réalisation merveilleuse des **FONDERIES DU LION**
FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



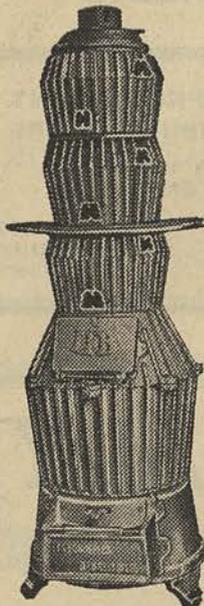
Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs

Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

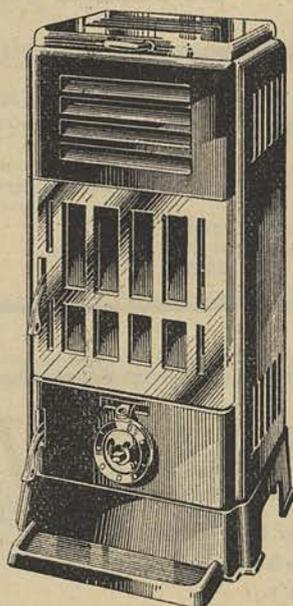
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

« L. F. B. 236-3 » et « GRANUM »



L F B 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

Les Fonderies Lallemand

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE
EVERE - lez - Bruxelles

Tél. 15.73.33

Tél. 15.05.99

Foyers à feu continu

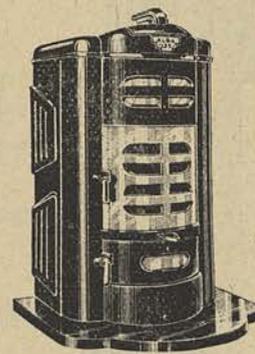
ALBA

Poêles-Bufferets

Toutes pièces détachées en fonte
pour la

POËLLERIE

et la petite mécanique en
général



Nickelage — Chromage — Émaillage

Calorifère "LE MODERNE"

à triple surface de chauffe par éléments-radiateurs tubulaires, inclinés et superposés. Il est d'un grand rendement en air chaud.

Sa conception simple et robuste permet d'en faire un très long usage sans nécessiter de réparation.

Par mesure de sécurité et d'hygiène, un joint en amiante est placé entre chaque élément.

« Le Moderne », conçu en six grandeurs, entièrement de fonte, avec des pièces interchangeables, est très économique.

Fournisseur de la Marine Nationale Française
des Chemins de Fer et du Génie

Service de Fabrication à Dampremy-lez-Charleroi



Prière d'adresser toute la correspondance à :

G. MATERNE, boîte postale n° 1, à Erquelinnes

BOUCHONS EN LIÈGE

ÉTS **Gaston BEGUIN**

Henri DEQUENNE, Successeur

FONDÉS EN 1889

MARCHIENNE-au-PONT

Tél. Charleroi 106.11

La maison de confiance depuis 50 ans
Spécialité de bouchons à vins fins

Toutes préparations médicales
Toutes spécialités

Pharmacie R. LEFEBVRE

12, Rue des Clairisses, 12

TOURNAI

Téléphone 100.78

Pansements et Accessoires

Pour toutes machines, pétrins, batteuses et fours à vapeur de boulangerie et pâtisserie

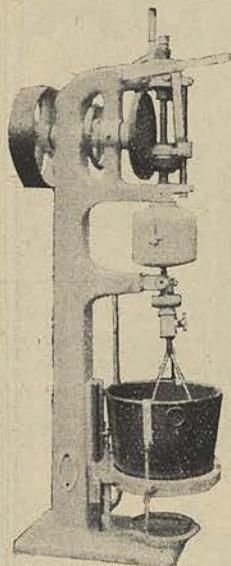
Adressez-vous aux :

ATELIERS de CONSTRUCTION de BOUSSU

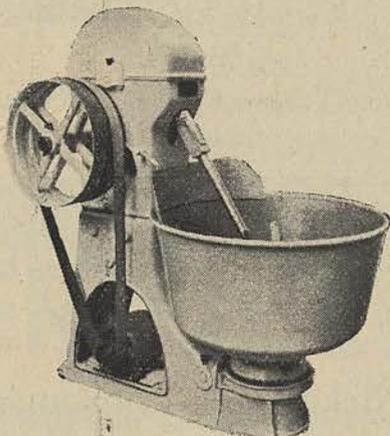
à Boussu-lez-Mons

Firme de réputation mondiale, fondée en 1843
par M. Fr. Dorzée

Qui vous étudieront, sans frais pour vous, tous vos projets d'installation nouvelle ou de transformation moderne et qui vous garantiront des fournitures irréprochables



Un siècle d'expérience
et de probité commerciale



Établissements Charles SIX

Moulins à cylindres

TOURNAI

INSTALLATION MODERNE PRODUISANT
DES FARINES DE TOUT PREMIER ORDRE

Prix modique comparé à la qualité
Franco toute gare belge et par axe

Reg. du Commerce
Courtrai 48
C. C. P. 5229

Téléphone 10245
Adresse télégr.
Charaix, Tournai

LE LAIT "VITALY"

Sauve les nourrissons,
Favorise la croissance des enfants,
Prépare une jeunesse vigoureuse,

Entretien l'énergie des adultes,
Amplifie l'endurance des sportifs.

Revitalise les malades,
Soutient les vieillards.

LAIT CRU, PUR ET SAIN

étable indemne de tuberculose
Certificat du Ministère de l'Agriculture

176, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 17.50.07

Peperkoekfabriek • Fabrique de Pains d'Épice

R. VEESAERT

COUQUE ROYALE Parisberg, 3, Montagne de Paris
COUQUE DE NICE GENT Tel. 11813 GAND

HOLLANDSCHE —
— ONTBIJTKOEK
— BREVETS —

SPÉCIALITÉ :
Couque à la Succade

Réclamez à votre fournisseur
le beurre Sainte - Anne
PASTEURISÉ ET CONTROLÉ

ou écrivez à la

Laiterie Sainte - Anne

Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS

CHAMPAGNE NAPOLEON

CH. & A. PRIEUR

MAISON FONDÉE EN 1825

VERTUS PRÈS EPERNAY (MARNE)

AGENTS PRINCIPAUX :

BRUXELLES & BRABANT : A. DE BLOCK, 40, Rue de l'Autonomie, BRUXELLES
ANVERS & LITTORAL : J. STEVENS, 30, Longue Rue d'Argile, ANVERS
FLANDRE OCCID^{le} & HAINAUT : A. LOSFELD, 172, Avenue de Maire, TOURNAI
LUXEMBOURG BELGE & NAMUR : Gaston GUSTIN, Distillateur, à MARCHÉ
LIÈGE & LIMBOURG : Arnold STRUMAN, à FLEMALLE-HAUTE (Liège)

PRODUITS ALIMENTAIRES "DELISS"

Établ. Marc Van de Castele

Usines et Bureaux à Hérisson-lez-Pecq (Hainaut)

Tél. : Pecq 212 - Reg. Com. Tournai 10.123 - Chèq. post. : 2139.57

PUDDING POWDERS pour CRÈMES ordinaire, pâtis-
sière et glacée, aux aromes divers. — PUDDING POW-
DERS. — Crème Deliss (pudding sucré). — Cakes. —
Custard Powder. — CRÈME DE MAIS. — Fruit
cream assortis. — DELISSINE. — SUCRE VANILLINÉ

DEMANDEZ PARTOUT LA

“Lux chicorée Ypriana”

fabriquée par la

Fabrique Belge de Chicorée Wypelier-Taffin

LA PLUS PURE
ET LA PLUS ÉCONOMIQUE

104, chaussée de Dickebusch, YPRES Tél. 441

Nous vous recommandons

Le Café « CAP »

SIÈGE SOCIAL :

7, rue des Raines, VERVIERS

Tél. 150.84

Expédition FRANCO à partir de 25 kilos

Torréfaction de Cafés BREUGHEL

29, rue Grétry, Anvers

A tous les pensionnats et communautés religieuses nous commandant une certaine quantité de café nous remettons gratuitement un MOULIN ÉLECTRIQUE NEUF

DEMANDEZ nos CONDITIONS, PRIX de la CONCURRENCE

Consignation de Cafés du Congo Belge

Maison BELLEFROID Frères

FONDÉE EN 1750

VICTOR de BELLEFROID. Successeur

24, RUE DE LA GOFFE, LIÈGE

Compte chèques postaux 342.455 Téléphones : Bureaux : 115.79
Registre du commerce LIÈGE 398 Privé : 283.46

Sart : 110

VROONEN-AERTS FILS

TONGRES

Maison fondée en 1848

Torréfaction et Importation
de

CAFES

PRIX SPÉCIAUX pour PENSIONNATS et COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Échantillons sur demande

VINS des COTEAUX de l'HARRACH
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55

Registre du commerce

C. C. Postaux

Tél. 342.53

N° 1551

1329.87

Adr. télégr. « Munar-Anvers »

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

POUR LES CAFÉS TORRÉFIÉS
VOUS FEREZ BIEN DE CONSULTER

La Centrale Coloniale, S.A

82, rue du Couvent, ANVERS

Téléphone 778.25.

Compte Ch. Post. 85.405

Reg. Comm. Anvers 1374.

QUALITÉ CORRECTION PRIX AVANTAGEUX
Importation directe de Santos Rio, Saint-Domingue, Centre
Amérique, etc.

Un café de notre Colonie

l'Arabica de la plantation « Centraco »

Demandez nos prix en crus et torréfiés

La maison importe également les conserves et les fruits et peut vous
faire les meilleures offres.

WILLY BAUGNIET

Bureaux : 76, rue Montigny, ANVERS-SUD

Tél. 702.13

Importation directe d'Articles pour Pâtisseries,
Biscuitiers, Chocolatiers, Confiseurs et Fabricants
de Pain d'épice

FRUITS SECS, CONSERVES et CONFITS

Miels d'Abeilles

MÉNAGÈRES!
CONNAISSEZ-VOUS LE **NICCO?**
SAVEZ-VOUS EMPLOYER LE

MÉNAGÈRES!

Désirez-vous une taque (plaque) de cuisinière blanchie,
polie, chromée? Désirez-vous que votre argenterie, que
vos cuivres, vos objets en aluminium, en étain ou en
tout autre métal brillent au soleil? Alors employez le
NICCO. Essayer le **NICCO** c'est l'adopter.

Comment employer le **NICCO**?

Il y a deux espèces de **NICCO** : le **NICCO brun** et le **NICCO vert**.
Le **NICCO BRUN** pour taques neuves, rudes ou noircies à la mine
de plomb. — Le **NICCO VERT** pour taques blanchies et polies

MODE D'EMPLOI :

1^{er} cas : Taques neuves, rudes ou noircies même depuis de longues
années (**NICCO BRUN**). — Versez un peu de **NICCO brun** soit
sur de la laine d'acier, une **brosse NICCO** ou un morceau de feutre.
Frottez tous les jours vigoureusement votre taque, ensuite essuyez
la graisse avec un chiffon quelconque et repassez avec un chiffon
sec, en quelques jours vous aurez une taque blanche et polie.

2^e cas : Taque blanche et polie, pour la chromer et la faire briller
(**NICCO VERT**). — Versez un peu de **NICCO vert** également sur
de la laine d'acier, une **brosse NICCO** ou un morceau de feutre,
frottez votre taque. Ensuite prenez un chiffon quelconque pour
enlever la graisse chimique qui se trouve dans le produit, un autre
chiffon sec pour donner le brillant.

Pour enlever les taches, taches de rouille, de graisse, de lait, etc.,
même mode d'emploi avec les deux espèces de **NICCO**. Ne jamais
employer les deux espèces de **NICCO** en même temps.

Pour nettoyer les métaux, verser un peu de **NICCO vert** ou **brun**,
sur un chiffon; replier le chiffon, le **NICCO** à l'intérieur, enduire
le métal à nettoyer avec la graisse ainsi filtrée, ensuite un chiffon
sec pour donner le brillant.

MÉNAGÈRES, ACHETEZ LE **NICCO**
Produit sans concurrence, économique
et pratique.

NICCO, SOCIÉTÉ ANONYME BELGE A ANVERS
Boîte postale n° 114

CHARBONS

C. Ducarme & Fils

Maison fondée en 1833

5, Quai Flamand, ANVERS

Téléphone 707.95 et 761.13

FIRMES DE LA MAISON
DEPUIS SA FONDATION :

1833-1848 Verset et Baelo.

1849-1876 Verset-Bréard.

1877-1897 Adolphe Verset.

1898-1922 Verset et Ducarme.

1923 — C. Ducarme et Fils.

Fournitures par wagons toutes destinations.

KOFFIE
Branderij

Alphonse HUBAUT

Noordstraat, 207 - 209

ROUSSELARE

CHICORÉE —
MARGARINE —

Telefoon 196
Postcheck 102640

Spécialistes des véritables Anthracites

SANTRAS

154, chaussée de Turnhout
ANVERS Tél. 556.56

Charbons tamisés et pesés avant la mise en sacs

Fournitures en vrac et en sacs plombés de 50 kgs

CHARBONS

COKES

AGGLOMÉRÉS

LHOEST-BURNAY

Société de personnes à responsabilité limitée
15, Rue de Verviers, 15, LIÈGE

Tél. 125.87

Fournisseurs attitrés d'importants Établissements religieux

SPÉCIALITÉ :

CHARBONS & COKES POUR CHAUFFAGE CENTRAL

*Si vous désirez
du charbon
amélioré de 18%
téléphoner - nous*

*Un de nos administrateurs
se fera un plaisir de
venir vous donner tous
renseignements*

WELSH ANTHRACITE COMPANY S.A.
BUREAU DE COMMANDES, 42 PLACE VERTE (près de la poste) Tél. 272.64-334.33, ANVERS

Spécialité des bons Combustibles

Charbons — Cokes — Anthracites

Firme Frans DUPONT
COURTRAI

Bureaux et Chantiers :

QUAI DE GROENINGHE (Canal)
et RUE DE SWEVEGHEM (Racc.)

Tél. unique **670**

Prix spéciaux pour Couvents, Eglises, etc.

Apprenez
les langues vivantes
à
L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, voiles, camelots, draps, cotons divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confectiens

"PATRIA"

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

- THÉÂTRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.
- Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.
- Vaste HALL avec buffet**
400 mètres carrés.
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).
- Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo

**Couvents!
Pensionnats!
Hôpitaux, etc.!**



Il n'existe aucune méthode de lavage
aussi simple, bon marché, efficace et inoffensif
que le procédé

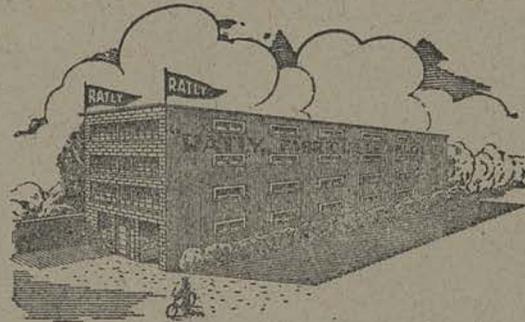
OSO

créé dans nos Laboratoires par nos
chimistes-praticiens

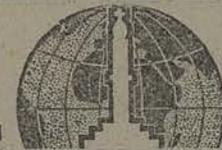
Demandez le procédé avec échantillons des
produits OSO I et II au seul fabricant
PRODUITS AMINÉS, S. A., HAREN-NORD

VÉLO MODERNE

USINE MODERNE



RATLY, 26-28, rue Aug. Gevaert, Bruxelles-Midi



LIEGE

EXPOSITION
INTERNATIONALE
DE L'EAU
LIEGE
1939

1939

EXPOSITION
Internationale de l'Eau

MAI - NOV.